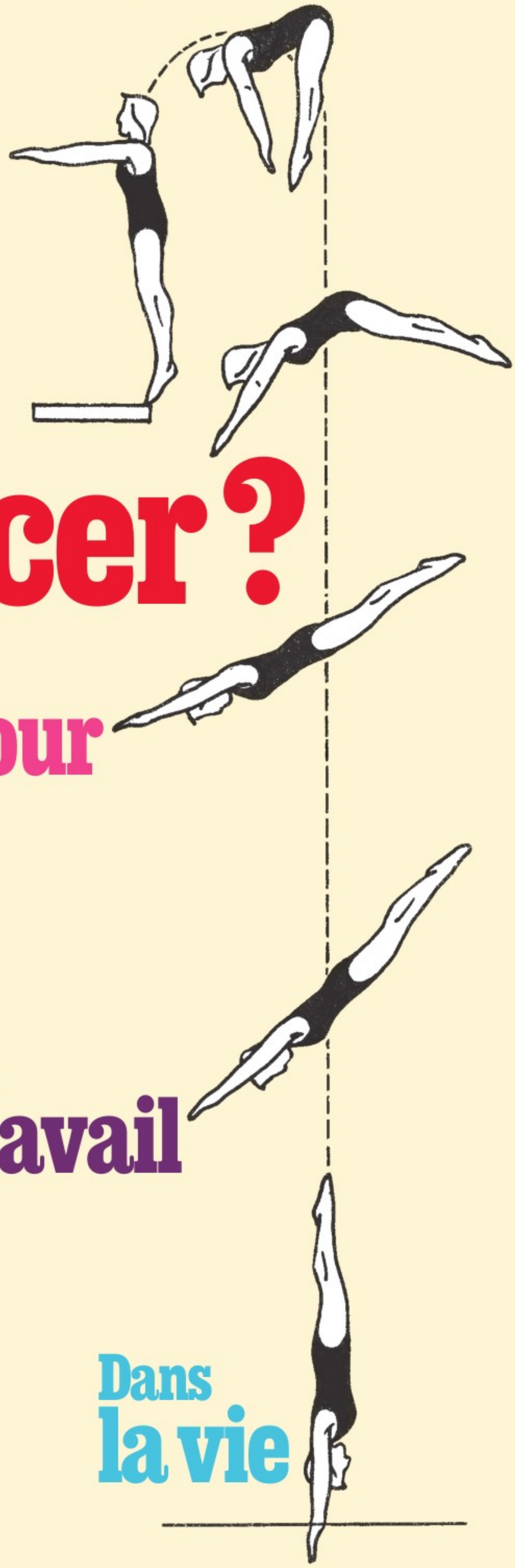
philosophie magazine
N° 196
FÉVRIER 2026

philosophie magazine



Comment recommencer ?

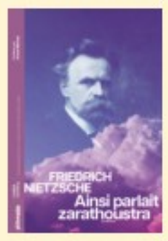
En amour

UN MONDE D'ENNEMIS
La prédiction de Carl Schmitt s'est-elle réalisée ?

AVERROÈS A 900 ANS
Réconcilier foi et raison

Enquête
LE COUPLE EST-IL RINGARD ?

CAHIER CENTRAL



L'éternel retour selon Friedrich Nietzsche

Au travail

Dans la vie

L 17891 - 196 - F: 6,90 € - RD

MENSUEL / France : 6,90€ - BELUX 7,50€ - CH 12,10 CHF - D 8,20€ - ESP-IT-GR-PORT-CONT 7,50€ - DOM 8,80€ - TOM 1120XPF - MAR 80MAD - TUN 14TND - CAN 12,99$CAD

"LUMINEUX ET ENJOUÉ"

TROIS COULEURS

CINÉMAS ART & ESSAI

Premiers Plans ANGERS

ANNECY 2025 PRIX FONDATION GAN À LA DIFFUSION

festival la rochelle cinéma INTERNATIONAL FILM FESTIVAL

SELECTION OFFICIELLE 2025 MON PREMIER FESTIVAL

OLIVIA

UN FILM DE

IRENE IBORRA RIZO

AU CINÉMA LE 21 JANVIER 2026

D'APRÈS LE ROMAN *LA VIE EST UN FILM* DE MAITE CARRANZA

CINE+ OCS · VOCABLE · philosophie magazine · SÉANCES SCOLAIRES MAGAZINE · maison des langues · ALICE EDITIONS · J'AIME LIRE · Paris MÔMES · benshi · Fédération des acteurs de la solidarité · BioFinesse · Merci Walter · FONDATION VISIO · Europe Creative MEDIA · Fondation gan pour le cinéma



ÉDITO
Par **Alexandre Lacroix**
Directeur de la rédaction

Réenchanter les surfaces

Pourquoi sommes-nous si émus par la manière dont Claude Monet a peint les haies du bocage normand ou les bords de Seine en hiver, dont Vincent Van Gogh a représenté les champs de blé et les souches des arbres autour d'Auvers-sur-Oise? Pourquoi jusqu'à aujourd'hui, où que ce soit sur la planète, lorsque vous organisez une exposition et que vous montrez ces tableaux – qui représentent un sujet somme toute banal, la campagne française à la fin du XIX[e] siècle –, une foule se pressera pour les voir?

Voici peut-être une explication: ces artistes ne se sont pas contentés de reproduire les paysages qu'ils avaient sous les yeux, ils sont parvenus à opérer une métamorphose, à saisir l'extraordinaire dans l'ordinaire. C'est cette métamorphose, bien plus que leurs sujets concrets, qui continue de nous fasciner, comme si elle conservait à distance le pouvoir d'alléger le poids de l'existence.

Dans sa somme touffue *Le Postmodernisme* (1991), le philosophe et critique d'art marxiste Fredric Jameson formule une intuition profonde: l'art moderne serait en rapport étroit avec l'ennui, avec le désir de trouver une échappatoire dans un monde où les loisirs n'avaient pas encore pris leur essor – où il n'y avait pas le cinéma ni la télévision, et très peu de divertissements. Dans le monde rural à l'époque de Van Gogh ou de Monet, « *les arbres fruitiers sont de vieux bouts de bois épuisés sortant d'un sol pauvre* », « *les villageois sont usés jusqu'aux os* ». L'opération à laquelle se livre le peintre lui permet de faire « *exploser en une surface hallucinatoire de couleurs* » le paysage champêtre figé, boueux, où les humains sont assignés à résidence. Et cette opération n'est pas seulement esthétique mais politique: « *La transformation violente et délibérée d'un terne objet-monde paysan en une matérialisation des plus éclatantes de purs coloris de peinture à l'huile doit être comprise comme un geste utopique, un acte de compensation.* » Il est possible que l'ennui, la tonalité fondamentale qui fournit l'aliment implicite de cette entreprise artistique, n'existe plus vraiment sous cette forme désormais, à l'heure où les filtres Instagram se chargent d'améliorer les couleurs du réel, où nous avons avec nos smartphones la possibilité de nous soustraire à tout instant à l'ancrage dans l'ici et le maintenant. C'est peut-être pour cela que la production des artistes d'aujourd'hui est si différente de celle de Monet ou de Van Gogh – ils ne cherchent plus à transfigurer un quotidien où tout se répète, où rien n'arrive.

Et pourtant, au-delà de la critique d'art, il y a comme une leçon philosophique à tirer de cette affaire. L'utopie ne réside pas forcément en la création d'un lieu imaginaire, d'un modèle de cité idéale inconnu des historiens. Elle n'est pas seulement une fiction politique à vocation normative ou révolutionnaire. Il existe en effet un geste de compensation utopique, qui consiste à partir de ce que nous voyons et à accentuer délibérément certains aspects du réel. Monet s'est mis à voir des taches roses et dorées dispersées dans les brumes enveloppant le monde. Dans l'œil de Van Gogh, la campagne s'est changée en un théâtre où se déchaînent des forces cosmiques. L'un exagère la douceur, l'autre le dynamisme des choses. Ainsi il est possible d'échapper à l'ennui de la répétition du quotidien, non pas en rêvant d'un ailleurs, mais en infléchissant notre rapport à ce qui nous entoure – par un regard prolongé, attentif, qui sélectionne dans ce qui est déjà là ce qui mérite d'être retenu et magnifié. C'est peut-être à cette condition qu'on parviendra à ne pas se dissoudre dans la monotonie quotidienne et que, jusqu'à notre dernier souffle, aucun matin ne sera jamais plus blême.

L'ŒIL
de Charles Berberian



N'hésitez pas à nous transmettre vos remarques sur ce numéro
reaction@philomag.com

© Serge Picard pour PM

ILS ET ELLES ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO



« On recommence pour ne pas répéter quelque chose qui ne nous convient plus »

Claire Marin P. 66



Laélia Veron
P. 22
Linguiste et stylisticienne, elle s'intéresse aux liens unissant langage et pouvoir. Professeure, elle enseigne en prison et vulgarise son travail sur les réseaux sociaux. Dans son nouveau livre *T'es sérieuse ?*, elle mène l'enquête sur les ambiguïtés politiques de l'ironie. Pour nous, elle a accepté de décrypter une série de phrases sibyllines...



Lauren Bastide
P. 34
Créatrice du podcast féministe « La Poudre », elle est journaliste et essayiste, engagée en faveur de l'égalité de genre dans les médias. Son récent livre *Enfin seule* invite à changer de regard sur la solitude des femmes, qu'elle envisage comme une promesse d'émancipation. Elle revient sur ce rapport renouvelé à la solitude... Et au couple.



Aurore Vincenti
P. 60
Influencée par les pensées du vivant et la philosophie, elle est linguiste et chercheuse en sexologie. Dans son livre *Pour une érotique du sensible*, elle propose d'*« extirper la sexualité du lit de la violence »* et d'envisager le désir comme une puissance transformatrice. Dans notre dossier, elle se penche sur le recommencement au sein de la vie amoureuse.



Byung-Chul Han
P. 54
D'abord étudiant en métallurgie, il s'est ensuite orienté vers la philosophie. Auteur d'une thèse sur Martin Heidegger, il est désormais professeur à l'Université des arts de Berlin et lu dans le monde entier. Dans notre dossier, il nous parle de la répétition dans la droite ligne de son dernier essai *La Disparition des rituels*.



Anne Merker
CAHIER CENTRAL
Professeure de philosophie antique à l'Université, elle travaille sur l'interprétation de la tradition grecque par la pensée allemande. Elle dirige la traduction française des *Écrits philologiques* de Nietzsche aux Belles Lettres et a préfacé notre cahier central consacré à *Ainsi parlait Zarathoustra*. L'occasion d'une réflexion sur l'éternel retour.

philosophie magazine

10, rue Ballu, 75009 Paris
Tél.: 0143804610
www.philomag.com

POUR NOUS JOINDRE
Rédaction: redaction@philomag.com, 0143804610
Service abonnement: abo@philomag.com, 0143804611
Publicité et partenariats: apilaire@philomag.com
Comptabilité, administration: contact@philomag.com, 0143804610
Pour les diffuseurs de presse: j.tessier@opper.io, 0488151242

RÉDACTION
Directeur de la rédaction: Alexandre Lacroix
Rédacteurs en chef: Martin Legros, Michel Eltchaninoff, Cédric Enjalbert, Sven Ortoli (hors-séries)
Rédaction du mensuel: Victorine de Oliveira (cheffe de rubrique), Clara Degiovanni, Octave Larmagnac-Matheron
Chroniqueurs: Arthur Dreyfus (roman), Michel Eltchaninoff, Étienne Klein, Anne-Sophie Moreau, Chiara Pastorini (enfants), Charles Pépin, Anouk Ricard (bande dessinée)
Ont participé à ce numéro: Charles Berberian, Vincent Boudgourd, Paul Coulbois, Martin Duru, Apolline Guillot, Frédéric Manzini, Guillaume Martin-Guyonnet, Serge Picard, Mazarine M. Pingeot, Johanna Tarlet Gauteur, Anaïs Vaugelade, Laurent Villeret
Secrétaire général de rédaction: Noël Foiry
Secrétaire de rédaction: Marie-Gabrielle Houriez
Création graphique: William Londiche
Graphiste: Alexandrine Leclère
Responsable photo: Stéphane Ternon
Rédactrice photo: Camille Pillias
Rédaction en chef philomag.com (en alternance) : Martin Legros, Michel Eltchaninoff, Anne-Sophie Moreau, Ariane Nicolas
Cheffe de service nouveaux médias: Ariane Nicolas
Secrétaires de rédaction philomag.com: Noël Foiry, Hillel Schlegel
Webmaster: Cyril Druesne

Fondateurs: Fabrice Gerschel, Alexandre Lacroix, Martin Legros, Michel Eltchaninoff, Sven Ortoli

ADMINISTRATION
Directeur de la publication: Fabrice Gerschel
Éditeur délégué: Lucas Laugel
Directeur marketing/abonnement: Charles Falanga
Directeur technique: Steve Chevillard
Responsable administration/finance: Sophie Gamot-Darmon
Assistant: Evan Tlemsani
Impression: Maury imprimeur, Z.I., 45300 Manchecourt
Diffusion: MLP
Réglage: Opper (anciennement À Juste Titres), 0488151242, Julien Tessier, j.tessier@opper.io
Conseil abonnement: Azeka, Laurence Doyen
Commission paritaire: 0628 D 88041
ISSN: 1951-1787
Dépôt légal: à parution
Imprimé en France/Printed in France / Philosophie magazine est édité par Philo Éditions, SAS au capital de 425200 euros, RCS Paris B 483 580 015
Siège social: 10, rue Ballu, 75009 Paris
Président, actionnaire majoritaire: Fabrice Gerschel

SERVICE ABONNÉS
Par e-mail: abo@philomag.com
Par téléphone : 0143804611
Par courrier : Service abonnements de Philosophie Magazine Sciences Humaines BP 253 89004 Auxerre Cedex
Tarifs d'abonnement: prix normal pour 1 an(10 numéros) France métropolitaine : 75 € TTC (TVA 2,1 %). UE et DOM : 85 €. COM et Reste du monde: 91 €. Abonnement au magazine papier + numérique: 113 €. UE et DOM: 123 €. COM et reste du monde: 129 €.
Formules spéciales pour la Belgique et la Suisse
Belgique : 070/233 3041 abonne@edigroup.be
Suisse : 022/860 84 01 abonne@edigroup.ch

RELATIONS PRESSE
Canetti Conseil, Françoise Canetti, francoise.canetti@canetti.com
PUBLICITÉ CULTURELLE ET LITTÉRAIRE/ PARTENARIATS
Audrey Pilaire, 0171181608, apilaire@philomag.com
PUBLICITÉ COMMERCIALE
Ketil Media : Catherine Laplanche (direction commerciale presse), claplanche@ketilmedia.com, 0178901537

MENSUEL N° 196 - FÉVRIER 2026
Couverture: illustration © Edmon de Haro

© Joanna Tarlet Gauteur /Signatures pour PM; Abel Naize/La Découverte; Brigitte Bastide/Wikimedia commons_CC BY-SA 4.0; Julia Canarelli; Université de Strasbourg; Shutterstock/Sipa.

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Patriarche ou papounet, couveur ou sévère, fantasmé ou bien réel… Et vous, savez-vous décrypter les pères ?

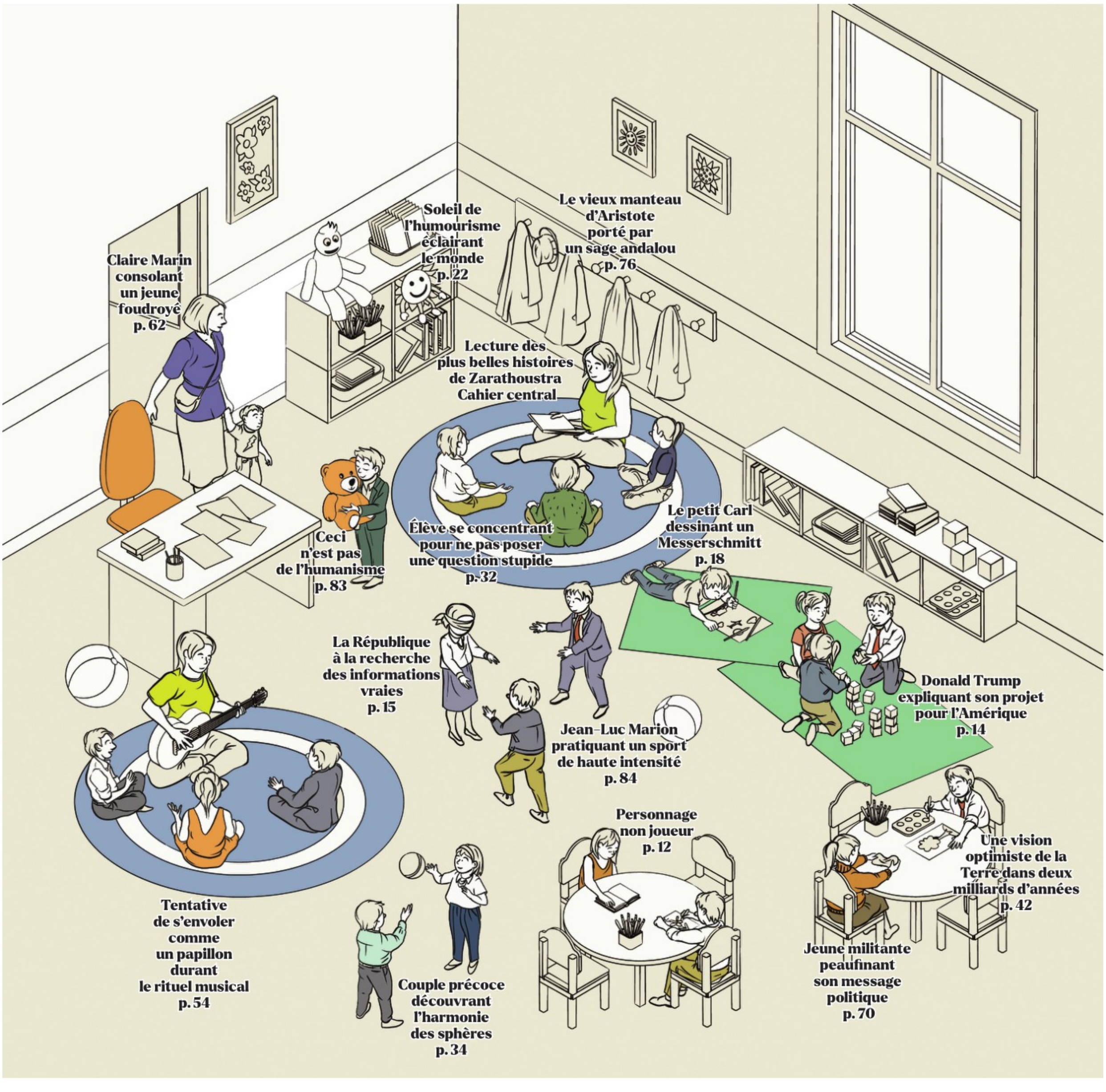


CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

HORS-SÉRIE N°33
DÉCEMBRE 2025 - JANVIER 2026

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
OU SUR COMMANDE EN SCANNANT CE QRcode

DANS NOTRE HALTE-GARDERIE PHILOSOPHIQUE, CE MOIS-CI



Sommaire

N° 196 Février 2026

Écouter le monde

p. 12 SIGNES DES TEMPS
p. 14 PERSPECTIVES
La *Stratégie de sécurité nationale* de Donald Trump va-t-elle redessiner l'ordre mondial? / Que faire face aux infox? La réponse de Gérald Bronner / L'avènement des *world models*, une IA qui agirait sur le monde / Soudan, un « génocide oublié »?

p. 18 ANALYSE
Carl Schmitt, le retour en force
Dans un monde sans cesse plus chaotique, pourquoi la pensée du juriste du IIIe Reich séduit-elle de nouveau?

p. 22 DÉCRYPTAGE
Et vous trouvez ça drôle?
L'ironie passée au crible en sept citations

p. 26 JEUX DE STRATÉGIE
La chronique de Michel Eltchaninoff
p. 28 NOUVELLES VAGUES
La chronique d'Anne-Sophie Moreau

Cheminer dans l'existence

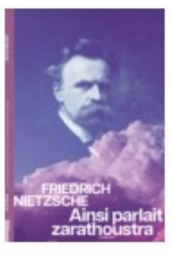
p. 32 LÀ EST LA QUESTION
Un dilemme?
Charles Pépin vous répond

p. 34 ENQUÊTE
Le couple est-il ringard?
La vie en duo n'a plus le vent en poupe. Pour quelles raisons sommes-nous de plus en plus à préférer mener une existence en solo?

p. 40 CE QUE SAIT LA MAIN
Dans l'atelier des perruquiers Jean-François Delobel et Tereska Kubecka
p. 42 VERTIGES
La chronique d'Étienne Klein

Dossier

COMMENT RECOMMENCER?
p. 46 Trois penseurs pour briser l'insupportable routine
p. 50 Le jeu (de l'oie) de l'éternel retour
p. 54 Retrouver le sens des rituels. Avec **Byung-Chul Han**
p. 56 La restauration et le théâtre: deux univers au cœur de la répétition
p. 60 Comment renouer avec son désir? Avec **Aurore Vincenti**
p. 62 **Nouveaux départs**
Une femme et un homme racontent leurs recommencements radicaux sous le regard de **Claire Marin**.



Cahier central
Pour prolonger le thème de notre dossier, nous vous proposons des extraits d'***Ainsi parlait Zarathoustra*** de **Friedrich Nietzsche**, préfacés par **Anne Merker**.

S'orienter dans les idées

p. 70 ESSAI LIBRE
L'art doit-il être forcément politique?
Mazarine M. Pingeot s'interroge sur la capacité des œuvres à se libérer des formes contemporaines de l'idéologie.

p. 74 BOÎTE À OUTILS
Le match / L'objet / La prédiction / Le jargon décrypté
p. 76 LES CLÉS D'UN CLASSIQUE
Averroès, ou comment concilier foi et raison

LIVRES
Notre sélection
p. 83 *Qu'est-ce qu'être humaniste?* / Sarah Bakewell
p. 84 Le cycliste Guillaume Martin-Guyonnet a lu *La Raison du sport* de Jean-Luc Marion
p. 87 *Le Vrai du beau* / Paul Audi
p. 88 *Révolutions transclasses* / Chantal Jaquet

ARTS
p. 90 Un film, une exposition et un spectacle de théâtre à voir ce mois-ci

p. 92 AGENDA
p. 94 COMME DES GRANDS
Philosopher avec les enfants
P. 96 BANDE DESSINÉE
par Anouk Ricard
p. 98 QUESTIONNAIRE DE SOCRATE
Mohamed El Khatib

Illustration : © Paul Coulbois pour PM

LE TRI + FACILE

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées
PEFC 10-31-1282
www.pefc-france.org

ACPM
Origine du papier: Autriche. Taux de fibres recyclées: 39 %. Le taux majoritaire indiqué Ptot est de 0,018 kg/t. Tous les papiers que nous utilisons dans ce magazine sont recyclés ou issus de forêts gérées durablement et labellisés 100 % PEFC.

Philosophie magazine **n° 197 paraîtra le 19 février 2026**

Le numéro comprend en cahier central un encart rédactionnel (agrafé entre les pages 50 et 51) de 16 pages constitué d'une préface et d'extraits d'*Ainsi parlait Zarathoustra* de Friedrich Nietzsche.



La parole aux lecteurs



À propos du n° 194

Sur l'entretien avec Pankaj Mishra

« Je vous envoie cet extrait d'un article du quotidien libanais *L'Orient-Le Jour* : *"Bien que les Israéliens et les Palestiniens vivent l'occupation et la guerre de façon très différente, ils donnent l'impression de former une image inversée, tellement ils sont semblables dans leur manière de se juger victimes et de justifier leur violence."* »

JANINE RAMBOUR

« Mais dans quel monde pensez-vous qu'il soit possible de circonscrire quelques dizaines de coupables, alors que nous avons affaire à un mouvement, le Hamas, qui dispose de centaines de kilomètres de tunnel pour se cacher, de milliards de dollars de budget, d'une idéologie qu'il diffuse au sein de sa population et de dizaines de milliers de partisans ayant joui de façon obscène du 7-Octobre ? *[…]*

Dans quel monde pouvez-vous rappeler l'exil de 800 000 Palestiniens en 1948 sans rappeler l'exil équivalent de la quasi-totalité de la population juive vivant à l'époque dans les pays arabes ?

Dans quel monde pouvez-vous continuer à présenter le sionisme comme une entreprise coloniale et européenne sans rappeler que les Hébreux habitaient cette terre plus de mille ans avant la création de l'islam *[…]*, bien avant la Shoah ? »

JÉRÉMIE HADDAD

Sur le dossier sur la mort

« La rédaction a été bien pascalienne sur le coup : nous distraire pour nous faire oublier qu'au fil des pages de notre vie, celle de la mort finira par s'ouvrir ! »

BERNARD BAMOGO



À propos du n° 195

Sur le dossier

« On peut très bien vivre dans une bulle sans que cela relève de l'ego, du mépris ou d'un manque d'empathie. Ce n'est pas non plus forcément un mal-être. Construire une bulle demande une grande réflexion, c'est un énorme travail. *[…]* Ma bulle me va très bien sans pour autant être déconnectée de l'enfer qu'est devenu le monde. »

LUC BOURREZ

« Je pense que là, il s'agit de l'excès de soi. Pas simplement de s'intéresser à soi, vous avez raison, c'est important ! Mais faire de soi l'objectif ultime devient profondément problématique. Les exemples ne manquent pas, et malheureusement l'un des exemples les plus célèbres actuellement s'appelle Donald Trump – mais il y en a d'autres ! »

SAMIR HADJAR



Une réaction à un article ou à une actualité ? Écrivez-nous à

reaction@philomag.com



À propos du numéro spécial de Philonomist

« Je tiens à vous féliciter pour ce nouveau numéro *[…]*, éclairant, poussant à la réflexion et bien sûr non dénué d'humour. Je travaille dans le secteur de l'enseignement, ce qui fait que je suis d'ordinaire peu réceptive aux problèmes du monde de l'entreprise (nous avons les nôtres). Cependant, votre approche transversale est pertinente pour bien des catégories professionnelles. Bravo pour cette excellente publication. »

AGNÈS COUVREUR



Invitations

Offres réservées à nos abonnés

WILLY PROTAGORAS ENFERMÉ DANS LES TOILETTES

Comment résister à un monde qui nous étouffe ? En se trouvant un refuge. Et pour Willy Protagoras, le protagoniste de cette pièce, ce sont les lieux d'aisance !

Texte et mise en scène de Wajdi Mouawad / Durée : 2h45.

Jusqu'au 21/01 au 8/03, du mercredi au samedi à 20h30, mardi à 19h30, dimanche à 15h30. **La Colline-Théâtre national** (15, rue Malte-Brun, Paris XX[e]). **colline.fr**

5 invitations valables pour deux personnes sont à remporter pour le 29/01 sur philomag.com/protagorascolline

OLIVIA

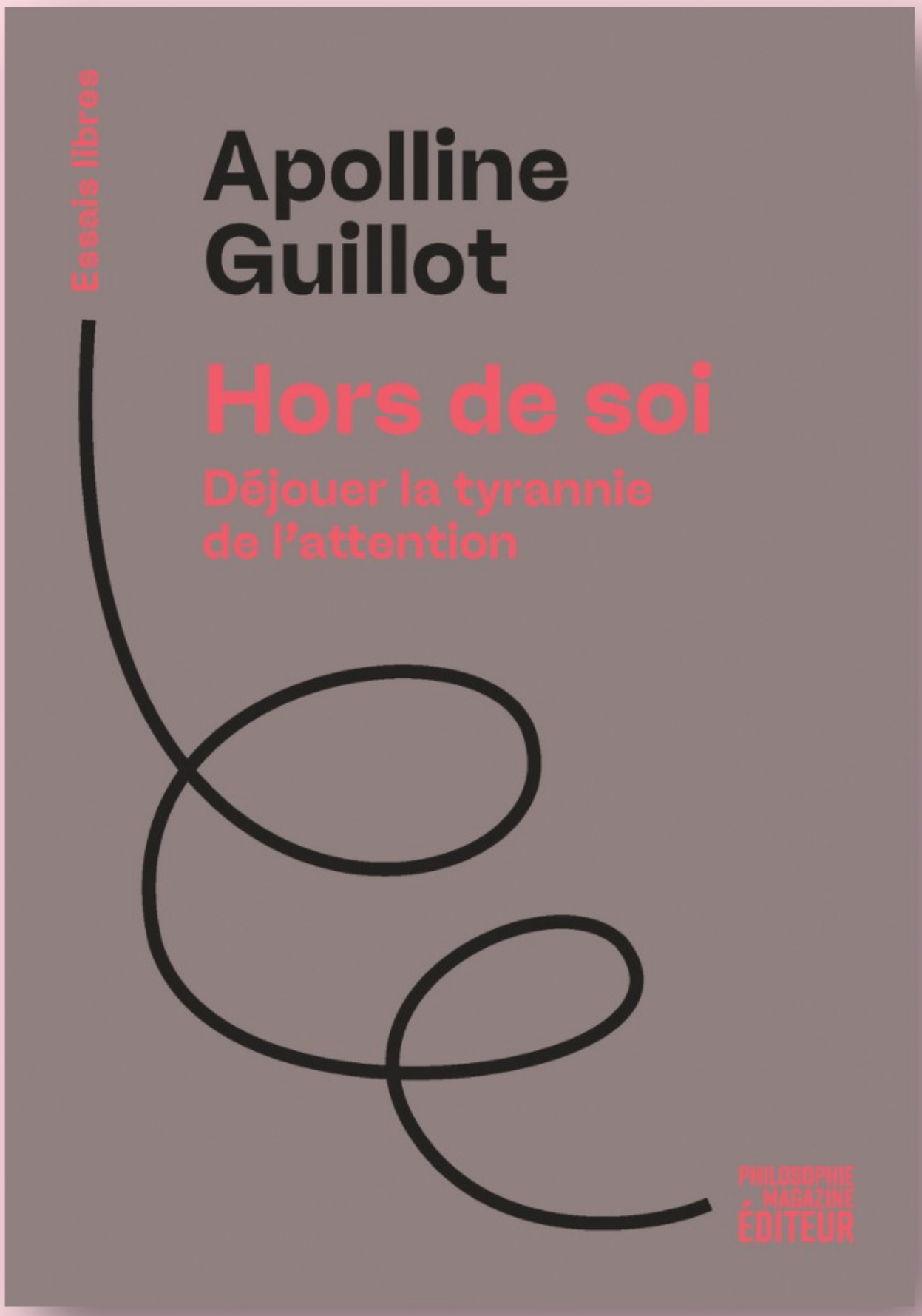
Ce film d'animation montre comment les enfants font face au changement.

D'Irene Iborra Rizo / Durée : 1h11. **Sortie le 21/01.**

25 invitations valables pour deux personnes sont à remporter sur philomag.com/oliviafilm

© iStockphoto

« Je me suis éparpillée, il faut me ressaisir. Les bonnes résolutions, un coup de pied au cul, et ça repart.
Cette fois-ci, quand la panne est survenue, j'ai laissé le décrochage se produire. »



EN LIBRAIRIE LE 23 JANVIER

« Tout ce qui constituait l'esprit de caste et de stabilité s'en va en fumée »

KARL MARX
Manifeste du parti communiste



HONGKONG, CHINE
Le 29 novembre 2025
Des policiers de l'unité d'identification des victimes de catastrophes arrivent sur le complexe résidentiel de Wang Fuk Court après l'incendie qui l'a ravagé quelques jours plus tôt, faisant au moins 159 morts.

© TMHK/TMHK
via Nexpher Images/Sipa

Écouter le monde

Par **OCTAVE LARMAGNAC-MATHERON**

85

C'est le quotient intellectuel (QI) minimum exigé pour les donneurs par la banque du sperme danoise, Donor Network. L'objectif affiché : garantir aux futurs parents des enfants « intelligents ».

Ordre de grandeur

4

« Eugénisme » a été le quatrième mot le plus recherché sur le site du dictionnaire Le Robert en 2025. Comment expliquer ce retour d'idées que l'on croyait révolues ? Pour l'historien canadien **Quinn Slobodian**, toute une frange du libertarisme, qui, de l'Argentine aux États-Unis, a aujourd'hui le vent en poupe, s'est convertie à l'idée de hiérarchies naturelles fondées sur la génétique. Le QI joue un rôle central dans cette réorientation : il devient outil de « *tri de populations* », afin de sélectionner les membres d'une « *neurocaste* » appelée à diriger le monde. Cette vision se teinte de racisme, ce qui favorise l'alliance des libertariens avec l'extrême droite : « *Le QI-centrisme* [...] *est une forme de science raciale qui convient parfaitement à l'ère postindustrielle* », écrit-il dans *Hayek's Bastards* (2025, non traduit).

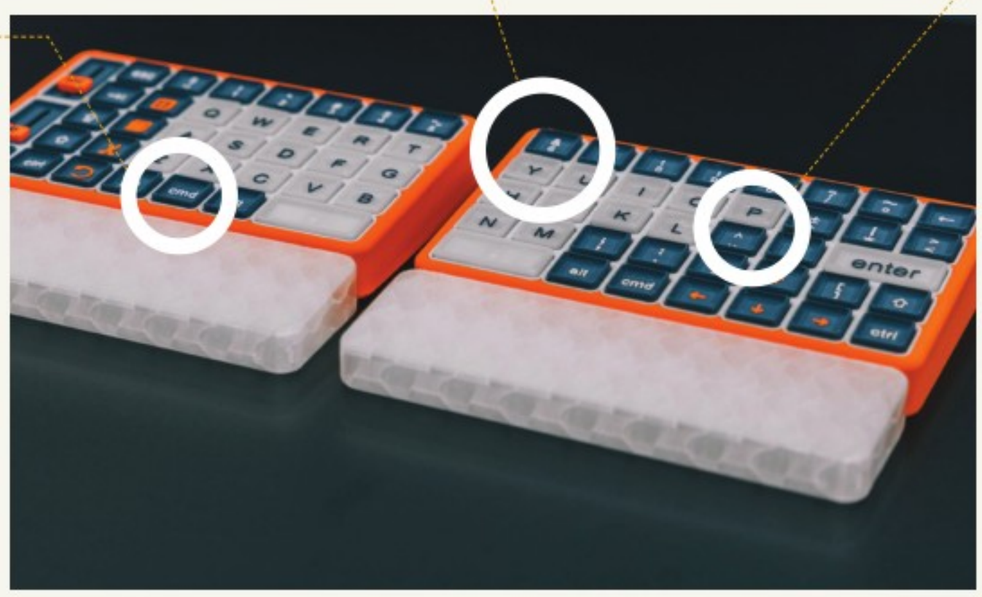
L'invention

POUR NE PLUS RESTER SUR LA TOUCHE

Un geste anodin comme taper sur un clavier peut devenir un vrai défi pour les personnes atteintes de la maladie de Parkinson (qui sont plus de 270000 en France). C'est pour répondre à ce problème que l'inventrice italienne Alessandra Galli a conçu OnCue, un clavier adapté aux besoins des malades.

Récompensé par le James Dyson Award 2025, le clavier ergonomique mobilise plusieurs dispositifs pour réduire les erreurs de frappe : disposition ortholinéaire (les touches sont alignées verticalement et horizontalement), touches surélevées pour une posture plus naturelle, moins fatigante pour les mains, illumination de la lettre suivante la plus probable (déterminée par une intelligence artificielle) afin de réduire le stress de l'hésitation, etc.

OnCue s'appuie aussi sur des technologies haptiques : le clavier et les bracelets qui y sont connectés vibrent à chaque frappe pour maintenir le rythme d'écriture. La vibration augmente lorsqu'une touche est maintenue trop longtemps.



Dans une société où le numérique est partout, être à nouveau capable de taper sur un clavier est un vrai gain d'autonomie. D'autres inventions dévoilées cette année espèrent fournir des solutions aux personnes atteintes de Parkinson : un bracelet anti-tremblements, une tasse anti-renversement, des exosquelettes, une serrure facilitant l'insertion de clé, etc. Les technologies de ce genre ont été qualifiées d'« haptiques ».

Le philosophe et médecin Max Dessoir forge ce mot en 1892 pour désigner l'étude du toucher et de la proprioception, soit la perception de son propre corps. La notion a connu un regain d'intérêt avec l'émergence du métavers, car les technologies haptiques sont censées favoriser l'immersion des individus dans ces mondes virtuels. Rien d'étonnant : c'est d'abord par le toucher que passe notre rapport au réel.

Mais l'haptique, au-delà de la simple sensation tactile, introduit aussi un rapport dynamique à la sensorialité : les choses vibrent et nous vibrons à l'unisson. Or, comme le note le psychomotricien Frédéric Puyjarinet dans sa thèse, la maladie de Parkinson se caractérise par une « *dysrythmie* » : « *Des déficits rythmiques se manifestent dans différents domaines de coordination motrice.* » Le clavier développé par Alessandra Galli répond à cette désynchronisation en fournissant un support sur lequel peut s'étayer une rythmique intime défaillante.

Répartie

« Même si c'est un principe intangible de notre République, la **laïcité** est souvent attaquée »

Le ministre de l'Intérieur **LAURENT NUÑEZ**, au Sénat le 10 décembre

JEAN JAURÈS dans son discours intitulé « L'enseignement laïque » (1910)

« Tout recul et toute somnolence de la République a été une diminution ou une langueur de la **laïcité** »

© Alessandra Galli/OnCue

La notion

« Raison de Terre » *vs.* « Raison d'État »

Nous pensons les relations internationales à l'aune d'un concept hérité de Richelieu: la « *raison d'État* ». Chaque pays poursuit ses intérêts particuliers, son égoïsme national. Comment cet instrument vieux de quatre siècles pourrait-il répondre à une catégorie nouvelle de problèmes collectifs, la crise environnementale? C'est la question que pose **David Van Reybrouck** dans *Le Monde et la Terre* (Actes Sud, 2025). Pour le politologue, affronter le réchauffement climatique du point de vue de la raison d'État revient à imaginer que la politique nationale de la France pourrait être entièrement élaborée par les maires de l'ensemble des communes qui composent le pays. Il est urgent de faire entrer en scène une « *raison de Terre* » afin d'adopter une perspective globale sur le défi écologique qui nous concerne tous. Parmi les idées proposées par Van Reybrouck, la création d'une assemblée citoyenne à l'échelle mondiale, capable de représenter les intérêts de la planète. Ce changement d'approche, cette reconfiguration des imaginaires impliquent également, d'après l'essayiste, une désoccidentalisation de la diplomatie. Certaines cultures non occidentales fournissent en effet des outils conceptuels précieux – le *tianxia* chinois, par exemple, qui désigne tout ce qui se trouve sous le ciel – pour penser le monde comme un tout.



L'événement

École normale supérieure-Université Paris Sciences & Lettres

« Cycle d'études interdisciplinaire sur le judaïsme et l'antisémitisme »

Dans un contexte marqué par une progression de l'antisémitisme, l'historienne Perrine Simon-Nahum et le philosophe Ulysse Manhes organisent jusqu'en mai 2026 un cycle d'études interdisciplinaires, à propos de l'héritage philosophique, culturel, spirituel et historique du judaïsme. Parmi les intervenants, le chercheur en sciences politiques Hugo Micheron et l'avocat Richard Malka proposeront fin janvier un dialogue sur « L'esprit des Lumières à l'épreuve des nouveaux fanatismes ».

© Thibault Renard/iStockphoto

L'expression

« NPC »

À l'origine, un NPC est un « *non-player character* », un « *personnage non joueur* » dans un jeu vidéo. Sur Internet, l'acronyme désigne, par moquerie, un individu qui ne pense pas par lui-même et ne sait pas prendre de décision de manière autonome. Bref, un sujet libre qui se fait objet ou automate. À cette figure, qui abdique sa liberté, refuse de prendre sa part de responsabilité dans le monde et finit par se comporter comme une chose inerte, Jean-Paul Sartre donne un autre nom: le « *salaud* »!

Retrouvez chaque jour notre fil d'actualités sur Philomag.com

Donald Trump signe une *Stratégie de sécurité nationale* et rebat les cartes du monde.

Faut-il censurer les infox sur la Toile ? La réponse du sociologue Gérald Bronner.

Le chercheur Yann Le Cun invente une IA capable d'agir sur le monde.

Pourquoi le conflit soudanais intéresse-t-il si peu la communauté internationale ?

États-Unis
Géopolitique

Quand l'administration Trump lance son nouvel ordre mondial

En décembre 2026 a paru la *Stratégie de sécurité nationale*, rapport de 29 pages signé par le président américain lui-même, qui impose sa nouvelle vision du monde proche d'un scénario de science-fiction.

Par **ALEXANDRE LACROIX**



Lire le récent rapport *Stratégie de sécurité nationale,* signé de la main de Donald Trump, rappelle des souvenirs de science-fiction: on croirait le discours de Palpatine au Sénat dans *La Revanche des Sith* (*Star Wars III*, 2002), qui annonce la fin de démocratie dans la « *galaxie civilisée* ». Palpatine: « *Grâce à vos efforts, la galaxie a transformé la guerre en paix et l'anarchie en stabilité.* » Trump, se flattant d'avoir mis fin au conflit à Gaza et d'obtenir bientôt un accord avec la Russie sur l'Ukraine: « *Mon administration a agi dans l'urgence* [...] *pour apporter la paix et la stabilité dans le monde.* » Palpatine: « *Nous avons pris les armes pour défendre notre mode de vie.* » Trump: « *Nous voulons protéger ce pays* [...] *et son mode de vie des attaques militaires et de toute influence extérieure hostile, qu'il s'agisse* [...] *de la drogue ou de la traite des êtres humains, de la propagande destructive, des opérations d'influence, de la subversion culturelle...* » Palpatine: « *Construisez des monuments et des merveilles technologiques.* » Trump, qui vient de renouer avec Elon Musk: « *Nous voulons rester la nation du monde la plus avancée scientifiquement et technologiquement.* »

Ces effets d'échos ne sont pas le fruit du hasard: en effet, le *space opera* comme le rapport de la Maison Blanche évoquent la geste de Jules César déstabilisant la République pour lui substituer un régime centralisé, personnel. Mais le plus incroyable, c'est qu'il ne s'agit ici ni d'un hypothétique futur ni des antiquités latines, mais bien du présent. Sur un ton naïf, avec les *bullet points* et la police de ChatGPT, ce rapport acte une vision du monde et déploie un projet. *Primo,* Trump introduit un « *corollaire à la doctrine Monroe* ». Du nom de James Monroe, président américain de 1817 à 1825, cette doctrine établit que les États-Unis percevront toute influence de l'Europe sur leur destinée comme une menace et n'interviendront plus en Europe sauf si leurs intérêts directs sont menacés. Trump affirme vouloir la remettre en vigueur – abandonnant ainsi l'Ukraine à la Russie – mais aussi l'étendre au reste du monde. En clair, il s'agit de dissuader la Chine ou tout autre pays non occidental de s'approprier des ressources stratégiques pour l'économie américaine. *Secundo,* ce « *réalisme flexible* » a une conséquence: les États-Unis ne se voient plus comme le géant Atlas soutenant le poids de la démocratie et se contenteront de construire des relations commerciales avec les autres nations, sans leur demander aucune réforme politique, aucun changement social. *Tertio,* ce qui relève des mesures DEI (pour « Diversité, Équité et Inclusion ») va être éliminé au profit des « *familles traditionnelles qui élèvent des enfants sains* ». « *L'ère de la migration de masse est terminée* », clame le rapport, insistant sur le fait qu'une nation doit choisir selon des critères stricts qui elle laisse entrer.

Ces lignes sont ensuite déployées par aires régionales. L'Europe est décrite comme suffocant sous les régulations, menacée par l'immigration et promise à s'effondrer dans

© Julia Demaree Nikhinson/AP/Sipa

les années 2030, à moins que les « *partis patriotiques* » n'y reprennent le dessus. Ne pesant plus que 14 % du revenu global, elle n'est plus une priorité pour les États-Unis, qui ne se projettent plus vers l'Atlantique mais vers le Pacifique, en annonçant vouloir construire un « *quad* » – avec le Japon, l'Australie et l'Inde – pour contrer l'influence chinoise. Ou l'on sent que ce n'est pas seulement le sens mais aussi le centre de gravité de l'Histoire qui a glissé. À moins que les Jedi, cachés ici et là dans des marais et des îles, ne parviennent à organiser une rébellion efficace? ■

« Face aux fausses informations, l'interdiction n'est pas la solution »

Le président de la République souhaite « *retirer les contenus faux* » qui circulent sur Internet. Une mesure liberticide ? Non, selon le sociologue **Gérald Bronner**, auteur du rapport *Les Lumières à l'ère du numérique* paru en 2022. Face à la guerre informationnelle, il propose de réguler l'information sans la censurer.

Par **ARIANE NICOLAS**

Internet
Liberté d'expression



Gérald Bronner

Sociologue et professeur à Sorbonne-Université, il travaille sur les croyances collectives et les représentations sociales. Il a notamment fait paraître *Apocalypse Cognitive* (PUF, 2021) et vient de publier *À l'assaut du réel* (PUF, 2025). En 2021, il a présidé la commission « Les Lumières à l'ère du numérique », nommée par Emmanuel Macron, qui a abouti à un rapport visant à lutter contre la désinformation et la haine en ligne.

La proposition d'Emmanuel Macron a fait polémique. Vous a-t-elle surpris ?

Sa déclaration n'a rien d'étonnant, puisque « *retirer des contenus faux* » d'Internet est déjà fait régulièrement. Depuis 2023, le Digital Services Act contraint les plateformes à supprimer les contenus relevant de la désinformation. La loi française prévoit par ailleurs un délit de divulgation de fausses nouvelles, qui est bien encadré. L'infox doit être manifeste, largement diffusée et causer un trouble à l'ordre public. En revanche, si vous me demandez: « Faut-il interdire les infox? » Là, je vous dirai que non. Derrière ce terme se cachent une série d'informations dont on ne peut pas savoir si elles sont vraies ou fausses, et des informations dont on pense qu'elles sont fausses et qui vont devenir vraies. L'interdiction n'est pas la solution.

Pourquoi réguler l'information, si la loi est déjà bien faite ?

Dans le monde numérique, un avantage concurrentiel est donné au vraisemblable sur le vrai. Il existe des diffuseurs d'informations plus puissants que d'autres, les *super spreaders*: 1 % des comptes produisent 33 % de l'information, parfois fallacieuse. Grâce aux algorithmes, ces points de vue minoritaires donnent l'impression d'être majoritaires. Le risque qui guette, c'est la fracture de notre espace épistémique commun, c'est-à-dire du socle qui fait que l'on peut débattre sur l'interprétation des faits, tout en étant d'accord sur les faits. Nous ne sommes même plus à l'ère de la post-vérité, nous entrons dans l'ère de la post-réalité: la définition même du réel est en jeu. Il y a une bataille civilisationnelle à mener pour éviter que chacun ne s'enferme dans sa propre réalité. Pour préserver nos démocraties, nous devons nous interroger sur les modes de régulation non liberticides du marché de l'information.

La liberté d'expression ne serait-elle pas menacée par une telle régulation ?

Il ne s'agit pas de censurer mais de rééquilibrer la représentativité de la parole. Les infos doivent rester disponibles, quoique plus ou moins visibles. D'un côté, en favorisant certains comptes diffusant une information collectivement reconnue comme fiable; de l'autre, en faisant chuter drastiquement la visibilité de ceux qui font du mensonge leur profession. On ne préserve pas la liberté d'expression en acceptant une dérégulation totale du marché cognitif. Ceux qui le croient sont naïfs ou bien ont des intentions idéologiques, lorgnant vers l'extrême droite. Thomas Jefferson disait: « *La vérité peut se défendre toute seule.* » C'est un idéal des Lumières. Le XXIe siècle nous fait découvrir que la vérité ne peut se défendre toute seule. La loi du plus fort règne en ligne. Et l'IA ne va rien arranger...

Quelles garanties apporter aux personnes qui craignent une censure ?

Il ne faut pas aller embêter Monsieur Tout-le-Monde! On doit pouvoir continuer d'écrire que la Terre est plate ou que le réchauffement climatique est une absurdité. Il faut s'en tenir aux gros comptes. Quand le compte Twitter de Donald Trump a été fermé, on a constaté une chute de la diffusion de fausses nouvelles en ligne. C'est une voie possible. Responsabiliser les influenceurs, en faisant de la pédagogie, est une autre idée à suivre. Quant aux mots clés dans les moteurs de recherche, il faudrait également s'assurer qu'ils ne renvoient pas automatiquement vers les contenus les plus aberrants. L'idée générale qui doit nous guider, c'est de veiller à ce que l'urne ne soit pas truquée. ■

© JF Paga/opale.photo

Technologie
Système intelligent

IA : la guerre des mondes

Pionnier des recherches en la matière, le Français Yann Le Cun vient de quitter Meta pour développer son propre modèle d'intelligence artificielle (IA) capable d'agir sur le monde : les *world models*.

Par **APOLLINE GUILLOT**



« Les grands modèles de langage ne m'intéressent plus. » Cette phrase est signée Yann Le Cun (*photo*). Longtemps directeur scientifique de l'IA chez Meta (Facebook, Instagram, WhatsApp…), le chercheur a quitté le navire en novembre dernier. Il s'oppose au choix de Mark Zuckerberg, le PDG de Meta, d'investir massivement dans le développement des Large Language Models (LLM).

La pomme de la discorde ? La capacité des LLM à comprendre le monde où ils évoluent. Car, selon Yann le Cun, ils ne font que modéliser le langage à partir de régularités statistiques, sans hiérarchie, ni notion de causalité ou de compréhension du monde physique. Lui propose plutôt de développer des *world models*.

Contrairement aux LLM, qui se contentent de manipuler des représentations textuelles de la réalité, ces nouveaux modèles chercheraient à créer une représentation interne du monde basée sur les perceptions sensorielles – vidéo, audio, sensation de mouvement… –, permettant au système d'apprendre de l'expérience. L'un des objectifs de Yann Le Cun est de concevoir des systèmes intelligents capables de comprendre et d'agir sur le monde physique en temps réel. Les *world models* aboutiront-ils à cette révolution technologique ? Peut-être… à condition de ne pas oublier que s'entraîner dans une simulation n'est pas exactement la même chose que d'être face au monde réel. Dans son article « Elephants Don't Play Chess », le roboticien Rodney Brooks invite déjà, dès 1989, à renoncer à l'idée de produire des machines intelligentes en les entraînant uniquement sur des modèles du monde. « *Pour construire un système intelligent*, écrit-t-il, *il est nécessaire que ses représentations soient ancrées dans le monde physique.* […] *Le monde est son propre modèle.* » Pour le dire autrement, l'intelligence émerge de la capacité des vivants à se déplacer dans l'espace et à transformer l'environnement. Sans incarnation sensori-motrice, point de compréhension du monde. Entre les LLM qui parlent dans le vide et les *world models* qui simulent encore le réel, la question reste ouverte : comprendre, est-ce modéliser le monde ou s'y confronter ?

Afrique
Guerre

Soudan, un « génocide oublié » ?

Depuis deux ans, le Soudan est en proie à une guerre civile d'une rare violence. Pourquoi ce conflit très meurtrier mobilise-t-il si peu l'attention internationale ?

Par **ARIANE NICOLAS**

« L'épicentre de la souffrance humaine dans le monde. » C'est ainsi que Tom Fletcher, chef des opérations humanitaires de l'Organisation des Nations unies (ONU), a qualifié ce qui se passe au Soudan. En octobre 2025, les Forces de soutien rapide (FSR) ont pris le contrôle de la ville d'El-Fasher (Darfour) dans un bain de sang. Des dizaines de milliers de personnes ont été assassinées par les FSR ou jetées sur les routes montagneuses de cette région aride.

Lorsque la guerre civile a repris, début 2023, 15 000 personnes avaient déjà été tuées à Al-Geneina en deux semaines, par les mêmes milices du général Dogolo, dit « Hemetti », rival du général al-Burhan, le chef des Forces armées soudanaises (FAS). La capitale Khartoum, reprise par les FAS, qui contrôlent le centre et l'est du pays, a également été le théâtre de terribles affrontements. Partout, règnent la désolation, la violence et la famine.

Les récents massacres à El-Fasher ont réveillé les fantômes du génocide de 2003-2004, où 300 000 personnes avaient péri. Civils exécutés à bout portant, réfugiés fouettés sur la route ou se faisant rouler dessus… Des images

© Romuald Meigneux/SIPA



© Amr Abdallah Dalsh/Reuters

satellites montrent de larges traces rouges évoquant des exécutions de masse, tandis que des talus font penser que des miliciens ont creusé des fosses communes pour dissimuler leurs actes. « *L'ampleur et la rapidité avec laquelle ces atrocités ont été commises doivent être comparées avec le Rwanda en 1994* », assure Nathaniel Raymond, de l'université Yale. Comment qualifier ces crimes? S'agit-il d'un génocide? Sur le plan politique, deux groupes s'affrontent: une armée régulière et une armée dissidente. Mais le conflit est en réalité tripartite: FAS et FSR terrorisent des populations noires inférioriséees, jadis victimes de l'esclavage. Le conflit mêle donc des éléments « classiques », qui ne peuvent être associés au qualificatif de génocide en droit international, et une composante raciale qui rappelle bien, elle, un génocide.

Malgré les alertes répétées de l'ONU et des ONG, l'opinion publique peine à se mobiliser, contrairement à 2004 où la campagne « *Save Darfur* » avait permis de faire bouger les lignes. Le fait que les anciens crimes n'aient pas encore été jugés participe sans doute au sentiment d'impuissance. Sur les six ex-dirigeants soudanais inculpés par la Cour pénale internationale, un seul a été condamné. Et le seul poursuivi pour génocide, Omar el-Bechir, président de la République destitué en 2019, n'est pas près d'être extradé – encore moins jugé.

Depuis vingt ans, aucun travail de mémoire n'a été effectué au Soudan. Les bourreaux d'hier sont, à bien des égards, les mêmes qu'aujourd'hui. Dans un article publié dans le dossier « Les génocides oubliés? » de la revue *Mémoires en jeu* (n°12, 2020), la chercheuse Soko Phay, de l'université Paris-8, souligne l'importance de ce travail de mémoire pour pacifier les sociétés traumatisées. À propos des massacres de 1965-1966 en Indonésie, elle écrit: « *Les tortionnaires* [encore en vie] *sont comme atteints "d'engourdissement psychique". Ils ont une déconnexion avec leurs propres affects, une absence de sentiment de culpabilité et une perte de contact avec la réalité.* » Cet état mental, Soko Phay le qualifie de « *désempathie* ». Il rend possible de nouveaux passages à l'acte violents, puisque les bourreaux vivent dans l'impunité.

Le Soudan est sans doute le seul pays au monde où une population qui a été victime d'un génocide souffre dans de telles proportions quelques années plus tard. Aurions-nous intégré l'idée, malgré nous, qu'un génocide ne peut se reproduire? ■

Les *Masterclass* de philosophie *magazine* programme 2026



Animées par Martin Legros

Accès offert aux abonnés à *Philosophie magazine*.
Informations et réservations : philomag.com/masterclass



Catherine **Malabou**
13 janvier



Vincent **Delecroix**
16 février



Barbara **Cassin**
17 mars



Claire **Marin**
13 avril



Jacques **Rancière**
12 mai

Pas encore abonné ? Abonnez-vous et accédez aux masterclass ainsi qu'à tous les avantages de l'abonnement.



© ullstein bild / akg-images; illustration © William L. pour PM.

Carl Schmitt

RETOUR EN FORCE

Invasion russe de l'Ukraine, réélection de Donald Trump, menaces sur l'État de droit… Le monde semble être entré dans une nouvelle ère : celle des rapports de force. Et si l'une des clés pour comprendre cette évolution brutale se trouvait chez Carl Schmitt ? Le sulfureux juriste du IIIe Reich est redevenu une référence à droite comme à gauche, et jusque chez les entrepreneurs gourous de la Silicon Valley. À tort ou à déraison ?

Par **ANNE-SOPHIE MOREAU**

« ***Face à un monde plus brutal, la nation doit être plus forte*** », déclarait en juillet dernier Emmanuel Macron, avant d'ajouter : « *Pour être libre dans ce monde, il faut être craint ; pour être craint, il faut être puissant.* » Une harangue dont l'accent martial a pu choquer. Qui ose pourtant contester le diagnostic ? Depuis l'invasion de l'Ukraine et la réélection de Donald Trump, nous sommes entrés dans une nouvelle ère, dans laquelle l'action politique n'est plus portée par des convictions mais par de purs rapports de force. Face aux nouveaux « maîtres du monde », inutile d'invoquer le poids de l'histoire ou la beauté de la coopération. Aux yeux d'un Trump ou d'un Poutine, les valeurs européennes – pacifisme, libre-échange, intégrité territoriale… – sont des mots creux.

Pour penser ce glissement, nombre d'observateurs font appel à un auteur pour le moins sulfureux : Carl Schmitt. Né en 1888, le théoricien du droit est connu pour sa définition du politique fondée sur l'opposition entre ami et ennemi, mais aussi pour son engagement aux côtés du IIIe Reich, dont il deviendra une sorte de juriste officiel – même s'il perd ensuite ses fonctions au sein du parti nazi suite à des critiques. Sur le plan biographique, les raisons d'attaquer Schmitt sont légion : il adhère au NSDAP en 1933, signe des écrits antisémites et commet nombre d'articles justifiant le saccage de la démocratie au profit du régime hitlérien – dont le tristement célèbre « Le Führer protège le droit » (1934), qui vise à légitimer le massacre de la Nuit des longs couteaux.

Comment imaginer qu'une telle figure puisse nous éclairer sur notre époque ? Schmitt n'est-il pas de ces auteurs à mettre aux oubliettes, dont la simple évocation fait trembler de rage les constitutionalistes ? Le paradoxe n'est pas mince : alors que les atteintes à l'État de droit se multiplient, on va chercher la référence qui, par le passé, a précisément théorisé la nécessité de s'en affranchir. Schmitt est le penseur qui a critiqué la démocratie et ses faiblesses, au point de vouloir s'en défaire. Son œuvre est pourtant incontournable pour saisir le temps présent, comme l'ont récemment relevé des philosophes de gauche comme de droite. En quel sens ?

UN ENNEMI DE L'ORDRE INTERNATIONAL

Pour le comprendre, revenons à la thèse fondatrice de Schmitt. Lorsqu'il est question de moralité, on fait appel à la distinction entre bien et mal; en esthétique, on convoque les notions de beau et de laid; en économie, de rentable et de non rentable, observe le juriste dans *La Notion de politique* (1927). Le critère équivalent en politique, c'est « *la discrimination de l'ami et de l'ennemi* ». Pour Schmitt, cet ennemi politique ne sera « *pas nécessairement mauvais* », « *il pourra même, à l'occasion, paraître avantageux de faire affaire avec lui* ». « *Il se trouve simplement qu'il est l'autre, l'étranger* », ajoute-t-il. Il s'agit de sortir des jugements de valeur pour ne s'intéresser qu'à la possibilité ou non de préserver ses intérêts bien compris.

Ne reconnaît-on pas là la marque de la politique étrangère à la sauce Trump? « *Quand on observe la manière dont agit et parle le président des États-Unis, le rapprochement avec la thèse schmittienne de la relation ami-ennemi n'est pas difficile à faire,* confirme Jean-François Kervégan, philosophe du droit et spécialiste de Schmitt. *Trump désigne des ennemis et agit en conséquence.* » D'après un autre philosophe, Jean-Claude Monod, « *son affirmation d'un impérialisme brut au nom du rayonnement des États-Unis est très schmittienne* ». Il est en effet un autre élément clé de la pensée de Schmitt susceptible d'éclairer le monde dans lequel nous vivons: le retour des empires. « *Aujourd'hui, les dirigeants des États-Unis, de la Chine et de la Russie raisonnent en termes impériaux,* constate Kervégan. *La Chine veut contrôler Taïwan, les États-Unis le Canada, ou le "golfe d'Amérique".* » Une tendance qui va à l'encontre de tous les efforts pour réguler les relations interétatiques. Or, si Carl Schmitt a défrayé la chronique en son temps, c'est aussi parce qu'il a eu l'audace de critiquer la naissance d'un ordre international.

Dès *La Notion de politique,* le juriste exprime sa méfiance envers l'ambition affichée de mettre fin à la guerre. « *Pour lui, une communauté internationale orientée vers la paix est une illusion* », explique Monod. Il n'a que mépris pour la Société des nations, dont les principes humanistes masquent une nouvelle domination, celle des vainqueurs de la Première Guerre mondiale. Pire: à ses yeux, le pacifisme peut provoquer des conflits encore plus violents que les affrontements classiques. « *Quand la volonté d'empêcher la guerre est telle qu'elle ne craint plus la guerre elle-même* », elle finit par admettre « *le sens de la guerre* »... et donc par la justifier. « *Des guerres de ce type se distinguent fatalement par leur violence et leur inhumanité, pour la raison que, transcendant le politique, il est nécessaire qu'elles discréditent l'ennemi* [...] *pour en faire un monstre inhumain.* » À ces prétentions moralisantes, qu'il interprète comme une résurgence de la guerre juste des théologiens, Schmitt préfère le « *droit des gens* », le *jus publicum europearum* qui régissait auparavant les relations entre les États modernes, et dont il retrace l'origine dans *Le Nomos de la terre.*

« *Le droit est terrestre et se rapporte à la terre* », affirme-t-il dans cet essai paru en 1950. Une manière d'affirmer que toute loi repose sur une conquête initiale – la prise d'un territoire – et non sur des principes légaux. Il en déduit sa théorie des grands espaces: « *Schmitt l'a pensée avant et pendant la Seconde Guerre mondiale, avant pour justifier les ambitions de l'Allemagne nazie et pendant pour suggérer l'idée que l'avenir du monde devrait être une répartition du pouvoir à l'échelle de la planète entre trois espaces impériaux: l'Allemagne, l'Union soviétique et les États-Unis* », explique Kervégan. Aujourd'hui, la situation est plus complexe: de nouveaux acteurs comme la Chine affirment leur puissance. Toujours est-il que son idée d'un monde débarrassé des utopies d'après-guerre tend à s'imposer. « *Actuellement, on semble hélas! tourner le dos à la vision kantienne d'une construction d'États libres qui se reconnaissent,* confirme Monod. *On a basculé dans un monde inégalitaire et qui s'assume comme tel.* »

UN SCHMITT DE GAUCHE ?

Mais si l'on fait désormais appel à Carl Schmitt, c'est aussi pour décrire – voire pour appeler de ses vœux – le retour d'une certaine conflictualité en politique intérieure. Paradoxalement, ce sont des auteurs de gauche, comme la philosophe Chantal Mouffe et le politologue Ernesto Laclau, qui ont ressuscité la pensée de Schmitt. Leur but? Sortir de l'obsession du compromis qui régnait au sein de la gauche gouvernementale pour rétablir de franches oppositions en politique. Néanmoins, il ne reste pas grand-chose de ce moment schmittien de la gauche. Mouffe a pu avoir une certaine influence en Espagne, elle a aussi été présentée comme la théoricienne du populisme de gauche de La France insoumise, mais il semble que cette aspiration à davantage de conflictualité en politique se heurte à l'impératif d'une union des gauches, explique Monod.

C'est un autre élément de la pensée schmittienne qui attire aujourd'hui l'attention des penseurs de gauche: sa vision de l'état d'urgence. En 2003, Giorgio Agamben signe *L'État d'exception.* Il y constate une tendance: l'état d'urgence tend à devenir la norme. Le philosophe italien écrit dans le contexte du *military order* émis par George W. Bush après les attentats du 11 septembre 2001, qui autorisait la détention d'étrangers soupçonnés d'avoir attenté à la sécurité des États-Unis, et ce sans aucune base légale. La référence à Schmitt est claire: « *Est souverain celui qui décide de l'état d'exception* », affirmait le juriste dès 1922 dans sa *Théologie politique.* En fin observateur de la République de Weimar, Schmitt cherchait à montrer que le système juridique touchait toujours à ses limites – ce moment où le politique reprenait ses droits en outrepassant la volonté parlementaire par le recours à l'état d'urgence.

DÉMOCRATIES EN TERRAIN GLISSANT

Cette critique de la démocratie libérale touche au cœur de nos préoccupations contemporaines. « *Avec sa théorie de l'état d'exception, Carl Schmitt défend l'idée selon laquelle la politique est toujours supérieure au droit en situation de crise,* précise la philosophe et spécialiste en sciences politiques Marie Goupy. *Selon lui, le Parlement, par son "bavardage" et son formalisme, est trop lent: en cas d'urgence, il faut pouvoir prendre des mesures que l'on n'a pas le temps de discuter, même si elles ne respectent pas les droits fondamentaux. Cela revient à affirmer que le modèle même de l'État de droit ne tient pas la route en situation de crise. Et, ce faisant, que l'État de droit ne tient pas la route tout court. C'est une argumentation clairement destructrice.* » En effet, chez Schmitt, cette idée formera le socle d'une stratégie visant à soutenir l'établissement d'un pouvoir autoritaire.

Récemment, la tentation de décréter l'état d'urgence s'est à nouveau manifestée chez nos politiques. En 2015, après les

« Pour Carl Schmitt, une communauté internationale orientée vers la paix est une illusion »

JEAN-CLAUDE MONOD, philosophe

attentats, il a permis d'autoriser les perquisitions administratives sans contrôle d'un juge. Des mesures qui sont ensuite intégrées dans le droit ordinaire, comme si de rien n'était. Marie Goupy cite également la gestion de la crise du Covid, centralisée et tenue dans les mains de l'exécutif: « *Là encore, on a entendu un argument d'autorité schmittien, qui postule que la procédure démocratique ne peut gérer une crise.* »

Reste la question taboue: à force de multiplier les entorses à l'État de droit, sommes-nous encore capables de défendre nos démocraties? Ou bien sommes-nous, tel Schmitt dans les années 1930, en train de glisser vers l'acceptation d'un régime autoritaire? « *Aux États-Unis, le partage des pouvoirs, les droits de l'homme sont mis en cause,* s'inquiète Monod. *Un nouveau modèle se dessine, entre dictature et démocratie plébiscitaire.* » En France, les critiques envers un supposé « gouvernement des juges » se multiplient – Bruno Retailleau reprochant ainsi à l'État de droit de restreindre son action face aux islamistes et aux délinquants étrangers. « *Le glissement actuel des démocraties évoque le Schmitt des années 1920,* avance Monod. *Aujourd'hui, l'extrême droite affirme qu'on n'a pas besoin de contre-pouvoirs, qu'on peut privilégier les nationaux…* »

Jean-François Kervégan relève encore une tendance très schmittienne, qui consiste à considérer ses opposants comme des ennemis: « *C'est frappant en Hongrie, où les autorités considèrent les adversaires politiques comme des agents de l'étranger. Selon Schmitt, il n'est pas nécessaire d'exterminer son ennemi, mais il faut le reconduire dans ses frontières. Or que faire lorsqu'il s'agit d'un ennemi intérieur? Il faut le priver de toute possibilité d'expression, l'emprisonner…* » En ce sens, la conflictualité voulue par une certaine gauche risque de déboucher sur une brutalisation de la politique intérieure. Un durcissement qui, porté par l'extrême droite, concerne tant les opposants aux régimes autoritaires que les immigrés. « *Pour Schmitt, les Juifs étaient l'ennemi; aujourd'hui, c'est le couple immigration-insécurité, le lien entre les deux étant présenté comme une évidence. Le programme n'est pas d'exterminer la population étrangère, mais on retrouve l'idée qu'il faut d'abord désigner la menace.* »

QUEL ANTIDOTE?

Actuellement, peu de responsables politiques se réclament ouvertement de celui que l'on retient avant tout comme le juriste du III[e] Reich. En France, il demeure radioactif. À Moscou, Alexandre Douguine, fondateur du néo-eurasisme qu'on surnomme le « Raspoutine de Poutine », le cite en prédisant la victoire de « *l'Empire de la terre* » russe, religieux et vertical, sur le décadent « Empire de la mer » anglo-saxon, démocratique et athée. Aux États-Unis, Schmitt a trouvé un lecteur en Peter Thiel, entrepreneur gourou réputé proche de J. D. Vance, le vice-président de Trump. C'est l'aspect le plus déroutant de l'œuvre de Schmitt qui semble l'avoir marqué, à savoir sa pensée de l'apocalypse. Dans son eschatologie politique, il reprend un concept biblique, le *katechon,* évoqué par Paul dans sa Seconde épître aux Thessaloniciens. Il s'agit d'une puissance mystérieuse censée « retenir » le déchaînement du mal absolu et la venue des faux prophètes (l'Antéchrist, pour les intimes) avant le retour du « vrai » Christ! Selon Schmitt, chaque époque produit un *katechon*. Par le passé, ce fut l'Empire romain, qui freina la déchristianisation.

La question est de savoir quel sera le *katechon* de notre modernité, celui qui empêchera les faux prophètes de triompher. Pour Schmitt, l'Antéchrist contemporain, c'est le gouvernement mondial, cette tentation illusoire de pacifier les rapports internationaux. Et s'il a cru en Hitler, c'était parce qu'il le voyait comme un *katechon* contre le triomphe du libéralisme. *In fine,* Schmitt croit trouver dans l'équilibre entre différents blocs de puissances mondiales la meilleure manière d'éviter notre basculement dans la fin des temps.

Dans une conférence dont le contenu a fuité sur Internet, Thiel convoque ce récit apocalyptique. Nous serions aujourd'hui coincés entre, d'une part, « *l'État mondial unique* » et, de l'autre, « *l'anéantissement du monde* » (rien de moins!). Pour éviter la guerre, nous sommes tentés de choisir le premier, cet Antéchrist qui nous promet une paix, même mauvaise. À moins d'identifier notre *katechon,* ce qui constituera le remède de notre temps. À quoi pense Thiel lorsqu'il évoque cette notion? À la surveillance généralisée que promet son entreprise Palantir? À la dictature trumpiste? Rien n'est moins sûr: « *Aucun être humain ne peut apporter de solution définitive,* conclut-il. *Cette attente relève de l'espoir messianique, pas de la politique.* » Reste néanmoins une piste à explorer pour se libérer des terreurs schmittiennes: cesser de croire à la fin du monde.

En définitive, nous sommes loin d'en avoir fini avec l'héritage encombrant de Schmitt. Aujourd'hui encore, la lecture de ses textes semble dangereuse: ne risque-t-elle pas de nous convaincre d'abandonner l'État de droit au profit d'une dictature efficace? À moins qu'elle ne constitue au contraire l'antidote à nos tentations autoritaires… En 1945, Schmitt affirmait s'être inoculé le virus du national-socialisme pour s'en prémunir, le comparant au bacille du choléra. Une ligne de défense pour le moins hasardeuse. La lecture de ses errances pourrait-elle avoir le même effet, nous vaccinant contre les extrêmes comme il prétend l'avoir été du totalitarisme? Au fond, l'œuvre de Schmitt peut être mobilisée de deux manières: soit pour légitimer, voire accélérer la brutalisation de la politique, soit, au contraire, pour la comprendre – et pouvoir ainsi la contrer. À nous de choisir notre camp. ■





Laélia Véron

Linguiste, maîtresse de conférences à l'université d'Orléans, elle travaille sur le langage comme instrument de pouvoir. Elle est l'autrice de plusieurs ouvrages, dont *T'es sérieuse ? Problèmes politiques de l'ironie* (avec Guillaume Fondu, La Découverte), paru le même jour que ce numéro. Elle s'est fait connaître du grand public à travers sa chronique hebdomadaire sur France Inter dans *Par Jupiter !*, puis *C'est encore nous !* et *Le Grand Dimanche Soir*. En juin 2024, elle démissionne de Radio France en soutien à l'humoriste Guillaume Meurice, qui venait d'être licencié.



Guillaume Fondu

Docteur en philosophie et spécialiste des études marxistes, il a notamment publié *Que Faire de Lénine ?* (Éditions critiques, 2023) et *La Naissance du marxisme. Allemagne, Russie, URSS* (CNRS Éditions, 2024).

Et vous trouvez ça drôle ?

Les pièges subtils de l'ironie

Propos recueillis par **ALEXANDRE LACROIX**

Si l'ironie jouit d'un véritable prestige, maniée par Socrate comme par Voltaire, ses usages contemporains sont plus ambigus, comme le démontre le récent essai *T'es sérieuse ?* (La Découverte). Nous avons invité ses auteurs, la linguiste **Laélia Véron** et le philosophe **Guillaume Fondu**, à réagir à sept citations représentatives de ce registre humoristique singulier.

© Abel Naize/La Découverte x 2

« Je suis antisémite »

Alain Finkielkraut, dans une tribune (« J'avoue tout ») parue dans *Le Monde*, le 7 juillet 2000.
Mais aussi **Blanche Gardin,** dans un sketch avec Aymeric Lompret, lors d'une soirée intitulée « Voices for Gaza » *(photo)*, organisée par le collectif « La culture pour un cessez-le-feu », le 1er juillet 2024.



LAÉLIA VÉRON: Cette phrase a été prononcée par deux personnalités complètement différentes, le philosophe Alain Finkielkraut et l'humoriste Blanche Gardin. Il y a cependant une certaine similitude entre les contextes: dans les deux cas, il s'agissait pour eux de se défendre d'accusations d'antisémitisme, Finkielkraut à cause d'une tribune de soutien à l'écrivain d'extrême droite Renaud Camus dans *Le Monde*, et Blanche Gardin après un sketch. Le procédé rhétorique premier est le même, c'est l'antiphrase: je dis une chose afin que vous compreniez le contraire. L'ironie est souvent antiphrastique, même si, comme on le verra, elle ne se réduit pas à cela. Le véritable sens de la phrase est donc: « Je ne suis pas antisémite. » Cependant, dans le cas d'Alain Finkielkraut, l'accusation d'antisémitisme apparaît comme évidemment outrancière – même si, pour ses détracteurs, c'était une accusation sérieuse. Il est lui-même juif, connu pour sa dénonciation de l'antisémitisme et pour avoir été la cible régulière de violentes attaques à caractère antisémite. L'ironie de Blanche Gardin a, elle, entraîné des réactions et des accusations violentes, elle a été accusée très sérieusement d'antisémitisme. Elle a d'ailleurs répondu à ces accusations, notamment à celles de la rabbine Delphine Horvilleur, dans un texte au premier degré diffusé sur les réseaux sociaux. Quand les accusations sont devenues trop fortes, elle a laissé tomber l'ironie.

GUILLAUME FONDU: L'ironie n'est pas seulement antiphrastique car elle ne se contente pas de dire « je ne suis pas antisémite », elle repose sur un pari: il s'agit de mettre en évidence l'absurdité des accusations dont on est la cible.

L. V.: L'ironie sert donc à critiquer un discours autre, jugé absurde, bête ou scandaleux. C'est un commentaire sur ce discours autre: on le reprend pour le critiquer. Mais c'est une stratégie dangereuse. L'ironie peut ne pas être perçue, et répéter la parole, c'est risquer de la banaliser alors qu'on voudrait la critiquer. On peut penser à l'humoriste Guy Bedos, qui avait renoncé à un sketch dans lequel il imitait un Français raciste après avoir reçu trop de félicitations au premier degré du public – dont une femme qui lui était venue lui dire (sans aucune ironie): « *Qu'est-ce que vous leur avez mis aux ratons !* »

G. F.: L'important est qu'on traite ici de parole. On ne saura jamais si telle ou telle personne, en son for intérieur, est raciste ou antisémite. En revanche, on a accès aux propos publics d'une personne, et, à mon avis, c'est là-dessus qu'il faut se fonder et argumenter: on peut essayer de discuter rationnellement si un propos est ou non de nature haineuse ou antisémite. Mais ici apparaît une autre dimension de l'ironie, qui est la manifestation d'un ras-le-bol, et je crois qu'il y a de cela chez Finkielkraut comme chez Gardin: quand on a argumenté et contre-argumenté, mais qu'il y a un refus d'écoute de la part des gens à qui l'on s'adresse, l'ironie vient signifier qu'on veut mettre un terme au débat.

« C'est lassant à la fin ! Ces Palestiniens *[...]* ne meurent jamais. Ils reviennent toujours. Ce sont des gens très difficiles à éliminer. Je suis bien placé pour le savoir, car je suis marié à une Palestinienne. J'ai beau avoir essayé plusieurs fois, je n'ai jamais réussi à la tuer »

Bassem Youssef *(photo)*, chirurgien cardiaque égyptien et animateur d'une émission satirique, interrogé par le journaliste anglais réputé pro-israélien Piers Morgan pour Sky News en octobre 2023. La reprise de l'interview sur YouTube a enregistré plus de 20 millions de vues.



L. V.: Cette vidéo virale de Bassem Youssef est très intéressante, car le dispositif médiatique qui avait été mis en place par son intervieweur Piers Morgan était périlleux pour lui. Argumenter de manière classique n'était pas forcément possible. Il redoutait sans doute que Morgan le fasse passer pour un partisan, un supporter du Hamas. Il a préféré refuser le dispositif médiatique de l'entretien sérieux et recourir à l'ironie. Une stratégie payante: la vidéo est devenue virale. Mais c'est intéressant de voir que même si Bassem Youssef a l'air de tenir cette position ironique tout au long de l'interview (ce qui déstabilise Piers Morgan), il alterne entre ironie et sérieux, en citant des chiffres, des faits, des déclarations de responsables militaires israéliens. Pour convaincre, il utilise l'ironie dans le but de reprendre la parole dans un premier temps, puis de faire passer des informations et des idées dans un second temps.

© Sipa ; capture d'écran de l'émission sur Sky News avec Bassem Youssef.

« Ce qui va me manquer, c'est de ne plus me retrouver devant des puissants pour les faire descendre de leur socle pendant deux minutes et servir de catharsis aux auditeurs »

Charline Vanhoenacker, dans une interview parue dans *Le Monde*, le 19 juin 2022.

L. V.: Cette citation n'est pas ironique mais elle porte sur les effets de l'ironie et plus généralement de l'humour politique selon Charline Vanhoenacker: celui-ci viserait à déstabiliser momentanément les puissants, à renverser les rapports de domination. Ce qui est vertigineux dans cette phrase, c'est le « *pendant deux minutes* »: qu'est-ce que ça veut dire renverser les dominations pendant seulement « *deux minutes* »?

G. F.: Cela renvoie au phénomène du carnaval: cette fête consiste à l'origine en une inversion bouffonne des rôles entre les maîtres et les esclaves. La fonction sociale et politique du carnaval est ambiguë, parce que le renversement des dominations qu'il permet est ponctuel. Le carnaval est en apparence émancipateur, mais il est légitime de se demander s'il ne joue pas aussi le rôle de soupape – et, du coup, s'il n'a pas un rôle conservateur, puisqu'il est le moment d'exception qui rend la domination supportable.

L. V.: On peut aussi se demander à quel point l'ironiste déstabilise vraiment le ou la politique dans un dispositif comme la matinale de France Inter. Le politique sait très bien comment cela va se passer: un humoriste va arriver sur le plateau et pendant deux ou trois minutes faire une chronique très salée. Ensuite, l'humoriste se tait, il n'y a pas de débat direct avec lui. C'est un rituel, qui peut être un mauvais moment à passer mais qui peut rendre le dirigeant plus sympathique si celui-ci sait se montrer fair-play, s'il est capable d'autodérision. Face à Charline Vanhoenacker et Guillaume Meurice, François Fillon ou Gérald Darmanin s'étaient montrés touchés, mais la porte-parole du gouvernement Sibeth Ndiaye avait explosé de rire en continu durant la chronique qui la visait.

G. F.: Ici, il est intéressant de faire la comparaison avec l'ironie socratique. Dans un certain nombre de dialogues de Platon, Socrate s'en prend à des puissants – le poète Ion, le sophiste Gorgias. Il use d'ironie envers eux, leur pose des questions auxquelles ils ne savent pas répondre. Le pouvoir des interlocuteurs de Socrate reposant sur la parole, le philosophe démontre le caractère creux de leurs discours. Mais chez Socrate, la visée n'est pas spectaculaire, même s'il fait un peu le *show*: il essaie de faire œuvre de pédagogie, de faire progresser ses interlocuteurs et son public. L'ironie est pour lui une étape dans un itinéraire pédagogique, ce n'est pas la finalité.

« C'est beau ce que vous dites... »

Phrase clé employée par **Guillaume Meurice** lors des radio-trottoirs du *Moment Meurice* (2022-2024) sur France Inter.



L. V.: Cette phrase, Guillaume Meurice l'employait de temps à autre durant ses radio-trottoirs, et elle pouvait prendre des sens très différents. Quelquefois, c'était juste une phrase-piège, afin d'enfermer l'autre dans son propos...

G. F.: ... c'est un peu le syndrome *Dîner de cons*: on fait en sorte que l'autre manifeste sa bêtise pour mieux se moquer de lui.

L. V.: Mais parfois Guillaume Meurice embrayait en demandant à l'autre de donner un exemple, d'argumenter, de pousser son propos. Dans ce cas-là, l'ironie était moins piégeuse et plus pédagogique. L'ironie n'est pas figée. Dans notre livre, nous nous intéressons au fait que l'ironie est à double tranchant. Elle peut être, selon les contextes, piégeuse ou pédagogique, comme elle peut être une arme de dominants ou de dominés. Elle peut asseoir la puissance d'un humoriste star tout autant qu'être employée par des personnes moins bien placées socialement pour déstabiliser une personnalité politique puissante. En commençant cet essai, j'ai été frappée de voir à quel point l'ironie a bonne presse dans le monde des études littéraires, philosophiques et médiatiques. On dit très souvent que l'ironie est subversive. Mais en y regardant de plus près, on s'aperçoit que c'est beaucoup plus compliqué, qu'il faut analyser à chaque fois le contexte, le locuteur et la réception de l'ironie pour comprendre comment elle fonctionne et quels effets elle produit.

© Car Estelle/Andia.fr

« Il y a aussi quelques photos de vous, des pages blanches à remplir soi-même et des reproductions de vos cartons d'invitation aux défilés de Victoria Beckham. Rien à colorier, bizarrement »

Frédéric Beigbeder interpelle l'influenceuse **Léna Situations**, à propos du livre de cette dernière, *Encore mieux*, le 28 novembre 2025 dans *Le Figaro*.

G. F: Frédéric Beigbeder et Léna Situations évoluent en réalité dans un champ assez similaire, celui du spectacle. Mais Beigbeder a construit sa carrière sur les « médias d'avant » – la publicité et la télévision – et aujourd'hui, il peine à maintenir sa célébrité à l'ère des réseaux sociaux. Léna Situations utilise au contraire les codes de la communication contemporaine. Quand on lit de près la tribune de Beigbeder, on s'aperçoit qu'il reproche trois choses à Léna Situations: le marketing de soi, le narcissisme et la victimisation. Mais en fait, c'est un peu comme s'il dressait un portrait de lui-même – d'autant que, dans ses derniers livres, il n'a de cesse de se faire passer pour un incompris, une victime.

L. V.: Beigbeder a beau ironiser sur Léna Situations, son problème à lui est que, comme elle – et contrairement à son modèle Michel Houellebecq –, il n'a pas d'œuvre littéraire.

G. F.: Houellebecq ne se serait jamais donné la peine de polémiquer avec une influenceuse. On est donc ici en présence de deux concurrents. En étant ironique, Beigbeder essaie de montrer qu'il est du côté de la littérature, de la grande culture. Mais c'est justement ce que nous avons envie de contester, l'idée que toute ironie serait forcément littéraire ou qu'il y aurait littérature dès qu'il y a ironie

« Je peux plus dire elle, je peux plus dire il, je dois dire iel, OK je veux bien / Mais si je dis iel est chiante ce matin, j'ai l'impression que ça ne change rien »

Didier Super, dans sa chanson « Choisis ton sexe », interprétée lors du Motocultor Festival en 2024.

G. F.: Avec cette chanson, Didier Super s'attaque à un sujet qui divise son propre camp, l'extrême gauche. Mais là, on touche à un point important: dans les manifestations où il se produit, comme la Fête de l'Huma, les gens rient tous ensemble de ce qu'il chante, mais le font-ils pour les mêmes raisons? Fait-il une parodie critique des discours transphobes ou se moque-t-il du pronom « iel »? C'est indécidable. Et quand vous écoutez des interviews de Didier Super, il reste désarmant, toujours au second degré, il est impossible de savoir ce qu'il pense.

L. V.: L'ironie est donc décodée par chacun différemment, selon son opinion au départ. Employer l'ironie à partir d'une position qui n'est pas explicitée, c'est le contraire de ce que fait Bassem Youssef, cela brouille les pistes et entretient l'équivoque, cela ne soutient donc pas une cause précise.

« Nous vivons dans le meilleur des mondes possibles »

Voltaire, dans son conte philosophique *Candide* (1759).

G. F.: Dans *Candide,* Voltaire met en place un dispositif narratif assez particulier. Par cette phrase, il s'en prend au système du philosophe allemand Leibniz, selon lequel nous vivons dans le meilleur des mondes possibles. Mais il ne va pas au cœur du système métaphysique, il ne s'attaque pas à sa logique, bien au contraire: il organise une espèce de confrontation entre la théorie et la pratique. Il arrive à Candide comme à son maître en philosophie Pangloss les pires mésaventures, et pourtant celui-ci n'a de cesse de répéter qu'on vit dans le meilleur des mondes possibles.

L. V.: Souvent, l'ironiste va s'appuyer sur son public en partant du présupposé que celui-ci pense comme lui. C'est alors de l'ironie sans véritable prise de risque, puisqu'elle valide les préjugés et les opinions des spectateurs au départ – ce que nous appelons dans notre livre l'ironie communautaire. On a quelquefois besoin de cette ironie, qui nous donne une impression de partage, de complicité immédiate, mais elle a ses limites C'est l'ambivalence de l'ironie qui peut, selon le contexte et les perspectives du locuteur, tout autant valider et entretenir les idées reçues de son auditoire que produire de la distance vis-à-vis de ces mêmes idées reçues. ■



La politique
par Michel Eltchaninoff

Rédacteur en chef de *Philosophie magazine*, il a publié *Dans la tête de Vladimir Poutine* (2015) et *Dans la tête de Marine Le Pen* (2017) chez Solin-Actes Sud. Passionné de géopolitique, il a cofondé et anime l'association Les Nouveaux Dissidents, qui soutient les luttes contre les régimes autoritaires.

Faut-il prendre LA MENACE RUSSE AU SÉRIEUX ?

L'hypothèse d'une guerre avec la Russie est, d'après nos responsables politiques et militaires, plus que crédible. Mais concrètement, que pourrait-il se passer ? Les réponses se trouvent dans les propos de Vladimir Poutine.



Un spectre hante l'Europe : celui de la menace russe. Mais, comme le communisme chez Marx et Engels, on a du mal à l'imaginer de façon concrète. C'est ennuyeux, car si on ne dit pas en quoi réside cette menace, on finira par ne plus y croire. Certains soupçonnent déjà nos dirigeants d'agiter le spectre de la guerre pour garder le pouvoir ou pour nous détourner des sujets de politique intérieure.

L'intention de domination existe. La politique russe, depuis près de vingt ans, consiste à vouloir faire gagner son modèle politique. Poutine est persuadé – il se targue de l'avoir dit le premier – que la démocratie ne correspond ni aux nouvelles réalités du monde ni à la volonté des peuples. Par tous les moyens, il cherche à affaiblir ce qu'il appelle l'« *Occident collectif* », qu'il juge d'autant plus agressif qu'il serait hypocrite et faible. La civilisation autoritaire et identitaire doit se lever en Eurasie et en Chine. Évidemment, la Russie ne peut pas attaquer les États-Unis. Voir la démocratie américaine s'autodétruire lui suffit. C'est ce qui est en train de se passer.

Reste l'Europe. Que faire d'elle ? Poutine la méprise, car elle aurait à la fois oublié ses racines et joué aux grands en soutenant Kyiv. Une fois ses gains stabilisés en Ukraine, Moscou ira-t-il plus loin ? Devant des journalistes, début décembre, le président russe déclarait : « *Nous n'avons pas l'intention d'envahir l'Europe, je l'ai dit cent fois. Mais si l'Europe décide soudain de nous combattre et commence, nous sommes prêts dès maintenant. Il n'y a aucun doute là-dessus.* »

Comme à son habitude, Poutine renverse la cause et l'effet : ce n'est jamais lui qui commence mais les autres. Or, en s'en prenant aux pays européens avec des cyberattaques, des survols de drones, des actes de sabotage, il pourra considérer toute réaction militaire à ces agressions comme un acte de guerre… de la part de l'Europe. Imaginons que l'armée polonaise abatte un avion russe ayant violé son espace aérien… Que des prorusses en Lettonie soient tués par la police. Des scénarios de ce type, Moscou en prépare des dizaines. Alors Poutine prétendra agir en légitime défense.

Faut-il craindre une invasion massive de l'Europe ? Difficile d'y croire tant l'armée russe a du mal à avancer en Ukraine. En revanche, la menace russe consiste à paralyser toute réaction européenne quand une nouvelle invasion sera mise en œuvre quelque part. La menace est performative. C'est le nom que le philosophe américain John Austin donnait à tous ces actes verbaux qui réalisent ce qu'ils énoncent, du type « *je vous déclare mari et femme* ». Menacer, c'est déjà vaincre, en anéantissant, par la peur, toute velléité de résistance. C'est ce que fait Poutine dans la suite de ses propos : « *Si l'Europe entame une guerre avec nous, il me semble que, très vite… Ce n'est pas l'Ukraine. Avec l'Ukraine nous agissons de manière chirurgicale, avec soin. Vous comprenez ? Ce n'est pas une guerre dans le sens plein et actuel du terme. Si l'Europe veut soudain nous faire la guerre et la commence, alors les choses peuvent très vite se transformer en situation dans laquelle nous n'aurons plus personne avec qui discuter* »… La menace nucléaire est transparente.

Le projet de Poutine est donc moins de lancer ses chars sur Paris ou Berlin que de provoquer une réaction européenne à une énième « opération spéciale », puis de nous paralyser en brandissant la menace nucléaire. Tout en attendant une victoire des partis qui lui sont favorables en France, en Allemagne, au Royaume-Uni… D'un côté, Poutine a le temps : son plan de renversement de l'Occident est une entreprise de longue haleine, et il sait se montrer patient. De l'autre, la fenêtre d'opportunité que représente la présence au pouvoir de l'ami Donald pourrait peut-être se refermer après les élections américaines de mi-mandat en novembre prochain. Nous ne savons donc pas *quand* Poutine lancera la nouvelle phase de son projet. Autant s'y préparer dès maintenant. ■

© Serge Picard pour PM ; Natalia Kolesnikova/AFP.



Couverture *L'Odalisque brune*, de François Boucher © Bridgeman Images

NOUVEAU HORS-SÉRIE DE *PHILOSOPHIE MAGAZINE*,
EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Abonnements et commandes sur philomag.com

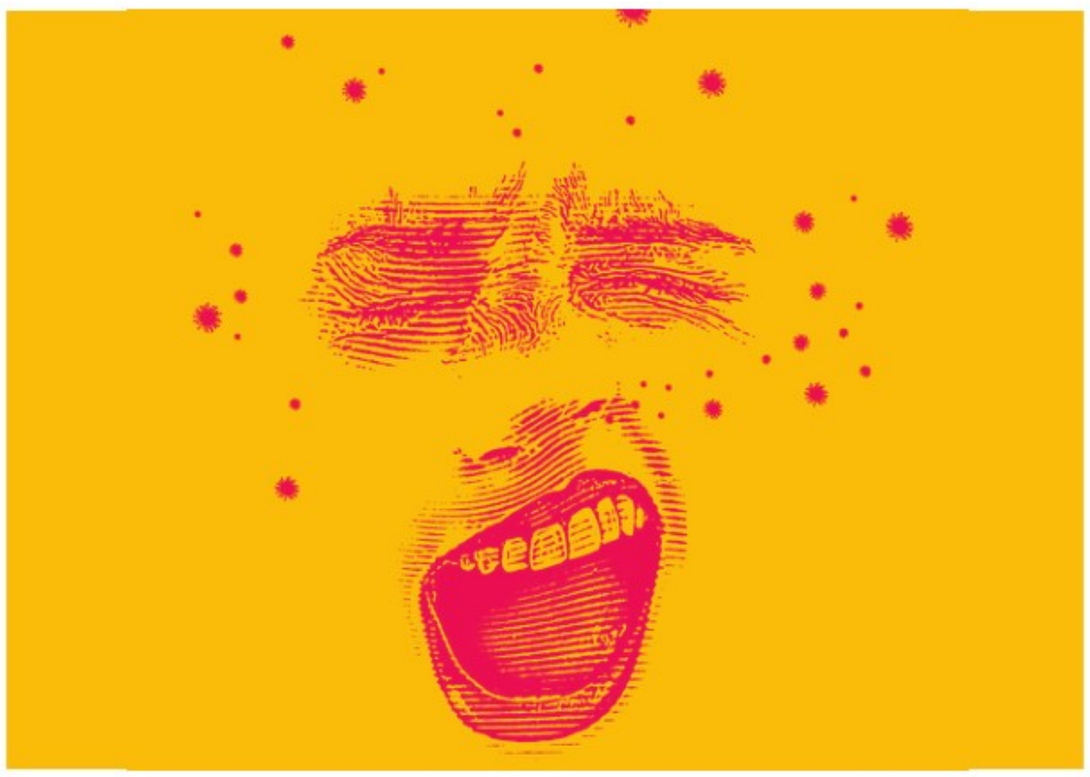


La société
par Anne-Sophie Moreau

Directrice de la rédaction du site Philonomist, elle a piloté le numéro spécial « Faut-il (encore) avoir de l'ambition ? », disponible chez votre marchand de journaux. Elle est l'autrice de *Fermentations. Kéfir, compost et bactéries : pourquoi le moisi nous fascine* (Seuil).

Partir en douceur ou EN DOULEUR ?

Toujours en débat au Parlement, le droit à l'euthanasie et au suicide assisté ne nous condamnerait plus aux souffrances de l'agonie. Au prix d'une mise à distance de la réalité de la mort ?



Ce que j'ai à dire vous choquera peut-être : lorsque je pense à ma mort, je m'imagine vouloir crever dans la douleur. L'idée vous semblera sans doute délirante, ridicule, mais elle m'obsède étrangement. Cette réflexion m'est venue en lisant la loi sur la fin de vie, ouvrant un droit à l'euthanasie et au suicide assisté. Je précise que je suis totalement pour : je ne crois pas que l'homme doive être condamné à subir les souffrances de l'agonie, pour le bon plaisir d'un Dieu ou d'une nature dont il faudrait accepter les ratés.

C'est une expérience intime qui m'a fait réfléchir à ma propre mort : celle de l'accouchement. En bonne féministe, athée qui plus est, j'ai toujours pensé que la femme n'avait pas à enfanter dans la douleur, et qu'il fallait être folle pour refuser la péridurale. Or, plus le terme approchait, plus j'ai été prise d'un doute. La perspective de ne pas connaître ce que vivaient les femmes depuis la nuit des temps, de ne pas *savoir ce que c'était,* me dérangeait. « *Ne dites pas n'importe quoi !* m'a sermonné l'anesthésiste. *Vous n'imaginez pas le niveau de douleur. C'est comme si on vous coupait un doigt !* » Effrayée, j'ai accepté la péridurale… avant de réclamer, en plein travail, qu'on me l'enlève. J'ai alors vécu le supplice inouï qui précède la délivrance, ce martyre lors duquel corps et âme se disloquent, où l'on perd jusqu'à l'espoir de survivre. Une expérience impossible à décrire – et que je ne regrette en rien.

Certains objecteront que la douleur de l'accouchement a un sens, celui de mettre au monde un enfant. La mort, elle, ne va nulle part. Ses souffrances sont vaines. Il n'empêche : j'éprouve un malaise à l'idée de partir sans les vivre, sans les éprouver dans ma chair. Comme si j'étais absente à mon propre trépas. Tout homme désire connaître, disait Aristote : non pas pour progresser mais parce qu'il est dans notre nature d'assouvir notre curiosité. « *La grande douleur seule est la dernière libératrice de l'esprit,* écrit Nietzsche dans son *Gai Savoir* (1882). *Je doute fort qu'*[elle] *rende "meilleur"; — mais je sais qu'elle nous rend plus profonds.* » Avec une mort indolore, je crains d'être privée de cette ultime révélation.

Bien sûr, j'aurai la liberté de ne pas opter pour l'euthanasie ou de refuser la morphine. Mais je crains qu'une banalisation de la mort « propre », entre guillemets, contribue à décourager ma volonté de vivre la mienne dans sa réalité la plus brute. À la maternité, la généralisation de la péridurale est aussi un confort pour l'institution : une mère sous anesthésie ne hurle pas, ne déchire pas les draps en s'y agrippant, n'arrache pas les capteurs du monitoring pour ramper sur le sol. C'est sans doute pourquoi j'ai dû parlementer avec trois anesthésistes pour qu'ils me l'enlèvent (« *Vous êtes sûre, Madame ?* »). De même, on peut imaginer que le personnel soignant s'habitue à une mort anticipée, maîtrisée, sans heurts ni râles – et finisse par voir d'un mauvais œil ceux qui veulent mourir « à l'ancienne ».

Dans son *Essai sur l'histoire de la mort en Occident* (Seuil, 1975), Philippe Ariès explique comment la mort est devenue taboue : avant, on mourait entouré de ses proches, après une longue agonie ; aujourd'hui, on meurt à l'abri des regards, en silence, dans les hôpitaux. La mort est devenue obscène, inconvenante, comme l'était autrefois la sexualité. Vous me trouverez sans doute folle, mais j'ai besoin de croire que le jour venu, on me laissera agoniser sans remords. Qu'on ne cherchera pas à me convaincre de m'éteindre en silence, comme une vulgaire lampe Ikea. Quitte à ce que je râle jusqu'au dernier souffle. ■

© Serge Picard pour PM ; GeorgePeters/iStockphoto.

UN MÉDIA CHRÉTIEN MAIS PAS FACHO ?

ENFIN UNE BONNE RAISON DE CROIRE !

NOUVEAU



FLASHEZ-NOUS ICI :

lecri.media/abonnement

ABONNEZ-VOUS

CHAQUE ANNÉE,

10 NUMÉROS + 1 HORS-SÉRIE

OU PAR COURRIER
avec un chèque à l'ordre
de Mistral et votre adresse :

Abonnement Le Cri
Au Ceras
3, rue de la Procession
93217 La Plaine Saint-Denis

5,90 € par mois

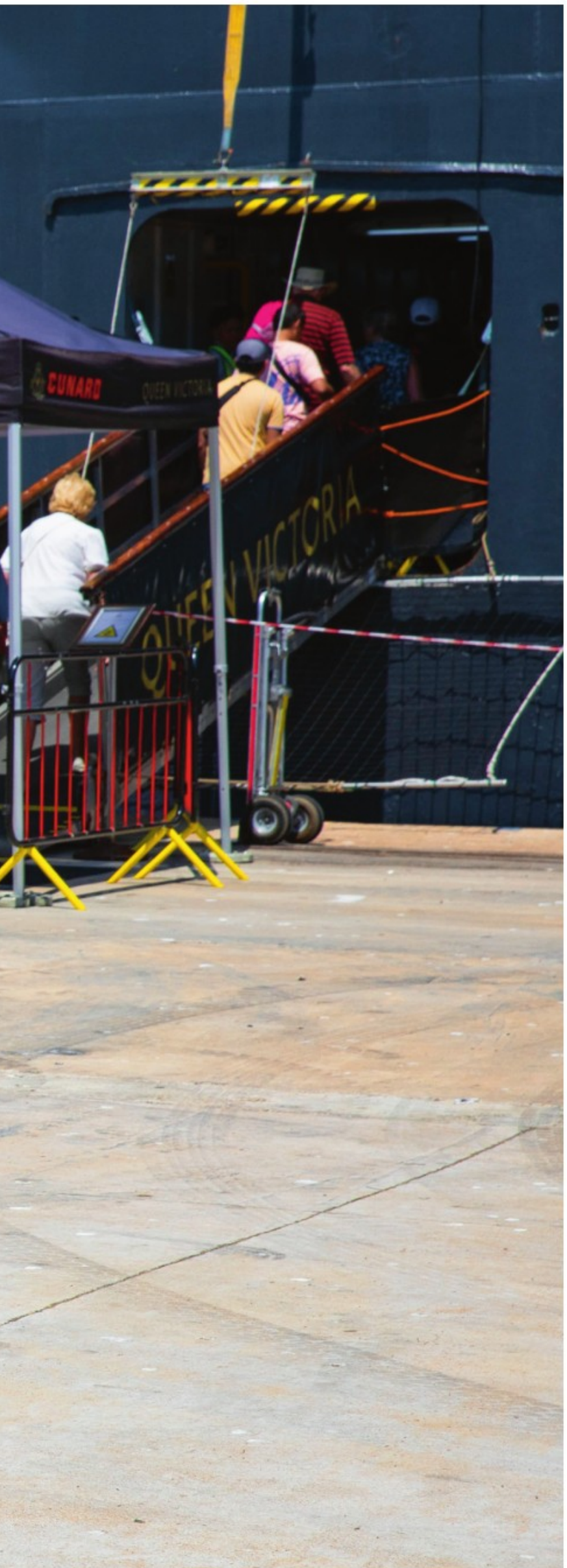
9 € par mois SOUTIEN

79 € par an

« Je ne vois qu'une solution :
aller sur la Lune et y déposer des traces
de notre passage »

p. 42





Cheminer dans l'existence

© Martin Parr/
Magnum Photos



Charles Pépin

Philosophe, il anime chaque semaine Les Lundis philo au cinéma MK2-Odéon, à Paris, et répond tous les samedis à 8h50 à *La Question philo* sur France Inter. Son livre *Où trouver la force ? Et autres questions existentielles* vient de paraître chez Allary Éditions.

« Comment répondre à une question “à côté de la plaque” ? »

LE DILEMME de Pascal

« **Je suis professeur de philosophie** et je suis confronté à un dilemme que nombre de collègues doivent connaître : que faire quand un élève pose une question objectivement “à côté de la plaque”, qui prouve qu'il n'a vraiment pas compris le moment du cours dans lequel nous nous trouvons, voire la pensée de l'auteur qu'il évoque ? D'un côté, je suis tenté d'encourager quand même sa démarche, de chercher ce qu'il peut malgré tout y avoir d'intéressant dans sa question… au risque que cela soit perçu comme démagogique par le reste de la classe qui a très bien compris à quel point cet élève se trompe et qui peut y voir une possible perte de temps. De l'autre, je suis tenté de souligner de manière plus expéditive la manière dont sa question est “à côté”, voire le contresens qu'il fait, mais le risque est alors qu'il le prenne mal, se sente humilié et ne participe plus par la suite. Je me doute bien que la solution optimale est quelque part entre les deux mais, jeune professeur, je serai quand même heureux d'avoir votre avis. »



© Serge Picard pour PM ; illustration : © Vincent Boudgourd

« J’ai moi-même compris de travers le jugement de goût chez Kant, mais cette erreur a été plutôt féconde ; elle m’a conduit vers ma propre pensée »

LA RÉPONSE de Charles Pépin

Votre dilemme, cher Pascal, me rappelle en effet une expérience que j’ai vécue bien des fois ! Et vous posez en effet très bien l’alternative : prêter à la question plus d’intelligence qu’elle n’en a, au risque donc de la démagogie, ou dire les choses plus frontalement, au risque de la blessure d’ego. Une manière de sortir de ce dilemme pourrait être l’humour – « Ah ! voilà une manière originale – c’est le moins que l’on puisse dire – de comprendre la morale kantienne » –, mais cette issue n’est possible que si vous connaissez suffisamment l’élève, le savez capable de bien prendre cette pointe d’humour et de comprendre que la classe rit avec lui et non de lui – ce qui n’est pas le cas de tous les élèves.

De manière plus générale, j’aurais envie de vous rappeler qu’il n’y a aucune mauvaise question et que l’élève qui ose une question, quelle qu’elle soit, avancera toujours plus que l’élève qui n’en pose aucune. Il se souviendra de la réponse qui lui est alors adressée, à lui, personnellement, et ce souvenir constituera un point de fixation autour duquel pourra s’articuler sa mémoire du cours. Souvent, les questions les plus naïves, les plus candides ou les plus simples comportent en fait une forte charge philosophique. Et, selon moi, le métier de professeur devrait valoriser le questionnement, la curiosité et l’audace de se lancer plus que la pure maîtrise de connaissances – même si cette dernière reste importante.

Bien des philosophes progressent dans leur pensée personnelle en comprenant les auteurs du passé « un peu à côté » et en développant ainsi leur pensée propre. Par le passé, j’ai moi-même été confronté à une situation analogue à celle que vous évoquez et j’ai d’ailleurs avoué à mes élèves que cela m’était arrivé : l’un de mes premiers essais (*Quand la beauté nous sauve*) comportait un contresens sur la pensée kantienne du jugement de goût, et c’est notamment en faisant un tel contresens que j’en suis venu à développer une pensée plus personnelle. Alors que le jugement de goût chez Kant, qu’il appelle aussi sentiment du beau, renvoie en fait chez lui à quelque chose de très intellectuel, ne se traduisant pas par un affect de bien-être ou de plénitude, j’en avais fait quelque chose d’existentiel, le sentiment d’une présence au monde intensifiée, qui ne se trouve nullement chez Kant. J’avais tort, je comprenais mal Kant, mais cette erreur a été plutôt féconde ; elle m’a conduit vers ma propre pensée.

C’est d’ailleurs une question que vous pouvez vous poser en tant que professeur : l’erreur ou le contresens relèvent-ils d’une pensée personnelle qui s’est juste un peu emballée, d’une paresse ou d’un manque de travail ? Dans le premier cas, il n’y a rien de mal à valoriser l’intervention de l’élève, et vous pouvez alors tout à fait flatter la démarche de votre élève sans tomber pour autant dans la démagogie – et donc sans être « démasqué » par le reste de la classe. Cette question, si saugrenue soit-elle, peut être l’occasion de repréciser le concept en question d’une manière qui profite à toute la classe, en affirmant par exemple : « Kant ne dit rien de tel, mais je vous remercie pour cette intervention, c’est l’occasion pour moi de revenir sur ce concept difficile d’intention pure et sur ce que Kant avait en tête en le développant. » Vous pouvez aussi en profiter pour interroger quelqu’un d’autre et lui demander ce que lui a compris de ce concept – ce qui peut également étouffer dans l’œuf d’éventuelles moqueries. Enfin, si vous ne voulez pas perdre de temps et avancer dans votre cours, ou si vous sentez l’élève en question plus fragile, vous pouvez aussi le remercier pour sa question, dire que vous n’avez pas le temps d’y répondre maintenant puisque l’heure tourne, mais lui proposer de venir vous voir à la fin du cours. Vous aurez alors tout loisir de valoriser sa démarche tout en lui précisant ce que Kant voulait dire, et vous pourrez alors vous consacrer à ce qui fait, selon moi, la beauté du métier de professeur : avoir autant à cœur de transmettre des connaissances que de donner confiance à de jeunes élèves. ■



Vous faites face à un dilemme éthique ?
Racontez-le en une dizaine de lignes à envoyer à
reaction@philomag.com
Charles Pépin vous répond.

© iStockphoto



Le couple est-il ringard?

Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants… Un scénario daté selon les derniers sondages et études. Comment expliquer que l'existence en solo semble supplanter la vie à deux ? Généalogie d'un phénomène remettant en cause une institution aussi vieille que les contes de fées.

Par **VICTORINE DE OLIVEIRA**



© Martin Parr/Magnum photos

« **Les filles, ça vaut encore le coup de "swiper"!** » Après l'élection du nouveau maire de New York Zohran Mamdani en novembre dernier, c'est le genre de mèmes que l'on pouvait voir fleurir sur les réseaux sociaux. L'édile est en effet marié à une illustratrice, Rama Duwaji, rencontrée sur l'application Hinge. Reste que leur (apparente) idylle relève de l'anomalie. S'il faut encourager « les filles » à faire dérouler des profils, c'est bien qu'elles n'en peuvent plus et qu'elles sont sur le point de lâcher l'affaire.

Nombre d'indicateurs sont au rouge. En octobre, *Vogue UK* constatait, sous la plume de la journaliste Chanté Joseph, qu'il était désormais devenu « *gênant d'avoir un petit copain en 2025* ». Indice irréfutable: plus personne, sous peine de ringardise infamante, ne partage de photos de brunch en amoureux, de mains tendrement enlacées sur (ou sous) la table, ou pire, de selfies à deux. Le temps des statuts Facebook scrupuleusement mis à jour est largement révolu. L'article de Chanté Joseph a été liké et partagé des dizaines de milliers de fois, à la surprise du célèbre magazine de mode.

À peine quelques jours plus tard, *The Economist* met en une « *The great relationship recession* » (« La grande récession amoureuse »). Le très sérieux hebdomadaire britannique remarque, à grand renfort de statistiques maison, que non seulement le nombre de célibataires n'a jamais été aussi élevé dans les pays développés mais que ce nombre est bien parti pour ne pas cesser d'augmenter. Une tranche d'âge est particulièrement concernée: les 25-34 ans. Rien qu'aux États-Unis, en un demi-siècle, la proportion de célibataires y a doublé, pour atteindre 50 % chez les hommes et 41 % ●●●

chez les femmes. Et ces dernières, dans les pas de la chanteuse Miley Cyrus, s'accommodent très bien de s'acheter « *des fleurs pour elles-mêmes* », d'autant plus lorsqu'elles sont très diplômées.

La France suit un mouvement similaire: au pays de la galanterie et de la séduction à la française, le nombre de célibataires va aussi croissant. Dans son *Portrait social* publié pour l'année 2024, l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee) constate ainsi que « *la part des ménages composés uniquement d'un couple, avec ou sans enfant, est passée de 60 % en 1990 à 49 % en 2021* ». En contrepartie, le nombre de ménages composés d'une seule personne ne cesse d'augmenter: ils étaient 27 % en 1990 contre 38 % aujourd'hui.

UN « *ENTRE-DEUX BIZARRE* » ?

Comment comprendre cette crise du couple ? Joint par téléphone, le philosophe Pierre Zaoui balaie malicieusement la question: « *De la même façon que Lacan disait "il n'y a pas de rapport sexuel", le couple, ça n'existe pas vraiment.* » Mais encore ? « *Le couple, ça n'a pas de temporalité propre, ni vraiment de consistance,* poursuit-il. *L'Un a de la consistance, le multiple aussi, si on prend le problème en néoplatonicien, mais le couple, c'est un entre-deux bizarre, une structure molle. Qu'il dure le temps d'un "coup d'un soir" ou qu'il s'étale sur cinquante ans de mariage, le couple n'a pas de durée déterminée. Il revient simplement au fait de se mettre ensemble, il est de l'ordre de la relation, quand l'amour peut brûler, promettre un idéal.* » Pour comprendre l'idée, il faut détacher la notion de couple du mariage, de la famille et de la reproduction, autant de « *finalités* » qui font entrer le couple dans le registre de la « *petite entreprise* » ou de « *l'alliance* ». Or, pour Pierre Zaoui, « *le couple est quelque chose de beaucoup plus léger, qui n'est déterminé ni par le genre ni par la sexualité. Certaines personnes forment davantage couple avec leur chat ou leur chien que certains êtres humains entre eux. Aujourd'hui, on fait même couple avec des intelligences artificielles. Le couple a toujours relevé d'un vaste bricolage.* » Face à tant de flegme, on s'étonne: fausse alerte ? « *Il n'y a aucune panique à avoir. Il y aura toujours des couples, quelle qu'en soit la manière. Ce dont on est en train de se débarrasser, ce sont de ses formes les plus toxiques.* »

Et, comme dans la majeure partie des couples, ce sont les femmes qui assument la charge d'un grand coup de balai. Car c'est bien d'elles que vient la méfiance, voire un franc rejet. « *Rêver du prince charmant, c'est terminé* », nous confirme la romancière Chloé Delaume, qui a mis en scène plusieurs personnages féminins dont les idéaux amoureux se brisent contre le mur des relations d'emprise (*Ils appellent ça l'amour,* Seuil, 2025), de la manipulation (*Pauvre Folle,* Seuil, 2023) et de la violence physique allant jusqu'au féminicide (*Le Cri du sablier,* Farrago/Léo Scheer, 2001). S'avouant elle-même « *biberonnée au mythe des âmes sœurs* » au point d'être « *tombée quelques fois dans le panneau* », elle observe que « *l'accumulation de témoignages et de données chiffrées, à la fois sur les féminicides et les violences psychologiques, a montré que le couple n'avait rien du* safe space *tant vanté par des siècles de fiction à l'eau de rose patriarcale. Il y a non seulement une méfiance mais une fatigue du couple: les femmes savent pour quoi elles signent en termes de charge mentale et émotionnelle. Elles n'ont plus envie d'y aller* ». Si la romancière a choisi l'autofiction, c'est par volonté de « *redevenir son personnage principal, de ne plus être racontée par les autres avec la place subalterne qu'on nous assigne au sein de la famille, et donc de la société* ». Une liberté qui lui permet de faire place, à la première personne, à tout un continuum de violences faites aux femmes: non seulement les violences physiques, qui laissent des traces matérielles, mais aussi celles plus diffuses qui s'attaquent à la psyché. Si les femmes renoncent au couple parfois sous la forme d'un « deuil », le mythe de l'amour demeurant puissant, c'est parce qu'elles assument désormais « *l'exigence qu'une qualité relationnelle plus élevée* », conclut Chloé Delaume.

Les militantes féministes n'ont de cesse de le rappeler, tout en s'appuyant sur des chiffres officiels: selon l'Observatoire national des violences faites aux femmes, 90 % des féminicides conjugaux commis en 2024 l'ont été au domicile de la victime ou du couple. Le procès Pélicot, qui s'est déroulé du 2 septembre au 19 décembre 2024, a agi comme le dernier clou du cercueil. « *Vivre avec les hommes* », pour reprendre le titre d'un essai de Manon Garcia consacré au procès, n'a dès lors plus semblé aller de soi pour beaucoup de femmes. « *Se pourrait-il que Monsieur Tout-le-Monde viole volontiers la femme endormie de son voisin si on lui en donne l'occasion ?* », interroge la philosophe dans son livre. Une idée vertigineuse qui signale que la vague lancée par #MeToo érode jusqu'au totem du couple: autrefois gage de confiance et de sécurité, à la fois financière et émotionnelle, il apparaît désormais comme le lieu de tous les dangers. Conséquence: les rôles s'inversent, et la femme en couple a statistiquement toutes les chances de subir des violences au cours de sa vie et de rester sous une forme de tutelle économique.

VERS L'« ENFINSOLITUDE »

Jusqu'à présent, l'image de la femme célibataire oscillait entre deux extrêmes: la vieille fille qui hurle son chagrin sur *All By Myself* version Céline Dion, en attendant qu'un Colin Firth en pull irlandais daigne remarquer que ses névroses ne sont que d'adorables manies qui gagnent à être domestiquées, ou une New-Yorkaise en stilettos qui s'envoie en l'air avec tous ses assistants, entre un *chai latte* et une séance de shopping à plusieurs milliers de dollars – comme une « guerre des Jones », avec Bridget contre Samantha de *Sex And The City*. Dans les premières pages d'*Enfin seule* (Allary Éditions, 2025) de Lauren Bastide – dont le succès est à lui seul symptomatique –, aucune de ces figures n'est convoquée. L'autrice se décrit un dimanche chez elle, certes en pyjama et pas maquillée, mais sans vocaliste québécoise à l'horizon. Face à son miroir, une brosse à dents dans la bouche, la voilà qui s'écrit: « *Putain, qu'est-ce que je suis bien !* » Et l'essayiste à succès de baptiser ce sentiment de plénitude d'un mot valise, l'« *enfinsolitude* ».

Qu'on ne s'y trompe pas, cette enfinsolitude n'a rien d'une volonté de réclusion ou d'isolement, de fermeture au monde. « *Je ne parle pas du haut de ma montagne, en position du lotus, en prétendant avoir atteint l'équilibre parfait,* précise Lauren Bastide. *Ma solitude, je l'envisage plutôt comme une empreinte laissée dans le sable: si je m'en éloigne trop, elle finira par s'effacer. Mais il en reste toujours une trace qui me permet d'y revenir, de m'y réinstaller, sans céder à la panique ou au sentiment d'incomplétude qui me saisissait autrefois parce que je vivais hors couple ou sans amour romantique.* » C'est une nouvelle figure de la célibataire que

© Patrick Tourneboeuf/Tendance Floue

« Il y aura toujours des couples, quelle qu'en soit la manière. Ce dont on est en train de se débarrasser, ce sont de ses formes les plus toxiques »

PIERRE ZAOUI, philosophe



l'autrice convoque, somme toute assez banale – quand bien même elle parle toute seule en se promenant dans la forêt avec son chien, comme préconisé dans le dernier chapitre : « *Autrefois, être célibataire était passible du bûcher, puis de moqueries et de préjugés. Lorsque j'étais petite, les catherinettes existaient encore. Aujourd'hui, c'est un statut qui laisse davantage indifférent car il est bien plus répandu qu'on ne le pense. D'ailleurs, lors des rencontres en librairie, les lectrices ne viennent pas me dire : "J'ai vraiment envie de vivre comme ça !", mais plutôt : "Merci d'avoir enfin décrit ma vie !"* »

L'idée d'avoir « *une chambre à soi* », pour reprendre l'expression de Virginia Woolf, est devenue assez largement admise, quand bien même elle ne concernerait que les femmes les plus aisées – si on applique les critères matériels de la romancière britannique, cela suppose en effet d'être tout bonnement rentière. Avec son enfinsolitude, Lauren Bastide propose de développer une « *chambre en soi* » : « *L'idée est d'avoir un endroit en soi qui permette de venir à la rencontre de soi-même et de ne plus avoir besoin d'une validation extérieure.* »

La bascule est toutefois récente. Quand paraît son livre *Vieille Fille* (La Découverte, 2022), Marie Kock se souvient avoir eu « *l'impression de livrer une confession, pas complètement dangereuse, mais encore un peu honteuse* ». Dans son essai, la journaliste et essayiste raconte comment à 37 ans, elle décide d'en finir avec la recherche d'une moitié sans laquelle elle serait prétendument incomplète. Surprise : cette pause lui procure le même sentiment de sérénité et de réappropriation de soi que Lauren Bastide décrit – un véritable « *temps retrouvé* ». Elle nuance toutefois : « *Il y a un vrai mouvement d'émancipation du célibat, qui devient un statut assumé, revendiqué même. Mais j'ai l'impression que certains ont encore du mal à y croire. Autour de moi, on a bien voulu concéder le choix plus ou moins contraint d'être célibataire sans enfant. Mais de là à envisager que cela puisse me rendre heureuse ? Pourtant, la question n'est même pas pertinente pour moi. L'idée était plutôt de faire tomber la catégorie "couple" comme critère de réussite sociale.* »

Pourtant, cela fait belle lurette que les célibataires s'inventent des vies, ni par défaut ni forcément flamboyantes, hors des sentiers tout tracés du mariage et du •••

couple. C'est ce que montre l'historien et président de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) Romain Huret, qui vient de publier une vaste enquête qui leur est consacrée, *Les Oubliés de la Saint-Valentin. Des vies à l'ombre du mariage* (La Découverte, 2026, *lire p. 88*). Il se concentre sur le cas des États-Unis au XX[e] siècle pour décrire des destins extrêmement variés, anonymes le plus souvent. Par ce travail de longue haleine, il veut inviter son lecteur à « *considérer le célibat comme un statut parmi d'autres, ni plus triste, ni plus épanoui* ». Les personnes décrites, travailleurs pauvres précarisés par la crise économique des années 1930, ou femmes quakers éduquées attachées à leur communauté, ont souffert de préjugés que l'auteur estime encore tenaces aujourd'hui : « *Malgré les immenses transformations de la famille, on voit bien que les célibataires sont encore considérés comme des vieilles filles ou de vieux garçons. En Chine, par exemple, ils sont extrêmement mal vus, et on les accuse de fragiliser la nation, d'abîmer l'avenir du pays. L'envers de ce préjugé, c'est la croyance qu'une vie de célibataire se vit forcément à cent à l'heure, sur le plan professionnel, sexuel… On a encore vraiment du mal à regarder le célibat comme quelque chose d'ordinaire.* »

S'ils refusent le couple et le mariage, ou finissent par y renoncer, les célibataires décrits par Romain Huret n'en font pas moins famille dans « *des configurations bien plus complexes qu'on ne l'a cru jusque-là* ». Nombreuses sont les femmes à vivre à deux et à adopter des enfants – parfois en couple caché mais pas toujours. Des fratries font aussi le choix de ne pas se séparer pour mieux s'occuper de parents malades. Hors mariage, cela ne signifie pas que l'engagement et le dévouement sont absents, bien au contraire. L'historien constate d'ailleurs que les célibataires sont sur-représentés dans les milieux associatifs ou militants, des prémices de la défense de l'environnement – dans les pas de Henry David Thoreau (lui-même célibataire) – aux récents « gilets jaunes ».

S'UNIR AVEC MÉTHODE

Au beau milieu de ce concert de critiques, le philosophe Denis Moreau, qui se définit à la fois comme chrétien et structuraliste, fait exception. Non seulement il croit encore au couple mais il lui associe une vertu : la possibilité d'un perfectionnisme moral vécu à deux sur un mode dialectique et pratique. L'auteur de *Pour la vie ? Court traité du mariage et des séparations* (Seuil, 2014) invite à « *penser le couple comme une petite structure, certes prise dans la plus grande structure du patriarcat, mais au sein de laquelle il est possible de s'améliorer – du moins pour moi cela a-t-il été le cas* ». Se mettre en couple relève, selon lui, de la morale provisoire établie par Descartes dans l'attente de refonder l'ensemble du savoir grâce à la « *méthode* » décrite dans le *Discours* : « *La décision initiale comporte toujours une part d'incertitude. Qu'un algorithme vous encourage à optimiser vos chances de trouver avec certitude la bonne personne, c'est absurde. Il y a une dimension de pari là-dedans, qui peut certes être effrayante, mais qui témoigne du fait qu'on ne peut pas tout sous-peser ni rationaliser.* » Mais, pour le philosophe, l'institution du mariage reste le cadre idéal pour cela. Cette fixation sur la certitude du « match *parfait* » relève d'une forme de romantisme qui « *place tout de même la barre très haut* ». Le couple, c'est aussi « *les petites attentions, une morale du quotidien très ordinaire* », plaide Denis Moreau. « *Si on attend de la vie de couple qu'elle nous donne accès à l'épanouissement professionnel, sexuel, avec une pleine liberté, on va droit dans le mur*, prévient-il. *Cet épanouissement peut être un idéal régulateur dont il faut s'approcher le plus possible, mais la réalité est plutôt composée de limitations fortes, d'imperfections.* » Ne serait-ce pas là la conclusion d'un homme sagement résigné après ses trente-cinq ans de mariage ? « *Je préfère l'envisager comme une acceptation sereine de nos fragilités et de nos limites* », rassure-t-il.

Il y a une tranche d'âge qui résiste à l'érosion du couple : les plus jeunes. D'après une étude coordonnée par la sociologue Marie Bergström et publiée en 2024 sous le titre *La Sexualité qui vient. Jeunesse et relations intimes après #MeToo* (La Découverte), la norme conjugale y reste assez forte, à la fois comme idéal et comme pratique, puisque 66 % des 18-29 ans ont été en couple en 2023. Serait-ce tout simplement un attachement à la valeur de l'amour, mis en pratique les premières fois, sous sa forme la plus socialement encouragée ?

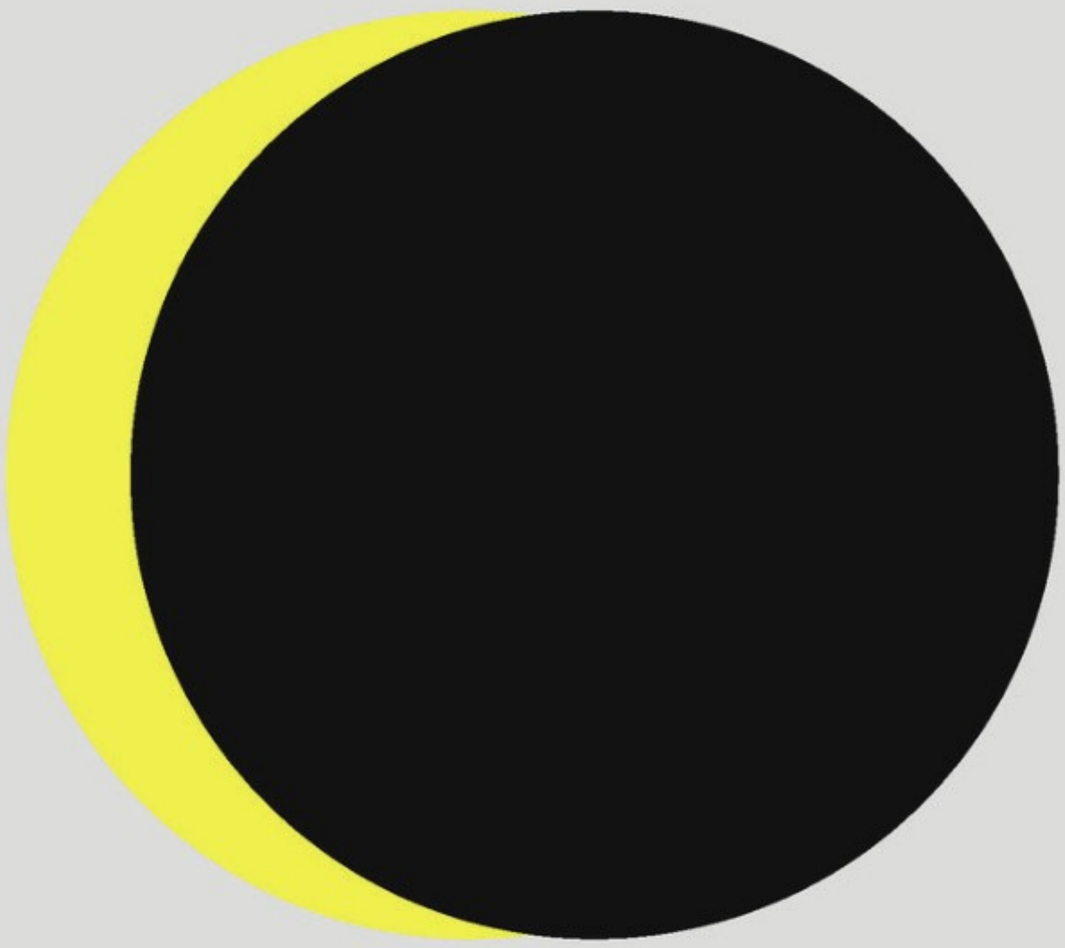
Ni Lauren Bastide ni Marie Kock ne nient la puissance de l'imaginaire qui entoure l'amour. Pour la première, si « *plus rien n'oblige les femmes à être en couple, ni économiquement ni juridiquement ni socialement, cela n'empêche pas qu'elles continuent à chercher l'amour, ne serait-ce que parce que l'attachement reste un besoin anthropologique fort. Les configurations sont simplement plus imaginatives* ». Marie Kock évoque même un « *miracle* » de l'amour qui peut très bien ne jamais se produire et serait « *réservé à quelques* happy few ». Au détour des ouvrages des deux autrices, une surprise attend d'ailleurs le lecteur. Toutes deux confient en effet une certaine fascination pour les figures de recluses, de saintes et de grandes mystiques, aujourd'hui considérées sous le prisme féministe de femmes qui cherchaient pour la plupart à fuir des mariages forcés à des âges encore proches de l'enfance – se marier à Dieu plutôt qu'à un homme de 30 ans son aîné, telle était l'alternative. Dans son dernier album *Lux*, la pop star espagnole Rosalía étrille son ex, « *terroriste émotionnel, désastre mondial* », habillée en moniale, tout en faisant danser des millions de fans. Sur les cendres du couple traditionnel, une nouvelle figure mythologique serait-elle en train de naître ? ■

« Il y a non seulement une méfiance mais une fatigue du couple : les femmes savent pour quoi elles signent en termes de charge mentale et émotionnelle. Elles n'ont plus envie d'y aller »

CHLOÉ DELAUME, écrivaine

« L'auteur raconte un sentiment
d'insuffisance chronique
avec une autodérision et une sincérité rares »

Le Nouvel Obs



MOURIR, LE TEMPS QUE ÇA AILLE MIEUX

JULIEN DE SANCTIS

DIRE ET PENSER LA DÉPRESSION

PHILOSOPHIE MAGAZINE ÉDITEUR



RIEN QUE POUR VOS CHEVEUX

Par **CLARA DEGIOVANNI** / Photo **LAURENT VILLERET**

Les perruquiers **Jean-François Delobel** et **Tereska Kubecka**, du salon Delobel, tissent depuis plus de cent ans des mèches de cheveux naturels pour redonner confiance à celles et ceux qui perdent les leurs.

Installés devant leurs métiers à tisser, les artisans perruquiers Jean-François Delobel et Tereska Kubecka tissent des cheveux d'un blond doré, comme si c'était du fil de soie. « *Le principe est d'entrelacer les mèches pour créer des voiles de cheveux* », explique Jean-François. Autour d'eux, des bustes de cire arborent perruques, turbans et foulards sophistiqués destinés à la vente.

Fondé en 1906 et situé dans le VIII[e] arrondissement de Paris, le salon est le plus ancien de la capitale. Jean-François succède à ses aïeux – posticheurs perruquiers depuis quatre générations. Son atelier s'est spécialisé dans l'ajout de mèches réalisées sur mesure. Elles sont destinées à densifier les cheveux fins ou à cacher les alopécies. Le processus est long, technique. Il faut d'abord démêler les mèches avec une carde – sorte de brosse en métal couverte de piques, que les perruquiers se transmettent depuis la création du salon. Le brossage vigoureux est accompagné d'un geste ample.

« *On ne l'imagine pas forcément, mais notre métier est assez physique!* », s'exclame Tereska, son associée, perruquière depuis vingt ans. Les cheveux naturels sont ensuite tissés entre eux et fixés grâce à une méthode secrète et ancestrale, sans colle ni produit chimique. « *Nous sommes des artisans du cheveu. Il est pour nous une matière première, comme le bois pour un menuisier. Et comme pour les différentes essences de bois, il y a des chevelures qui se travaillent facilement, d'autres moins* », détaille Jean-François. Le cheveu idéal est celui qui se fondra parfaitement dans la chevelure naturelle de la cliente ou du client. « *Quand je me promène dans la rue, je remarque parfois une personne qui a la couleur et la texture de cheveu que je cherche pour une cliente précise. Dans ce cas, j'aimerais prendre mes ciseaux et les couper!* » plaisante-t-il.

MÈCHES IMMORTELLES

Dans les placards s'empilent des centaines de boîtes qui contiennent des milliers de mèches, dont certaines datent de la création du salon… il y a plus d'un siècle. « *Le cheveu est une matière imputrescible,* explique Jean-François. *Il ne peut pas se détériorer. Si on le conserve correctement, en évitant brushings et produits chimiques, il perdure des milliers d'années.* » Difficile d'effleurer ces chevelures blondes, brunes ou acajou sans songer aux têtes qu'elles ont ornées. Certaines mèches, striées de blanc ou de gris, offrent un indice sur l'âge de leur propriétaire. « *On ne les enlève pas forcément, car nos clientes ont parfois des mèches blanches et cela permet de se fondre dans leurs cheveux naturels* », précise Tereska.

Parce qu'il ne s'altère pas, le cheveu est depuis l'Antiquité un symbole de vitalité, voire d'immortalité. Les couper est une manière de rendre hommage à ceux que l'on a aimés. Une scène touchante du *Phédon* de Platon en témoigne. À la veille de sa mort, Socrate a un geste tendre envers Phédon, son disciple: il lui caresse la tête, puis saisit dans sa main les mèches de cheveux longs qui ondulent autour de son cou. Il le supplie ensuite de ne jamais couper « *cette belle chevelure* », comme le voulait la coutume en cas de deuil. Si le cheveu revêt une telle force symbolique, c'est parce qu'il est considéré comme un élément protecteur. Platon le définit comme « *une couverture légère du cerveau* », soit une barrière entre le dessus du crâne et l'extérieur. Selon lui, cette barrière protège « *sans pour autant faire obstacle à la sensibilité* ». Le cheveu incarne aussi une part de l'identité de celui qui le porte. En encadrant le visage, il dessine les contours d'une personnalité. « *Cela fait vingt ans que je travaille comme perruquier et je suis encore fasciné par l'importance psychique de la chevelure! Si le salon dure depuis plus d'un siècle, c'est qu'il y a une inquiétude autour du cheveu qui traverse les époques* », estime Jean-François.

RESTAURER L'IDENTITÉ

Pour toutes ces raisons, la perte brutale des cheveux est souvent un déchirement. Elle survient notamment lors de pelades – des pertes de plaques de cheveux souvent liées à un choc traumatique mais parfois sans cause particulière – ou de traitements contre le cancer. « *Des femmes en chimiothérapie m'ont dit que perdre leurs cheveux a été plus traumatisant que l'ablation de leur sein* », rapporte Tereska. Le salon de perruquier propose un service à ces femmes: tondre les cheveux avant qu'ils ne se mettent à tomber par poignées. « *C'est l'un des aspects les plus durs de notre métier, qui nécessite pudeur et douceur. On reçoit les clientes en cabine privée, dans une ambiance intimiste. Si la personne ne souhaite pas se regarder, on tourne le fauteuil dos au miroir. Elle pourra ensuite retirer son foulard ou sa perruque au moment où elle l'aura décidé, souvent seule, en rentrant chez elle* », explique Jean-François. Quand le crâne est brusquement mis à nu, la perruque redonne confiance et assure une forme de continuité dans l'identité. « *Souvent, les personnes choisissent une perruque qui ressemble à leur cheveu naturel, pour que leur perte de cheveux se remarque le moins possible.* »

Parce que le cheveu est un sujet sensible, les perruquiers entretiennent une relation particulière avec celles et ceux qui pénètrent leur salon. « *Nous sommes des artisans de l'ombre, on se doit d'être discrets. Les gens parlent sans problème de leurs coiffeurs, mais rares sont ceux qui évoquent leur perruquier* », confie Jean-François. Pas question, donc, de dévoiler les noms de la clientèle, parfois composée de célébrités. « *Si tu ne fais pas quelque chose pour mes cheveux, je ne mets pas un pied au Festival de Cannes* », lui aurait glissé l'une d'entre elles. Un paravent qui traverse la pièce permet d'accueillir les clientes à l'abri du regard des passants. « *Les femmes n'étaient pas à l'aise de croiser les hommes… et inversement. C'est l'une des raisons pour lesquelles on s'est spécialisés dans la clientèle féminine* », explique Jean-François.

« Des personnes prennent de grandes décisions après être passées chez nous »

En pleine pause déjeuner, le téléphone sonne pour une urgence capillaire. Ce genre d'appels impérieux n'étonne plus les perruquiers. « *On reçoit des photos en pleine nuit de personnes qui nous demandent d'intervenir au plus vite car elles sont très inquiètes de leur perte de cheveux* », raconte Tereska. En trouvant des solutions aux situations capillaires les plus délicates, les perruquiers passent pour de véritables sauveurs. « *On nous envoie des fleurs, des chocolats, du champagne. Nous recevons énormément de gratitude! Il nous est aussi arrivé de voir des personnes prendre de grandes décisions après être passées chez nous. Certaines se marient, d'autres osent divorcer ou démissionner!* » poursuit Tereska. En prenant en charge les têtes de leurs clients, les perruquiers prennent soin de leur esprit. Et parfois, ils allument au passage quelques mèches rebelles! ■

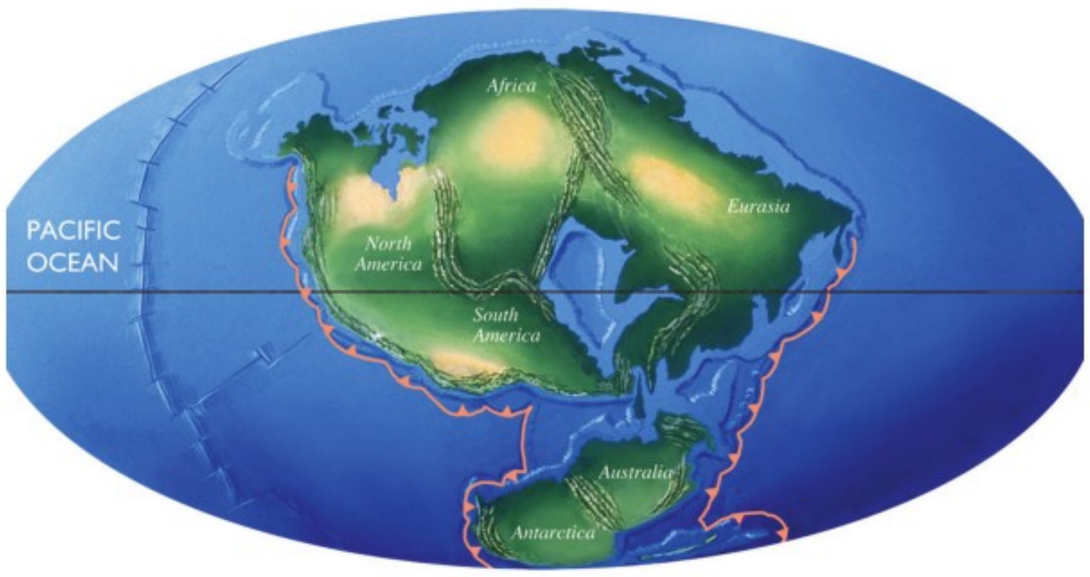


L'univers
par Étienne Klein

Physicien et philosophe des sciences, il dirige depuis 2006 le Laboratoire sur les sciences de la matière (Larsim) du Commissariat à l'énergie atomique (CEA). Il vient de faire paraître *Éloges du dépassement*, un livre de dialogue avec le spationaute Thomas Pesquet, chez Flammarion.

Allons nous faire voir AILLEURS !

L'humanité n'est-elle pour la Terre qu'un mauvais moment à passer ? C'est ce que semblent montrer les projections scientifiques à (très, très, très) long terme, qui ont de quoi nous inciter à la modestie.



En cette nouvelle année, comme à l'ordinaire, le futur semble s'être absenté de nos représentations : la plupart des médias ne parlent plus guère que du présent, réduit à un flux d'informations qui nous submerge. Cette sorte de trépidation immobile a pour effet de laisser la suite de l'histoire en jachère intellectuelle et en lévitation politique. Je sais bien qu'il est délicat de parler de l'avenir, par nature incertain, d'autant plus que nous avons compris que ce qui va se passer dans les prochaines décennies va dépendre de manière cruciale de ce que nous allons faire. Or, ignorants pour une grande part ce que nous allons faire, nous ne pouvons pas dire ce qui va se passer…

Mais qu'en est-il pour le futur très lointain ? Paradoxalement, il s'annonce… bien moins incertain que le futur proche ! Dans la revue *Nature* datée du 5 octobre 2023, des chercheurs de différentes disciplines ont entremêlé leurs connaissances et croisé leurs prédictions. Leurs conclusions sont étonnantes : dans 250 millions d'années, les continents, ayant dérivé au point de finir par se percuter les uns les autres, ne formeront plus qu'un seul gros bloc, la *Pangea Ultima* (*carte*). Quoique lente, cette évolution n'aura rien de tranquille : en se rapprochant jusqu'à s'interpénétrer, les continents déclencheront en leurs bords une intense activité volcanique, qui libérera d'énormes quantités de gaz à effet de serre. En conséquence, le climat terrestre se réchauffera dans les grandes largeurs. Quant au Soleil, il verra l'intensité de son activité augmenter de 2,5 %. Il fera donc chaud de chez chaud ici-bas… Pour ne rien arranger, l'existence d'un seul supercontinent au lieu de plusieurs provoquera à l'intérieur des terres la formation d'immenses déserts sur lesquels aucune pluie ne tombera jamais. En clair – et pour parler comme John Maynard Keynes –, « *à long terme, nous serons tous morts* ».

Ce résultat illustre la puissance des sciences, véritables catapultes temporelles, désormais capables de dessiner des évolutions à très long terme. Mais il nous donne au passage une leçon de modestie en nous faisant voir que le futur très lointain de la Terre ne dépend nullement de nos actions, que celles-ci soient passées, présentes ou futures : toutes les traces de notre présence et de ses effets finiront par disparaître de sa surface. La *Pangea Ultima* symbolise en somme l'écrasement total de la politique par les connaissances les plus implacables. Dans l'étude de *Nature*, l'activité humaine ne fait plus partie de l'équation : n'y est convoquée que l'historicité intrinsèque du système Terre, qui a débuté bien avant l'apparition du genre *Homo* et se prolongera bien après lui.

Mais alors, si nous voulions prouver de façon pérenne que notre espèce a bel et bien habité la Terre, que faudrait-il faire ? Je ne vois qu'une solution : aller sur la Lune et y déposer des traces de notre passage. Car là-bas, ni atmosphère, ni érosion, ni vent, ni pluie, ni vie organique… Ce que nous aurons laissé sur le sol lunaire y demeurera, car la Lune n'oublie pas. En somme, il faudra aller se faire voir ailleurs pour démontrer que nous avons vécu par ici…

Cela me rappelle une blague qu'Hubert Reeves racontait souvent. Deux planètes papotent et l'une dit à l'autre : « *Je ne me sens pas très bien, je crois que j'ai attrapé une humanite.* » L'autre de répondre : « *Ne t'inquiète pas, tu verras, cela va vite passer et tu n'auras aucune séquelle.* » ■

© Serge Picard pour PM ; Christopher R. Scotese/Paleomap.com.

philosophie magazine

Pour commencer, un pas suffit.

Faites le premier pas : abonnez-vous, à partir de 4€/mois sans engagement.

L'abonnement à *Philosophie magazine*, c'est :

- ▶ **Chaque mois, le magazine** dans votre boîte aux lettres.
- ▶ **Chaque jour, des éclairages philosophiques** de l'actualité sur notre site.
- ▶ **Chaque soir, la Lettre de la rédaction** dans votre boite mail.
- ▶ **À tout moment, l'encyclopédie en ligne :** 12 000 articles, 400 dossiers, 500 entretiens...
- ▶ ***Expresso*, les parcours interactifs** sur philomag.com.
- ▶ **Des invitations aux expositions et spectacles** partenaires.
- ▶ **Les masterclass, offertes aux abonnés :** pour rencontrer et échanger avec des philosophes.

flashez et laissez-vous guider

BULLETIN À AFFRANCHIR ET RENVOYER AVEC LE CHÈQUE
***Philosophie magazine* - Service Abonnement - Sciences Humaines - BP256 - 89004 Auxerre**

Je préfère les formules d'abonnement à régler en une fois : **je choisis l'offre d'abonnement au magazine papier (10 n°/an) + le numérique, le tout pour 59 euros soit 52% de remise maintenant.** (UE/DOM : 85 euros – reste du monde : 91 euros)

Je règle par chèque payable en France à l'ordre de *Philo Editions* – Je remplis mes coordonnées

PM196AP

Nom _____ Prénom _____

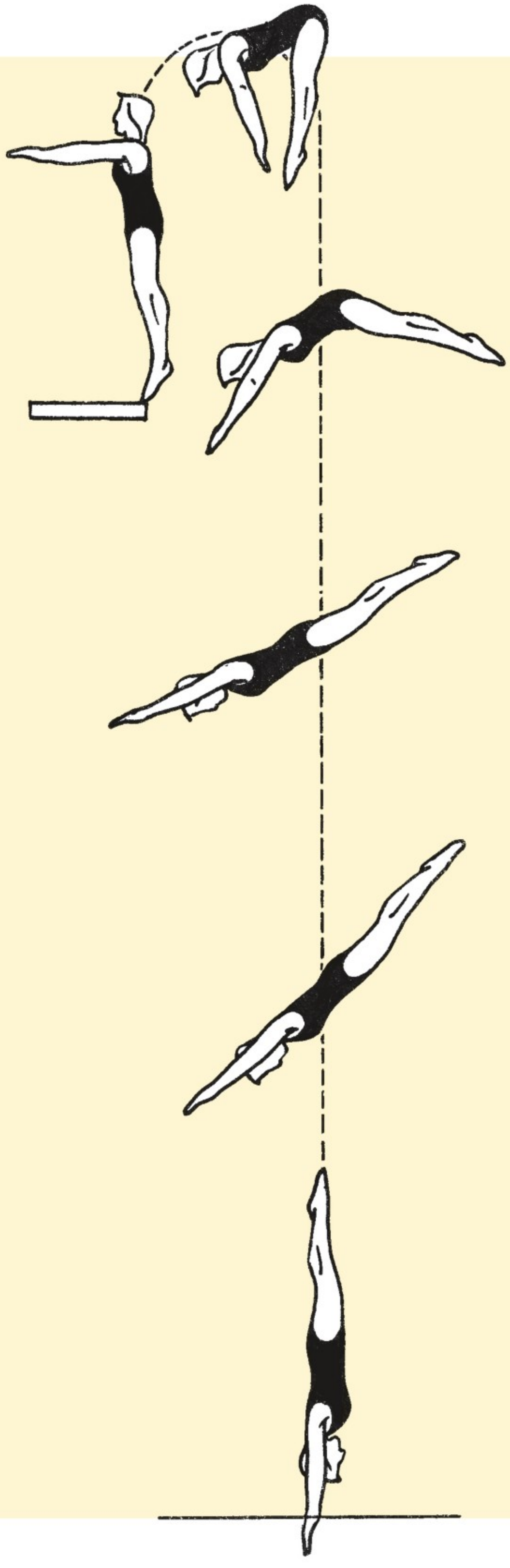
Adresse _____ Code postal _____

Ville _____ Pays _____ Mail _____ @ _____
Indispensable pour activer votre compte

Conformément à la loi Informatique et Libertés, vous avez un droit d'accès, de modification et de suppression des donnnées vous concernant, à exercer au près de Philo Editions (10, rue Ballu, 75009 Paris). En retournant ce formulaire, vous acceptez que Philo Editions, responsable de traitement, collecte et conserve vos données 5 ans après la dernière interaction avec vous, suivant notre politique de confidentialité et de traitement des données personnelles, que vous pouvez consulter à l'adresse internet : www.philomag.com/confidentialite-et-protection-de-vos-donnees-personnelles. Les informations que vous fournissez à Philo Éditions sont confidentielles et ne seront jamais communiquées à des organismes extérieurs à l'exception de ceux nécessaires à la bonne mise en œuvre du présent prélèvement.

Offre valable jusqu'au 31 mars 2026.

Comment recommencer ?



Que 2026 soit une année de bouleversement ou de continuité, cela ne change pas grand-chose à l'affaire, au fond : l'être humain est pris dans des cycles dont il n'est jamais possible de s'affranchir complètement. Les lundis matins reviennent, ainsi que les fêtes d'anniversaire, la déclaration de revenus, les vacances d'été, les orages en août… **La vie est construite sur ces éternels retours, que nous vivons souvent comme des routines, mais que nous sommes aussi susceptibles d'habiter de façon créative. Comment ?**

Parcours de ce dossier



P. 46
En faisant une distinction philosophique entre trois gestes de nature différente : recommencer, cela consiste tantôt à refonder, à l'instar de **René Descartes**, à répéter, avec **Gilles Deleuze**, ou encore à reprendre, avec **Søren Kierkegaard**.

P. 50
Et comme il s'agit d'un parcours à la fois personnel et ludique, nous vous invitons à trouver votre chemin sur notre **jeu de l'oie revisité** en compagnie des classiques.

P. 54
Le philosophe **Byung-Chul Han** s'est interrogé sur la disparition des rituels collectifs dans la civilisation contemporaine : mais n'est-il pas possible de s'inventer des rituels privés ?

P. 56
La cuisine et le théâtre sont des univers professionnels de la répétition : la même recette, le même texte sont à reprendre tous les soirs. Et le défi est d'offrir au public une fête. Pour savoir de quelle manière on le relève, nous avons mené deux reportages croisés dans les cuisines du **restaurant *La Résidence*** et au **Conservatoire national d'art dramatique**.

P. 60
Et en amour, est-il inévitable qu'on se lasse de son partenaire ? **Aurore Vincenti**, qui prône une « *érotique du sensible* », propose quelques pistes pour échapper au devoir conjugal.

P. 62
Attention, format inédit : deux personnes qui ont tout recommencé dans leur vie se sont rendues au domicile de la philosophe **Claire Marin** pour une conversation liant l'intime à l'universel.



N'hésitez pas à nous transmettre vos remarques sur ce numéro
reaction@philomag.com

Illustration : © Edmon de Haro



DU NEUF avec du mieux ?

Comment trouver la force de briser l'insupportable routine sans pour autant sombrer dans l'obsession de la nouveauté ? Voici trois pistes pour nous réinventer.

Par **ANNE-SOPHIE MOREAU**

Janvier : le mois des bonnes résolutions… ou des changements de vie. Chaque année, nous nous sentons obligés de faire le grand ménage. De vider nos placards. De quitter cette ville froide et anonyme, ce boulot harassant, ce partenaire avec qui les galipettes se raréfient et dont la conversation s'étiole. De nous débarrasser de nos vilaines habitudes pour en prendre de nouvelles, plus bénéfiques, qui nous permettraient enfin d'accoucher de la meilleure version de nous-même. Avec une interrogation en tête : peut-on recommencer ? Sa vie amoureuse, professionnelle… ou sa vie tout court ?

S'il vous est déjà arrivé d'être saisi par ce vertige, vous avez sans doute remarqué qu'il pointait son nez à diverses occasions. Mille raisons peuvent nous pousser à vouloir remettre les compteurs à zéro. L'ennui, d'abord. L'obsession du changement, ensuite. « Alors, quoi de neuf ? » s'enquièrent nos connaissances lorsque nous les croisons, comme s'il fallait s'atteler sans relâche à réformer sa vie. La société de consommation nous incite à changer en permanence : de vêtements, de déco, de destination de voyage… mais aussi d'amis ou d'amoureux !

PREMIÈRES FOIS EN BOUCLE

Plus largement, il semble que la modernité fasse de nous d'éternels insatisfaits : notre époque, si l'on en croit Tristan Garcia, se caractérise par une quête

©Tyler Spangler

d'intensité que nous lions à l'expérience de l'inédit. Dans son essai *La Vie intense. Une obsession moderne* (Flammarion, 2016), le philosophe soutient que le sujet contemporain est sans cesse porté à trouver des ruses pour éviter l'embourgeoisement et pimenter son quotidien monocorde.

Parmi elles, le « primavérisme », qui consiste à accorder une importance démesurée à la « première fois », vue comme seule et unique. Terrifiés à l'idée de voir nos expériences perdre en intensité à mesure que nous les répétons, nous rêvons de ne vivre *que* des « premières fois » : premier saut en parachute, premier safari… Le « *primavériste* », explique Garcia, attribue « *à la première expérience* […] *une vérité supérieure* ». D'où sa nostalgie indécrottable, et son incapacité à se satisfaire de ce qui est – son travail, son mariage… Il estime qu'« *au fond rien n'est jamais plus fort que ce qui commence, et que tout ce qui progresse, grandit, se développe, ne fait jamais que perdre en intensité* ». Pas de chance : il y a des intensités qui ne s'achètent pas. La première cuite, le premier émoi amoureux ne reviendront jamais : pourquoi donc chercher à les réitérer ?

Le drame des primavéristes que nous sommes, c'est que notre existence réelle nous impose toujours une forme de répétition. Chaque année, les saisons reviennent. Chaque année, nous sommes contraints de retourner au turbin, de subir les inlassables routines du labeur, quand bien même nous aurions rêvé d'une autre vie pendant nos congés. Tout au long de notre existence, nous gardons les mêmes habitudes et répétons les mêmes erreurs. Nous y trouvons même une forme de jouissance, comme le suggère Sigmund Freud. « *Il existe dans la vie psychique une tendance irrésistible à la reproduction, à la répétition, tendance qui s'affirme sans tenir compte du principe du plaisir, en se mettant au-dessus de lui* », affirme le père de la psychanalyse dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920). Le symptôme du refoulement, c'est la répétition, que Freud associe à la pulsion de mort. Nous avons beau changer de partenaire, nous nous comportons de la même manière avec le nouvel élu – et condamnons ainsi la relation à finir en eau de boudin, alors que nous savons inconsciemment que nous vivrons ce nouvel échec comme un drame. Il n'y a rien de pire que l'échec répété : non pas l'échec qui nous fait grandir, qui nous apprend comment faire autrement, mais l'échec qui nous enferme dans l'idée que nous sommes condamnés à la souffrance car incapables de changer.

PASSER LA SECONDE, PAS LA DEUXIÈME

D'où la tentation de tout révolutionner. De provoquer un changement radical pour secouer le sédiment de nos névroses, craqueler l'écorce de nos rigidités. Souvent, nous sentons que nous devrions bouleverser nos priorités, nous contraindre à sortir de notre petite bulle confortable pour embrasser une existence plus épanouie… mais finissons par y renoncer, par lassitude ou par couardise. Parfois, au contraire, c'est le destin qui nous force à entrer dans une nouvelle ère. Une rupture, un accident, un licenciement nous renvoient à la case départ (ou à la case prison, comme Nicolas Sarkozy, qui à la fin de son *Journal d'un prisonnier* déclare y avoir « *recommencé sa vie* » !).

Comment, alors, trouver l'énergie nécessaire pour tout reconstruire ? Chez certains, ce sera la pulsion de vie qui les portera malgré tout. Chez d'autres, ce sera l'envie de s'améliorer – le *conatus* spinoziste ou le désir de se perfectionner. Il existe cependant des domaines de notre existence où l'on ne cherche pas forcément à progresser comme on pourrait le faire en physique ou en calcul mental. S'il existe des *serial entrepreneurs* qui aiment « *échouer encore, échouer mieux* », pour emprunter la formule de Samuel Beckett, le travailleur *lambda* attend plutôt de sa reconversion professionnelle qu'elle soit la bonne et qu'il y trouve définitivement sa voie. Lorsqu'on se remarie, on nourrit l'espoir que cette nouvelle union sera non pas la deuxième d'une longue série d'amours mortes, mais la seconde, autrement dit : la dernière. Qui s'achèvera avec notre passage dans l'au-delà et non chez un avocat.

Au fond, le plus ardu dans la vie n'est peut-être pas de commencer mais d'apprendre à *recommencer*. De trouver la force de briser l'insupportable répétition du même, sans pour autant sombrer dans l'obsession de la nouveauté récréative. Pour ce faire, plusieurs méthodes sont envisageables. J'en identifie trois principales : *refonder, répéter, reprendre*.

1. REFONDER DE NOS CROYANCES FAISONS TABLE RASE !

Refonder, d'abord. C'est l'un des grands gestes philosophiques de la modernité. René Descartes ou Edmund Husserl – pour ne citer qu'eux – ont voulu reprendre les bases du savoir et de la philosophie. Pour Descartes, il s'agit de faire table rase de ses croyances à l'aide du doute méthodique pour mieux reconstruire l'édifice de nos connaissances. Le philosophe compare l'étendue de nos prétendues certitudes à un panier de pommes dans lequel certaines seraient pourries : il faut dans un premier temps vider l'ensemble, puis écarter les fruits avariés, mais aussi vérifier que les autres n'ont pas été contaminés avant de les reposer dedans. Lorsqu'on est pris par un désir de renouveau, il est tentant d'appliquer la méthode cartésienne à sa propre vie. On décide solennellement de bazarder tout ce qui empoisonne les différents pans de notre existence et tend à déteindre sur le reste : cette satanée cigarette, ce chef malveillant, ce parent toxique… mais aussi ses amis et son job, quand bien même ils s'avéraient – comme on le réalise parfois trop tard – structurants pour notre équilibre. Si la perspective de se relever au beau milieu d'un champ de ruines peut paraître séduisante à certains, l'entreprise peut s'avérer déstabilisante : à réserver aux plus courageux, donc.

2. RÉPÉTER DU MÊME AU SINGULIER

Répéter, ensuite. Il s'agit ici non pas de récidiver – de répéter bêtement ses erreurs passées – mais d'apprendre à penser la différence dans la répétition, comme nous y incite Gilles Deleuze. Le philosophe cherche à saisir ce que serait une répétition qui ne soit pas « *celle d'une même chose ou d'un même élément* », qui produise non pas une duplication de l'identique (selon l'application de lois générales, comme dans une série mathématique) mais porte au contraire sur une singularité – une œuvre d'art, par exemple. « *Répéter, c'est se comporter, mais par rapport à quelque chose d'unique* […], *qui n'a pas de semblable ou d'équivalent* », relève-t-il dans *Différence et Répétition* (1968), sa thèse de doctorat. « *Ce n'est pas par hasard qu'un poème doit*

« Cette vie, telle que tu la vis actuellement, telle que tu l'as vécue, il faudra que tu la revives encore une fois, et une quantité innombrable de fois »

FRIEDRICH NIETZSCHE, *Le Gai Savoir*

être appris par cœur. La tête est l'organe des échanges, mais le cœur, l'organe amoureux de la répétition. » On peut comprendre la répétition deleuzienne comme une répétition au sens théâtral – non pas au sens où l'acteur devrait répéter mécaniquement son texte jusqu'à ce qu'il le connaisse par cœur une fois pour toutes, mais au sens où il réinvente la pièce entière lors de chaque représentation : « *On pense à l'espace scénique,* [...] *à la manière dont il est rempli, déterminé, par des signes et des masques, à travers lesquels l'acteur joue un rôle qui joue d'autres rôles, et comment la répétition se tisse d'un point remarquable à un autre en comprenant en soi les différences.* » C'est dans cette singularité renouvelée que s'exprime une « *différence pure* », « *profonde* » et « *rythmique* » – à ne pas confondre avec les froides distinctions conceptuelles. Peut-on, au quotidien, développer des pratiques qui nous amènent non pas à nous figer dans des postures mais à vivre plus intensément ? À célébrer l'irremplaçable au lieu d'accumuler des biens de consommation standardisés ou des expériences stéréotypées et interchangeables ? Sans doute en nous réconciliant avec les rituels (*lire p. 54-55*) qui, paradoxalement – puisqu'ils se répètent –, nous permettent de raviver le sentiment du caractère unique de notre passage sur Terre. Comme le pointe Deleuze : « *La fête n'a pas d'autre paradoxe apparent : répéter un "irrecommençable".* »

3. REPRENDRE
RETOUR VERS LE PRÉSENT

Reprendre, enfin. Le philosophe Søren Kierkegaard distingue différents stades de l'existence. Le premier, le « *stade esthétique* », est incarné par la figure du séducteur : prompt à se lasser de ses conquêtes, celui-ci préfère caresser des possibles plutôt que de s'enfermer dans le morne ennui de la vie conjugale. Le philosophe lui oppose le « *stade éthique* », celui de l'engagement, symbolisé par le mariage – un bonheur doux et ancré dans le réel, contrairement à la vie fantasmée qu'offre la fausse liberté du choix infini. Dans *La Répétition,* qui a été retraduit pour devenir *La Reprise* (1843), il s'interroge sur la possibilité de reprendre une idylle interrompue. Une situation qui lui est familière : Kierkegaard s'en voudra toujours d'avoir rompu ses fiançailles avec Regine Olsen, sa promise. Le philosophe y esquisse un concept de « reprise » qui n'est ni l'espérance du nouveau, ni la nostalgie du ressouvenir : il correspond à l'attitude de celui qui a « *fait le tour de la vie* » et choisit de s'en réjouir.

Au fond, il s'agit de se demander non plus comment changer de vie mais comment vivre différemment. Le thème est récurrent au cinéma, où des personnages pris dans des boucles temporelles, comme dans *Un Jour sans fin* (1993), doivent subir la répétition inexorable de leur pauvre existence pour enfin comprendre comment profiter de l'instant et faire les bons choix. Une expérience de « *l'éternel retour* » (*lire le cahier central*) tel que le décrit Friedrich Nietzsche dans cet aphorisme du *Gai Savoir* (1882 : imagine que « *cette vie, telle que tu la vis actuellement, telle que tu l'as vécue, il faudra que tu la revives encore une fois, et une quantité innombrable de fois* » ; « *cette pensée* [...] *te transformerait peut-être, mais peut-être t'anéantirait-elle aussi* [...] ! *Ou alors combien il te faudrait aimer la vie, que tu t'aimes toi-même pour ne plus désirer autre chose que cette suprême et éternelle confirmation !* » C'est en re-vivant son existence que le personnage *revit* – qu'il est enfin conscient de l'unicité de son existence et de l'importance de la vivre pleinement. La perspective de la répétition provoque alors une véritable décision, un acte de volonté. Elle libère au lieu d'enchaîner.

Ainsi pouvons-nous, afin de nous extraire de l'insupportable rengaine d'un quotidien monotone, apprendre à cultiver une forme de recommencement qui ne soit ni la pulsion compulsive de la répétition du même, ni une fuite hors du réel. À embrasser l'existence qui est la nôtre au lieu de nous éparpiller. À nous recentrer sur l'essentiel, comme si cette nouvelle journée était à la fois la dernière et celle que nous sommes destinés à revivre éternellement. Une manière de la voir d'un œil neuf – comme si nous vivions, au fond, pour la toute première fois. ■

Repartir à zéro n'est pas de tout repos. En avons-nous vraiment la force, les moyens ou même l'envie ? Pour définir la façon de recommencer qui vous convient, voici notre grand jeu. Sans dé, seul ou à plusieurs. Et si le résultat vous déçoit, vous pourrez toujours… rejouer.

LE JEU de l'éternel retour

Par **MICHEL ELTCHANINOFF**

Les bonnes résolutions

Que vous êtes-vous dit le 1er janvier dernier ? « Je veux tout changer dans ma vie » : foncez **case 6**. « J'aimerais bien, mais je n'y arriverai jamais (comme chaque année) » : rendez-vous **case 4**. « Je suis à peu près bien comme ça » : évoluez vers la **case 2**.

Les joies du rituel

Vous n'avez pas envie de révolutionner votre existence. Vous aimez les rituels, les repères. Pour les vacances, vous préférez le moment de l'apéro avec vos vieux amis dans la même maison de campagne aux explorations hasardeuses. Comme l'anthropologue **Mircea Eliade**, vous considérez que la répétition des mêmes moments a un sens presque cosmique, que leur « *plénitude* » est « *périodiquement récupérable* » dans « *un nouveau recommencement* ». Mais comment savez-vous si vous n'êtes tout simplement pas en train de vous encroûter ? Si cette question ne vous effleure pas, passez **case 3**. Si votre immobilisme vous fait tout de même un peu peur, rejoignez la **case 5**.

Une pulsion de répétition

Votre goût pour la répétition vous convient. Retournez donc à la case départ et recommencez le jeu. À l'infini, si le cœur vous en dit. Au bout d'au moins trois tours, si vous pensez que vous êtes animé par une compulsion de répétition, qui est une manifestation, pour **Sigmund Freud**, de la pulsion de mort, mettant à l'écart le « *principe de plaisir* », n'hésitez pas à vous rendre **case 5**.

La force de l'habitude

Vous êtes réaliste : vous savez que les meilleures résolutions sont vite oubliées et que nous retombons dans nos vieilles ornières. Comme **Henri Bergson**, vous êtes conscient de la puissance de l'habitude, cette *« série de mouvements qui se déterminent les uns les autres »* et nous mènent insensiblement *« de la volonté à l'automatisme »*. Mais peut-on réprimer longtemps l'envie de changer ? Si vous n'y croyez pas, filez **case 5**. Si vous pensez qu'il existe sans doute une méthode qui pourrait convenir à votre paresse naturelle, courez **case 7**.



Ce qu'on n'attend pas

Vous n'arrivez pas à (ou n'avez pas envie de) modifier vos habitudes ? Vous négligez peut-être l'un des grands principes de l'existence : l'imprévu. Il peut être heureux – comme une belle rencontre, une naissance, une récompense – ou malheureux comme une maladie, un licenciement ou un deuil. Même si vous ne voulez pas changer, l'avènement de cet événement contingent le fera pour vous. C'est ce qui fait dire au sociologue **Edgar Morin** que bien que nous préférerions croire que tout peut être rationalisé et planifié, il faut apprendre à vivre dans l'univers de l'imprévisible. Il en fait d'ailleurs une règle éthique : *« N'oublie pas que la réalité est changeante, n'oublie pas que du nouveau peut surgir et de toute façon, va surgir »* (*Introduction à la pensée complexe*). Si vous êtes prêt à affronter l'imprévu, sautez **case 12 ou 13**. Si vous préférez l'éviter à tout prix, il y a peut-être une solution pour vous **case 11**.





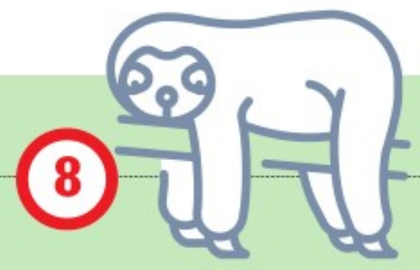
Faites table rase

Vous avez décidé de faire table rase. Comme **René Descartes**, qui ne supportait plus les complications inutiles de la philosophie de son époque, vous voulez mettre à bas les fondations vermoulues de votre existence routinière, revenir sur vos mauvais choix, mettre un bon coup de pied dans l'édifice branlant de votre existence. C'est un beau projet, mais il a fallu à Descartes tout remettre en question avant d'inventer un nouveau chemin. Il a traversé la solitude et a côtoyé la folie avant d'y parvenir. Si vous êtes résolu et vous en sentez capable, sautez à la **case 10**. Si vous préférez un chemin plus doux, **avancez d'une case**.



Mettez-vous à l'exercice

Vous vous sentez engourdi par la routine, incapable de sauter le pas d'une vie nouvelle ? Une issue existe : remplacer, très doucement, les habitudes par des exercices. Comme le conseille **Peter Sloterdijk** dans son livre *Tu dois changer ta vie*, la *« bonne répétition »* – dans le sport, la méditation ou toute autre activité qui vous fait du bien – permet de *« remplacer la mauvaise »*. Vous mettrez en place, peu à peu, *« une nouvelle structure spirituelle »*. Le changement sera infinitésimal ou ne sera pas. Vous vous y mettrez… mais demain ? Passez un tour, puis cap sur la **case 8**. Vous trouvez ça trop répétitif, trop ennuyeux ? Trouvez la voie en **case 9**.



Procrastinez… mais de façon structurée

Vous trouvez tous les matins une bonne raison de ne pas pratiquer vos exercices quotidiens et êtes toujours en retard pour remplir votre déclaration de revenus ? Vous procrastinez ! Vous ne recommencerez donc jamais quelque chose de neuf ? Pas de panique. Dans *La Procrastination*, le philosophe **John Perry** propose de la *« structurer »*. Mettez ce qui est urgent en haut de votre liste de choses à faire, puis ce que vous considérez comme incontournable ou prioritaire. Si le haut de la pile vous paraît trop lourd à réaliser, attaquez-vous aux tâches figurant un peu plus bas. Ça fonctionne ? Volez **case 10.** Vous ne parvenez pas à enclencher ce processus de métamorphose de vous-même ? Poursuivez **case 12**.

Aime ce qui t'arrive

Il faut vous rendre à l'évidence : vous n'y arriverez pas. Vous êtes condamné à revivre ce que vous avez déjà expérimenté et à voguer au gré d'événements que vous n'avez pas prévus. Déprimant ? Pas forcément ! Devenez adepte de l'éternel retour de **Friedrich Nietzsche**. L'idée est simple : goûtez suffisamment votre vie, accueillez assez bien ses aléas pour que vous ayez envie que cela revienne éternellement. Aime ce qui t'arrive, proclame-t-il après les philosophes stoïciens, au point de vouloir continuer pour l'éternité. Vous sentez que transformer la répétition en force vous fait du bien ? Filez **case 14**. Vous n'y arrivez pas et subissez toujours ? Acheminez-vous vers la **case 16**.

9

10

Gérez la durée

Maintenant que vous commencez une nouvelle aventure, tout l'enjeu est de faire durer votre impulsion. Or tout recommencement, comme le montre **G. W. F. Hegel**, est dialectique. Il charrie en lui votre ancien moi. Même si vous avez rompu avec votre profession d'avant, elle vous servira dans votre nouvelle activité. Séparé, vos vieux réflexes de couple resurgiront sans doute. Mais ces traces du passé vont se mêler à vos expériences d'aujourd'hui. On ne recommence jamais la même chose – on peut en avoir l'impression, mais on progresse sans toujours savoir dans quelle direction. Il faut pourtant avoir confiance dans ces étapes inédites de votre transformation, car elles dessinent le schéma de votre nouvelle vie. Si vous avez la confiance suffisante pour persévérer, continuez **case 19**. Mais si la nouveauté vous angoisse malgré tout, vous êtes attendu **case 15**.

11

Engagez-vous

L'imprévisible vous tétanise ? Alors, au lieu de vous laisser ballotter par les événements, provoquez-les : engagez-vous. Choisissez une cause qui vous tient à cœur ou qui vous paraît tout simplement juste, et consacrez du temps à une action associative, un boycott, une campagne d'influence. Comme le montre **Jean-Paul Sartre**, c'est ce choix de votre vie qui dessine votre véritable identité. Vous deviendrez ce que vous faites et en serez responsable, pour le meilleur et pour le pire. Mais la fatigue militante n'est jamais loin. Si vous la sentez poindre, posez-vous **case 17**. Si vous persévérez et sentez les forces du renouvellement affluer, sautez **case 14**.

12

Case chance (ou pas ?)

Mauvaise pioche : comme dans le film *Un jour sans fin*, où Bill Murray doit revivre la même journée à l'infini, vous subissez la répétition mais sans joie, sans surprise, sans espoir. Comme le Sisyphe d'**Albert Camus**, vous êtes condamné à pousser péniblement votre lot quotidien en haut d'une montagne, avant de voir cette lourde pierre retomber de l'autre côté. Il faudra recommencer demain matin. C'est l'absurdité de notre existence qui est ici enfin révélée : recommencer, c'est juste continuer de souffrir sans que cette épreuve ait le moindre sens. Recommencez le jeu à la **case 1**. Si vous vous retrouvez une seconde fois ici, répétez dix fois cette citation du *Mythe de Sisyphe* : *« La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur »*, et rendez-vous à la **case 13**. Qui sait ? Le rocher finira peut-être par rester au sommet ?

Case caisse de communauté

Coup de bol : vous recevez un héritage ou rencontrez l'homme ou la femme de votre vie dans la rue. Et, soudain, vous vous sentez plein de force. Avancez **case 18**.

13

14

Apprendre à répéter

Et si répéter sans cesse la même chose, sans chercher à tout changer d'un coup, était une œuvre d'art ? Prenons la répétition au sens théâtral. Avant d'entrer en scène, il faut passer de longues heures à se mettre le texte en bouche, trouver les bonnes intonations, contrôler les expressions de son visage, travailler sa posture. C'est l'idée de **Denis Diderot** dans son *Paradoxe sur le comédien*. Si l'acteur de théâtre imite à la perfection les sentiments les plus extrêmes, c'est parce qu'il les a modelés avec patience, afin de les imiter à la perfection le moment venu. Répéter, c'est s'améliorer. Si cette méthode vous convient, rendez-vous à la **case 19**. Si elle vous semble tout de même bien artificielle, **avancez d'une case**.

Vive la reprise

Répéter, ce n'est pas forcément revivre la même chose. Telle est la conviction du philosophe **Søren Kierkegaard** qui a consacré un livre à la question. Longtemps traduit par *La Répétition*, il a été depuis réédité sous le titre de *La Reprise*. Cette traduction se veut en effet plus fidèle au concept danois de *Gjentagelse*. Elle affirme ce qu'a d'actif et de créatif le fait de revivre ce qu'on a déjà expérimenté. Se remettre en couple, ce n'est pas forcément retrouver une routine. C'est mieux, car quand on vit un événement une première fois, on n'en saisit pas tous les tenants et les aboutissants. La deuxième nuit d'amour est souvent meilleure que la première… Pour Kierkegaard seule la volonté de reprendre exprime *« la réalité, le sérieux de l'existence »*, elle constitue même *« la beauté de la vie »*. Si vous êtes réconcilié avec cette idée de reprise, voyez-en tous les avantages en **case 18**. Si vous voulez tout de même du nouveau, il ne vous reste qu'une option, à découvrir en **case 16**.

15



16



Révélation !

Vous ne pouvez pas compter sur vos propres forces pour tout recommencer. Le poids de la peur, des habitudes, est trop lourd. Il ne vous reste qu'à espérer une sorte de conversion. Celle de **saint Augustin** a été religieuse. Engoncé dans son goût des plaisirs et de la transgression, le jeune homme voit se combattre en lui, comme il le raconte dans ses *Confessions*, deux volontés contraires. Une qui veut une vie nouvelle, l'autre qui est très bien dans l'ancienne. Désemparé par sa propre impuissance, il entend une voix qui lui conseille d'ouvrir au hasard la page d'un livre. S'emparant du Nouveau Testament, Augustin interprète la parole chrétienne comme un signe venu de Dieu : *« Ce fut comme une lumière de sécurité déversée dans mon cœur, et toutes les ténèbres de l'hésitation se dissipèrent »*, raconte-t-il. Votre révélation ne sera peut-être pas religieuse. Mais sans doute vous faut-il attendre qu'un élément extérieur à vous, un jour ou l'autre, vous permette de recommencer.

17



Le goût de la première fois

Au lieu de chercher à tout recommencer, vous pourriez tenter de vivre une expérience inédite, impossible à reproduire, mais qui introduirait dans votre vie le charme d'une « première fois » ? C'est la proposition de **Roland Barthes** qui évoque, dans un texte de 1975… la drague. Selon lui, la rencontre d'une personne pour une liaison sans lendemain *« implique une temporalité qui met l'accent sur la rencontre, sur la "première fois." Comme si la première rencontre possédait un privilège inouï: celui d'être retirée hors de toute répétition »*. Cette intrusion de la nouveauté dans votre train-train ne va pas vous faire prendre une nouvelle bifurcation. Mais elle suggère que le renouvellement absolu est possible. Et qu'il viendra sans doute un jour. Osez l'aventure !

18



La saveur du quotidien

En revenant à quelque chose que l'on a déjà vécu, on ne tombe pas forcément dans l'ennui. Le philosophe **Stanley Cavell** étudie le sous-genre cinématographique des « comédies de remariage » hollywoodiennes. Celles-ci racontent comment des couples se refont après s'être séparés. Dans *New York-Miami*, une jeune fille riche veut se remarier avec un homme, car son père a fait annuler les noces. Mais elle expérimente surtout, durant ses errances, une forme de vie maritale et de *« familiarité conjugale »* avec un journaliste au chômage. S'ils n'atteignent pas la félicité promise aux mariés, ils traversent ce qui n'est jamais formulé comme le but de l'union, mais qui en constitue la réalité – quand un mariage, comme on dit, « fonctionne » : l'affection, la complicité dans l'intimité, le plaisir de bavarder. Comme l'écrit Cavell, *« ce que ce couple fait ensemble est moins important que le fait qu'ils fassent tout ce qu'ils font ensemble, qu'ils sachent passer du temps ensemble, que de même ils préféreraient perdre du temps ensemble plutôt que faire autre chose »*. Bref, on peut redécouvrir la joie dissimulée dans la routine – s'il y a de l'amour. La répétition, ce n'est pas si triste.

19

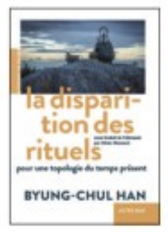


Évolutions créatrices

Vous avez l'impression, qui vous désespère un peu, de revivre toujours les mêmes choses ? C'est une illusion. Car même si vos vacances se déroulent au même endroit que l'année dernière, si vous revoyez le même visage tous les matins, vous, vous avez changé. Vous n'êtes plus le même à fêter votre anniversaire cette année, qu'il y a un ou dix ans. Comme le pense **Bergson**, les grandes révolutions, les brusques ruptures, ne sont que *« les coups de timbale qui éclatent de loin en loin dans la symphonie »*. Certes, *« notre attention se fixe sur eux parce qu'ils l'intéressent davantage, mais chacun d'eux est porté par la masse fluide de notre existence psychologique tout entière »*. En nous, le changement est souvent imperceptible, mais continu. En réalité, puisque la durée coule au fond de notre conscience et de notre corps, nous recommençons à chaque instant. Ne nous angoissons pas d'avoir du mal à tout recommencer : nous le faisons sans nous en apercevoir. ■







Byung-Chul Han

Né en 1959 à Séoul, aujourd'hui professeur de philosophie à l'Université des arts de Berlin, il a commencé par des études de métallurgie en Corée du Sud, avant de bifurquer vers la philosophie et de consacrer une thèse à Martin Heidegger. Penseur iconoclaste, il publie des essais brefs et percutants qui rencontrent un succès international, parmi lesquels *Vita contemplativa. Ou de l'inactivité* (2022 ; trad. fr. Actes Sud, 2024), *La Crise dans le récit* (2023 ; trad. fr. PUF, 2025) et *La Disparition des rituels. Pour une topologie du temps présent* (2023 ; trad. fr. Actes Sud, 2025).

« LES RITUELS érigent une architecture dans l'âme que nous pouvons habiter »

Dans notre société de l'information, nous sommes livrés à une répétition mécanique, toxique, trop fugace et trop éphémère. **Byung-Chul Han** invite à déployer une répétition de l'unique, personnelle et toujours renouvelée.

Propos recueillis par **ALEXANDRE LACROIX** et traduits par **ANNE-SOPHIE MOREAU**

© Stéphane Remaël ; Shutterstock/Sipa.

Quelle différence faites-vous entre recommencer et répéter ?

BYUNG-CHUL HAN : Chaque jour, je joue l'aria des *Variations Goldberg* de Jean-Sébastien Bach sur mon piano à queue, qui se dit *Flügel* en allemand. Ce mot est intraduisible en français : il désigne aussi les ailes d'un papillon. Heidegger parle des « *ailes d'Éros* » qui effleurent la pensée, en utilisant le verbe allemand *beflügeln*, qui est lui aussi intraduisible. *Beflügeln* signifie littéralement « munir d'ailes » la pensée afin qu'elle puisse décoller. Ainsi Éros « aile »-t-il la pensée. Je dirais que seules les choses qui nous « ailent » sont répétables. Je joue l'aria des *Variations Goldberg* parce qu'elle m'« aile ». J'ai le sentiment qu'elle prépare quotidiennement mon âme à la pensée, en la façonnant et en la stimulant. Elle est répétable car elle est unique, comme le sont les prières *Pater Noster* ou *Salve Regina*. Je trouve le verbe français « recommencer » très approprié pour désigner la répétition de l'unique, car on n'y trouve pas le sens d'une répétition mécanique. La répétition au sens originel contient en effet la fraîcheur du nouveau départ. L'aria que je rejoue est toujours à la fois neuve et unique.

Pensez-vous qu'aujourd'hui, nous répétons de façon trop mécanique ?

La répétition comme recommencement nécessite une attention intense, qui se distingue de la répétition mécanique. Aujourd'hui, nous ne pouvons plus rien répéter de cette façon, car nous sommes incapables de faire preuve d'attention profonde. C'est aussi pourquoi nous ne pouvons plus prier. Dans la société de l'information, rien ne peut être recommencé, car les informations ne sont que des stimuli fugaces. Elles sécrètent leur stimulus et disparaissent aussi vite. L'information comme stimulus peut nous rendre accro, or l'addiction est une forme de répétition. Nous titubons d'un stimulus, d'une addiction, d'une dépendance à l'autre. Nous sommes piégés dans une répétition toxique.

Vous affirmez que les rituels créent une communauté sans communication, tandis que nous avons aujourd'hui de la communication sans communauté. Pouvez-vous développer ?

« *Depuis dix ou vingt ans, il ne se passe pratiquement plus rien en littérature,* relevait l'écrivain français Maurice Blanchot dans *L'Écriture du désastre* [*1980*]. *Il y a un déluge de publications, mais intellectuellement c'est le calme plat. Cela tient à une crise de la communication. Les nouveaux moyens de communication sont admirables, mais ils provoquent un bruit monstrueux.* » Le bruit de la communication digitale est très destructeur. Il paralyse l'esprit et détruit l'âme. Nous sommes aujourd'hui tous connectés les uns aux autres, mais nous vivons dans une société sans relation, sans lien, sans contact. Le silence et la quiétude peuvent nous relier davantage que la communication illimitée. Dans mon essai *La Disparition des rituels*, j'écris que les rituels sont des techniques symboliques de l'habitat. Ils transforment l'être-dans-le-monde en un être-chez-soi. Dans son roman *Citadelle* [*1948*], Antoine de Saint-Exupéry précise : « *Et les rites sont dans le temps ce que la demeure est dans l'espace.* » Les rituels érigent une architecture dans l'âme que nous pouvons habiter.

En quoi les rituels permettent de faire communauté ?

La communauté est aussi comparable à une construction. Elle est constituée de matériel symbolique. Le symbole désigne à l'origine le signe de reconnaissance entre hôtes. Un hôte casse une tablette, en garde la moitié et donne l'autre à celui qui l'héberge, pour être sûr qu'ils se reconnaissent plus tard. C'est la reconnaissance comme répétition qui constitue la nature du symbole. Dans la société de l'information, nous sommes livrés au fugace et à l'éphémère. L'habitat, au sens du « demeurer » et du « séjourner », tend à y devenir impossible. Or, sans habiter et demeurer, pas de communauté. Celle-ci naît autour du feu de camp, lorsque nous nous racontons des histoires. Raconter des histoires, voilà encore une forme de répétition. Ces histoires ne sont pas des nouveautés mais des récits qui fondent et stabilisent la communauté. La crise de la communauté est simultanément une crise de la narration. En même temps que *La Disparition des rituels*, j'ai publié *La Crise dans le récit* qui interroge la crise de la communauté.

Traditionnellement, le rituel – qu'il s'agisse des temps de prière, de la circoncision, du potlatch ou de la crémation… – est imposé par le groupe à l'individu, il est donc négation de la liberté. Pensez-vous que l'on puisse se donner à soi-même des rituels ou est-ce un contresens ?

Le rituel est un acte symbolique qui fonde une communauté. C'est pourquoi je ne peux pas m'imposer de rituel. Le rituel a toujours une dimension sociale. Le terme « synagogue », qui désigne un lieu de rituels religieux, signifie « assemblée ». Au temps de l'authenticité, chacun célèbre le culte du soi en étant son propre prêtre. Je suis catholique et croyant. À la messe, je me sens complètement « libre » et heureux. Je ressens une grande joie en répétant la même prière. Je travaille en ce moment à un nouveau livre intitulé *Les Illusions de la liberté*. J'y montre que la liberté individuelle est condamnée à échouer. Nous croyons que nous vivons dans une société qui est plus libre que jamais. Les options sont illimitées dans chaque domaine de la vie, notamment en amour grâce aux applications de *dating*. Tout est immédiatement disponible. Le *scroll* infini promet des informations illimitées. Les réseaux sociaux rendent possible une communication sans frontières. L'ivresse de l'authenticité et de la créativité suggère une liberté individuelle croissante. Mais, en même temps, nous avons le sentiment diffus qu'en réalité, nous ne sommes pas libres. La dépression et l'addiction constituent les parts d'ombre de l'individu de la modernité tardive, qui s'imagine absolument libre, qui se voit en permanence invité à être soi, à se réaliser, à s'inventer lui-même. La liberté sans limite qui lui est suggérée s'avère une illusion. L'accomplissement personnel adopte la forme d'une exploitation de soi. Le serviteur arrache le fouet au maître et se fouette lui-même pour être libre. Le mot allemand *frei* [*libre*] est dérivé du vieil allemand *fri*. La racine germanique *frijaz*, à laquelle renvoie *fri*, signifie « gentil », « aimé » et « dévoué ». Ce sens étymologique montre que la liberté est étroitement liée à l'appartenance, à la communauté et au lien social. Les termes « libre » et « ami » [*Freund en allemand*] ont aussi la même origine. Être libre ne signifie rien d'autre qu'être auprès de et avec des amis, partager sa vie avec eux. Ce partage n'a rien à voir avec les posts ou le *sharing* des réseaux sociaux. ■

L'art de la repasse



Avec son titre inspiré par Thomas Hobbes, la pièce *Léviathan*, conçue et mise en scène par Lorraine de Sagazan sur un texte de Guillaume Poix, se base sur des faits réels pour pointer les dysfonctionnements de la justice. Elle est à voir en tournée en début d'année en France et en Belgique.

Comment reprendre les mêmes gestes sans éprouver l'ennui ? Pour le savoir, nous avons suivi deux scènes qui ont fait de la réitération un métier et du recommencement un apprentissage : la cuisine du restaurant *La Résidence* et le théâtre du Conservatoire national d'art dramatique.

Par **CÉDRIC ENJALBERT**

14 H

CONSERVATOIRE NATIONAL D'ART DRAMATIQUE

LA MISE EN SCÈNE

« ***On va reprendre.*** » Allongés sur le sol, des étudiants repassent leur texte en admirant le plafond. D'autres se maquillent. Certains se filment. Ils sont en troisième année au Conservatoire national d'art dramatique et préparent une mise en scène d'*Andromaque* sous l'œil de Lorraine de Sagazan. La metteuse en scène (dont j'aime beaucoup le travail) a accepté que j'assiste à l'une de ses répétitions. Je prends place au fond de la salle. « *Vous ne m'attendiez pas, Madame, et je vois bien que mon abord ici trouble votre entretien.* » Les comédiens reprennent les dernières scènes de l'acte IV de la tragédie de Racine entre Hermione (qui aime Pyrrhus) et Pyrrhus (qui aime Andromaque, qui aime Hector). Des amours contrariés – un classique ! Mais les jeunes comédiens interprètent les extraits les plus connus dans d'infinies variations, quatre, cinq, six fois… « *Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle ?* » Depuis un coin de la salle, Lorraine de Sagazan reprend : « *Tu "justifies" trop, on la refait.* » Ils reprennent jusqu'à trouver la bonne intention. « *Sans le fait de faire, de refaire, de refaire encore, l'émotion ne descend pas assez dans le corps, elle reste superficielle. La répétition est une expérience physique. Cela ne signifie pas dire le même. Répéter, c'est recommencer au sens que donne Samuel Beckett quand il dit "rater encore, rater mieux". C'est une tentative pour recréer une disponibilité originelle. Les répétitions sont comme une rééducation vers un état spontané de présence.* »

Cette méthode d'inspiration pragmatique fait du recommencement le sens même de l'action. Il ne s'agit pas de répéter dans l'espoir d'atteindre un but défini *a priori* mais de répéter pour trouver celui-ci, de le rechercher comme une réminiscence. « *En répétition, j'ai besoin de me perdre, de me désordonner. J'ai l'impression qu'alors quelque chose d'inattendu peut surgir,* confirme Lorraine de Sagazan. *Tout cela relève de l'antiméthode !* » D'autres interprètes montent alors sur le plateau. Le temps est compté ; la troupe aimerait filer l'intégralité de la pièce ce soir.

16H

LA RÉSIDENCE*, AU *GROUND CONTROL

LA MISE EN PLACE

À *La Résidence*, le temps aussi est compté. Le service de midi vient de s'achever, mais déjà quatre cuistots s'activent à nouveau en cuisine. « *Deux équipes se relaient. La première travaille le matin, commence à 8 heures et finit à 16 heures,* m'explique Komi Ali, le sous-chef du restaurant. *Les personnes qui travaillent le matin font la mise en place pour les personnes qui travaillent le soir* », selon une mécanique parfaitement huilée qui permet le bon déroulement du service. La mise en place est une routine qui consiste « *à faire la liste des priorités, à s'assurer des quantités prévues. On fait chaque jour l'inventaire des produits frais, de la viande et des légumes, que l'on commande quotidiennement* ». L'ambiance reste calme en salle à cette heure. Mais nous sommes vendredi, et chacun s'attend à l'affluence d'une veille de week-end. Quand j'entre dans la cuisine, Sani pèse la semoule pour préparer un couscous ; Volodymyr coupe des patates douces pour en faire des frites ; Tashi prépare des croquettes de tapioca ; Dawit est à la plonge. Les membres de cette modeste brigade sont des apprentis : ils acquièrent les techniques du métier sous la direction de Komi Ali, qui a lui-même été formé auprès de grands chefs.

La Résidence a été créée par l'association Refugee Food, qui vient de fêter ses dix ans. Elle accompagne les réfugiés dans le recommencement de leur vie après qu'ils ont dû fuir leur pays. Ils se reconstruisent en cuisine. Les routines professionnelles ramènent la normalité du quotidien dans des histoires heurtées, souvent tragiques. Un certain rapport au temps commun est rétabli dans une action collective, qui a du sens. Pour reprendre une distinction proposée par Hannah Arendt, il se pourrait qu'ici le travail (au sens le plus laborieux) recouvre ce qu'elle appelle l'action, soit notre capacité à nous insérer pleinement dans le monde humain, à échapper à la répétition du même pour créer un véritable commencement. Pour la philosophe, « *en actant et en agissant, les hommes font voir qui ils sont, ils révèlent activement leurs identités personnelles uniques* ». Selon elle, l'action est « *comme une seconde naissance* ». De cette renaissance, Komi Ali peut témoigner, lui qui a connu les geôles soudanaises avant de parvenir à s'échapper *via* l'Égypte et la Libye. Quatorze jours passés sur un rafiot en mer Méditerranée avant d'être repêché par les garde-côtes italiens et de trouver un chemin vers la France, où il bénéficie désormais du statut de réfugié. Devenu sous-chef, il a gardé un lien avec des associations qui aident les réfugiés. « *Je fais de mon mieux pour les aider* », poursuit-il.

16H30

CONSERVATOIRE NATIONAL D'ART DRAMATIQUE

FILER À L'ITALIENNE

Acte V. Un monologue d'Hermione repris en chœur par trois actrices. « *Faites-vous une petite italienne* », leur conseille Lorraine de Sagazan – l'italienne consiste à filer le texte sans effets pour se le mettre en tête. « *Le temps de répétition, c'est la partie immergée de l'iceberg. Une partie importante du travail. Le metteur en scène polonais Jerzy Grotowski dit que ce sont les répétitions, la grande aventure, pas le spectacle* », rappelle-t-elle. Sur scène, il s'agit d'engager un autre

© Vahid Amanpour/Hans Lucas

rapport au temps, qui fait échapper à la répétition du même. « *Ce qui est obsédant avec le théâtre, c'est la sensation de pouvoir saisir l'instant, l'idée, durant le temps de la répétition ou le temps de la représentation, de parvenir à une conscience du présent autrement insaisissable.* » La tragédie touche à son terme. Oreste doit annoncer à Hermione le meurtre de Pyrrhus. Un jeune acteur imagine jouer la scène avec un détachement presque comique qui accentue le tragique de la situation. Lorraine de Sagazan trouve la proposition inattendue, intéressante. Mais la frontière avec le cabotinage est ténue. « *On la refait !* » L'intention qui s'affine dans les essais successifs introduit ainsi cette différence dans la répétition, dont parle Gilles Deleuze en prenant l'exemple du théâtre (*lire p. 46-49*). « *Je milite pour un temps long de recherche. Le spectacle, comme produit ou résultat éventuellement satisfaisant, ne m'intéresse pas vraiment.* » Beaucoup de ses pièces sont jouées en tournée, mais, malgré leur succès, elle ne les considère jamais parfaitement achevées. « *J'organise des sessions de répétition après les premières parce qu'à partir du moment où des spectateurs entrent dans la salle et font l'expérience du projet, alors la donne change. Cette rencontre redistribue encore les cartes. On dialogue à nouveau, on répète à nouveau, on ajuste à nouveau* », prévenant ainsi toute forme de rengaine.

« Le grand danger serait de tenter de répéter une chose d'hier ou une chose sur laquelle on s'est mis d'accord, de vouloir la refaire à l'identique »

LORRAINE DE SAGAZAN, metteuse en scène



17H

LA RÉSIDENCE*, AU *GROUND CONTROL

REBATTRE LA CARTE

Komi Ali, lui, voulait d'abord être journaliste et s'est formé au métier de traducteur au Soudan. Parvenu en France, aidé par les associations, il a fini par passer en cuisine en réactivant quelques souvenirs d'enfance : « *J'avais des notions parce qu'à la maison nous étions principalement des garçons, et il fallait aider les mères à la cuisine.* » Entré en stage auprès des plus grands noms, il a ainsi travaillé dans les cuisines de l'*Apicius*, un restaurant renommé, comme auprès des cheffes réputées Amandine Chaignot ou la multi-étoilée Hélène Darroze. Il a appris les savoir-faire de la cuisine française… mais aussi à les réinterpréter ! « *Chez Hélène Darroze, nous mélangions les inspirations et les traditions, venues de tous les pays, notamment d'Afrique. La cuisine, ce sont à la fois des règles et de la créativité. À* La Résidence, *on intègre des ingrédients qui portent du savoir, du sens et qui transmettent les traditions de chaque membre de l'équipe dans nos plats. Chacun d'entre eux est présent dans la carte, à travers des épices par exemple.* » Aujourd'hui, il revisite les classiques, comme ce bœuf bourguignon à la sauce soudanaise. « *C'est comme un bœuf bourguignon, mais inspiré de ce qu'on appelle chez nous le "shaya"* », soit une viande préparée en marinade ou en ragoût. « *Certains plats sont réclamés par les clients. Mais on essaie de varier la carte régulièrement. J'aime bien me renouveler pour ne pas m'ennuyer.* » Savoir créer du jeu dans la répétition des services et dans le déroulé d'une carte, en jouant avec les contraintes, est un défi qui amuse le chef. « *En cuisine, il faut savoir jouer, comme dans la vie !* » confirme-t-il.

17H15

CONSERVATOIRE NATIONAL D'ART DRAMATIQUE

OUVRIR UNE BRÈCHE

Le jeu se poursuit aussi au Conservatoire. Presque trois heures sont passées sans jamais peser. Car le processus de création suscite de l'intérêt en soi. La dernière scène est une fuite de d'Oreste (le meurtrier de Pyrrhus) et de Pylade, son ami. Les deux comédiens tentent des effets, recadrés par Lorraine de Sagazan. « *Les interprètes, souvent, réclament d'avoir des retours qui leur permettent de se situer. Mais ils doivent rester en recherche pendant la représentation, rester actifs. Car s'ils sont actifs, ils sont présents. Le grand danger serait de tenter de répéter une chose d'hier ou une chose sur laquelle on s'est mis d'accord, de vouloir la refaire à l'identique. Au Conservatoire, par exemple, j'essaie de faire sortir ces jeunes comédiens de l'idée que le théâtre consisterait en des déplacements calés, du texte calé, des intentions calées. Cela peut être une première étape pour pouvoir être en confiance. Les répétitions servent à éloigner la peur.* » Mais il faut pouvoir se libérer de cette tentation de refaire tout parfaitement, comme il faut.

La metteuse en scène repart bientôt pour Dijon, où elle reprend une mise en scène de *Léviathan*. Avec son titre emprunté à Hobbes, le spectacle tourne depuis un an et demi. Il est issu d'un travail d'enquête dans les tribunaux, lors de comparutions immédiates, reprenant des échanges véridiques sur scène. Cependant, « *j'essaie de*

© Daniele Molajoli

« Il faut trouver dans la difficulté et les épreuves des occasions de s'améliorer, en ayant le courage d'affronter ce qui est devant soi »

KOMI ALI, sous-chef du restaurant *La Résidence*



sortir de l'idée que le théâtre est une illusion, précise Lorraine de Sagazan. *Pour moi, le théâtre c'est plutôt un acte. Un équivalent du réel et non la représentation du réel. Dès qu'on est dans le mimétisme, dans l'imitation, quelque chose meurt. Il s'agit plutôt de renouveler tous les soirs un acte, de poser un pacte entre nous et les spectateurs* ». Ainsi, la représentation n'est pas une reproduction mais bien le fait de présenter à nouveau, comme pour la première fois, une œuvre à un public. Søren Kierkegaard évoque lui-même deux types de répétition: le « *ressouvenir* » mélancolique ou conservateur, qui regarde « *en arrière* », et la reprise qui est, elle, un « *ressouvenir en avant* », une réinvention sous un mode nouveau, une façon de revivre qui n'imite pas le passé ni l'existant. « *L'art ne devrait pas représenter le réel, mais y répondre. C'est-à-dire créer plutôt un contre-espace, un contre-temps, voire un contre-monde, soit un endroit où, par les moyens qui sont ceux de l'imaginaire, un "lieu autre" s'ouvre. Même en travaillant sur des faits réels, observés, sur un matériau documenté, comme dans* Léviathan, *je ne produis pas des œuvres documentaires. J'essaie plutôt d'ouvrir une brèche au sens des "hétérotopies" dont parle Michel Foucault* », ces espaces autres ménagés au sein même du réel, qui re-présentent en eux tous les mondes.

© Élise Augustynen

18H
LA RÉSIDENCE, AU *GROUND CONTROL*
LA VIE DEVANT SOI

Tout est maintenant en place au restaurant. Les pakoras – spécialité bengalie aux carottes et pois cassés –, les falafels, le couscous sont prêts. L'équipe peut prendre une pause pour manger. Le sous-chef Komi Ali s'apprête à passer la main au chef syrien Haitham Karajay. Lui a étudié la gestion d'affaires et travaillé dans les droits audiovisuels avant de trouver refuge en France, et de recommencer sa vie en cuisine. Il a été formé à *La Régalade*, un restaurant bistronomique, avant de prendre la tête de la cuisine à *La Résidence*. Komi Ali revient me parler une dernière fois. Il me confie pudiquement avoir « *trouvé dans la difficulté et les épreuves des occasions de s'améliorer* » en ayant le « *courage d'affronter ce qui est devant soi* ». Mais déjà les premiers clients arrivent et prennent place autour des grandes tables. La salle se remplit vite et s'échauffe comme tous les vendredis. Je quitte les lieux en même temps que Komi Ali. Demain, tout recommencera pour lui. À nouveau?

ÉPILOGUE
N'IMITEZ JAMAIS!

L'observation de ces deux scènes *a priori* éloignées laisse d'abord penser qu'il est possible d'apprendre à recommencer à tout âge – ce pourrait même être l'enjeu d'une vie. En cuisine comme au théâtre se retrouvent une dramaturgie, des rôles, une temporalité et quelques artifices qui établissent le cadre pour jouer ce jeu qui consiste à tendre vers le mieux par la réitération des mêmes gestes. Pourtant, cette faculté de se perfectionner ne signifie pas vouloir atteindre la perfection. Au contraire! Le « perfectionnisme » – défendu notamment par le philosophe Ralph Waldo Emerson – insiste plutôt sur la vertu de l'expérience ordinaire, récurrente, qui offre à chacun de renforcer sa confiance en soi, d'affirmer sa singularité en s'inspirant d'autrui, de modèles éventuellement, mais sans jamais les imiter. « *Mettez l'accent sur ce que vous êtes; n'imitez jamais,* écrit Emerson dans *La Confiance en soi* (1841). *À chaque instant, vous pouvez présenter votre propre talent avec la force accumulée par la culture de toute une vie; mais le talent emprunté à un autre, vous ne le possédez jamais qu'à demi et de manière improvisée.* » C'est donc sur cette voie du perfectionnisme, un mouvement tendu vers la transformation de soi et du monde, avec en toile de fond le quotidien, que nos interlocuteurs, cuisiniers ou artistes, se sont engagés, comme dans un exercice continu, inachevé, répétitif, certes, mais unique et singulier. ■

À voir et à manger

Chiens
Spectacle de Lorraine de Sagazan créé le 29 janvier au Théâtre des Bouffes du Nord (37*bis*, boulevard de la Chapelle, Paris X^e^)

Léviathan
Spectacle en tournée en 2026 (Charleroi, Beauvais, Le Mans, Saint-Nazaire, Béthune, Montpellier, Clermont-Ferrand...)

La Résidence
Le restaurant de l'association Refugee Food (81, rue du Charolais, Paris XII^e^)

« On peut vivre sans sexualité MAIS PAS SANS DÉSIR »

En matière de sexe, le recommencement peut parfois tourner à l'injonction et à la corvée, constate la linguiste et chercheuse **Aurore Vincenti**, autrice du récent essai *Pour une érotique du sensible*. Afin de sortir de l'impasse, elle invite à explorer d'autres manières de renouer avec son corps et son désir.

Propos recueillis par **IRIS ARDEOIS**



Aurore Vincenti

Linguiste et chercheuse somatique en sexologie. Influencée par les neurosciences, la philosophie et les pensées du vivant, elle s'intéresse au corps d'un point de vue sensible. Dans son livre *Pour une érotique du sensible*, qui vient de paraître à La Découverte, elle invite à repenser le sexe en dehors des rapports de domination, pour recommencer à désirer.

Quand on a fait l'amour avec quelqu'un, pourquoi a-t-on envie de recommencer ? Pourquoi ne considère-t-on pas l'expérience comme achevée et satisfaisante ?

AURORE VINCENTI : C'est la relation qui unit deux individus qui fait la spécificité du recommencement sexuel. Ce lien est une création constante, quelque chose que l'on tisse à deux voix, où se mêlent la tendresse, la conversation, le partage. Il faut donc rappeler l'importance du plaisir : si l'on recommence à coucher avec quelqu'un, c'est parce que c'est agréable, épanouissant. Il y a également le sentiment exceptionnel d'accéder à une intimité du corps de l'autre qui n'est pas accessible à tout le monde. Mais il y a aussi un versant plus négatif du recommencement : quand il est motivé par une injonction, par une norme. Par exemple, on peut avoir intégré que le recommencement fait partie des éléments qui forgent le couple et que l'absence de sexualité le met en péril. Comme une forme de devoir conjugal. Ces injonctions représentent une violence structurante, qui imprègne collectivement nos sexualités. Avant même d'avoir une sexualité à soi, on a une sexualité qui est prescrite, normée, dont les contours sont dessinés par des attentes diverses, qui ne viennent pas uniquement de nos sensations de plaisir et de désir, mais de tout ce que la société impose : avoir un corps accessible, désirable et désirant, performer le sexe.

Comment s'affranchir de cette injonction normative au recommencement ?

Il est difficile de s'affranchir des images que véhiculent ces injonctions, car c'est rarement en décidant de changer d'avis ou de représentation qu'on y parvient. C'est par l'expérimentation que nous pouvons quitter les sentiers de nos habitudes corporelles et sexuelles. Cela passe par une éducation non sexuelle à la sexualité et revient à se placer en amont de la sexualité, là où le corps n'a rien à produire, rien à performer – il n'a pas à être désirable, ni désiré –, mais où il a la place de déployer et d'explorer sa sensibilité et sa sensualité. Cette éducation se fait de multiples façons : par exemple, à travers des pratiques créatives ou artistiques qui engagent le corps ou bien dans la relation sensible au vivant. Ou simplement en se demandant : quand est-ce que mon corps me donne du plaisir non sexuel dans ma vie ? Et tenter de déployer ces espaces.

Comment faire pour que le recommencement ne soit pas répétitif, qu'il ne finisse pas par ressembler à une corvée ?

Quand l'ennui sexuel s'exprime dans le couple, il tient soit au fait qu'on a mieux à faire – et c'est tout à fait acceptable –, soit à une difficulté relationnelle, notamment une perte d'intimité. La discussion se joue donc en amont : on peut se demander si nos échanges sont satisfaisants, stimulants, s'ils nous donnent envie de partager des choses ensemble. Il faut aussi envisager les différentes phases d'une relation. Le désir des débuts d'une relation se transforme forcément, cela implique un réajustement, où chacun peut exprimer où il en est, ce qu'il aime et ce qu'il n'aime plus. Il s'agit d'une forme de recommencement, où la communication se transforme. C'est un temps propice à un échange sur la façon qu'on a de se toucher. Comment est-ce que j'aime que tu poses tes mains sur moi ? Quelle étreinte ? Quel rythme ? Quelles intentions ? Ces questions réintroduisent de l'intimité et de la sensualité. Et puis elles permettent un élargissement de notre vocabulaire sensoriel et sexuel. En s'interrogeant sur nos façons de nous toucher, on s'essaie à d'autres manières, d'autres qualités. Mais il arrive aussi qu'il

© Julia Canarelli



y ait une décision commune de ne pas s'investir dans la sexualité, ce qui peut aussi être très épanouissant si l'on investit son désir ailleurs. Car si je crois qu'on peut vivre sans sexualité, je pense, en revanche, qu'on ne peut vivre sans désir, au sens large.

Comment recommencer à désirer son ou sa partenaire après une crise de couple, comme un adultère ou l'arrivée d'un enfant ?

Il y a avant tout une reconnexion à son propre désir, en déployant son corps dans d'autres activités que le sexe. Nourrir son plaisir physique d'être en vie et d'être avec d'autres permet de surmonter les grandes crises. J'ai accompagné une personne qui venait d'avoir un enfant et qui a commencé à pratiquer une activité physique collective dans un cercle féministe et militant d'entraide. Cette activité lui a permis de renouer avec sa joie, son désir. Ensuite, dans le couple, il s'agit de retrouver des espaces de partage pour ce désir retrouvé. Voir l'autre dans son désir, par exemple dans une pratique professionnelle, artistique ou physique, peut être un véritable moteur, car on le redécouvre. Il est donc question de se donner de l'espace et de trouver au sein de ces respirations des endroits de partage.

Dans votre livre, vous vous attaquez aux dualismes classiques, comme la distinction corps-esprit ou actif-passif. Pourquoi ? Empêchent-ils de recommencer ?

S'attaquer aux dualismes classiques est une façon d'ébranler les représentations figées qui nous limitent. Le problème de la pensée duelle est qu'elle présuppose une organisation hiérarchique : de la culture sur la nature, de l'activité sur la passivité, du masculin sur le féminin. Dans cette perspective, la complémentarité n'est pas possible, et nous jouons des rôles prescrits, qui ne correspondent pas toujours à nos désirs profonds. Quand on s'identifie au genre féminin et qu'on a un désir d'agentivité, mais qu'on est encouragée à adopter une posture passive, on peut faire face à un conflit intérieur, à une forme de honte, par exemple. Déstabiliser nos repères aide à recommencer une sexualité plus fidèle à nos désirs.

Votre parcours est lui-même marqué par de nombreux recommencements : initialement linguiste, vous vous êtes ensuite orientée vers la sexologie, mais vous avez aussi changé d'orientation sexuelle. Quel a été le moteur de ces changements ?

Un mélange d'insatisfaction et d'envie m'a amenée à comprendre que c'était dans la continuité de mes recommencements que je me rapprochais de mon désir. Et puis je m'appelle Aurore. J'aime à croire, de façon symbolique ou poétique, que je renais chaque jour différente. Commencer quelque chose, changer, se réorienter, c'est être en mouvement, donc c'est rester vivante. Je pense que le désir de rester en mouvement est central dans mon parcours et que la curiosité est motrice dans ce cheminement. ■

© Mat Jacob/Tendance Floue



Nous aussi avons voulu recommencer en inaugurant un nouveau format. Nous avons réuni **Claire Marin**, autrice de *Rupture(s)* et des *Débuts*, **Solène Mottaz**, étudiante archiviste de 29 ans, et **Ted Hardy**, réalisateur de cinéma de 41 ans. Tous deux racontent, sous le regard empathique de la philosophe, comment leurs recommencements les ont maintenus dans l'existence et comment chaque nouveau départ recèle une puissance créatrice fondamentale.

Nouveaux DÉPARTS

Propos recueillis par **CLARA DEGIOVANNI** / Photos **JOANNA TARLET GAUTEUR/SIGNATURES**

Pouvez-vous vous présenter tous les trois, en racontant une chose (ou plus) que vous avez recommencée dans votre existence, ainsi que le déclic qui a mené à ce recommencement ?

Ted: À l'âge de 25 ans, alors que j'étais en échange universitaire aux États-Unis, je me suis fait renverser par une voiture. J'ai eu une double fracture ouverte de la jambe, j'ai vu mon tibia et mon péroné sortir de mon corps. J'ai cru qu'on allait m'amputer. J'ai aussi compris que j'étais passé très près de la mort. Après ma sortie de l'hôpital, je suis resté enfermé pendant six mois dans un tout petit studio sans pouvoir marcher. Après cet accident, j'ai fini mes études et j'ai attendu plus d'un an avant de décider de travailler en entreprise, et quand c'est arrivé… j'ai tenu un seul jour. J'avais l'impression de m'enfermer de nouveau. J'étais dans une boîte, mais, pour moi, c'était au sens propre. Je me sentais engoncé dans mon costard. C'était comme si je vivais mon propre enterrement mais avec l'autorisation de sortir de ma tombe le soir. Cet accident a agi comme un détonateur. Je me suis dit : à quoi bon avoir survécu si c'est pour vivre cette vie-là ? Après d'autres tentatives, j'ai fini par suivre petit à petit la voie qui me « parlait » vraiment : celle du cinéma. Je suis en train de réaliser mon premier long métrage.

Solène: Félicitations, j'ai hâte de le voir ! Pour ma part, le recommencement est associé à l'image de la pelote de laine. J'ai tiré un fil, et tout ce qui était enfermé et resserré à l'intérieur s'est déroulé. J'ai décidé de démissionner de mon poste de cheffe de projet dans une start-up pour devenir archiviste. Ce changement de voie professionnelle a été entre autres déclenché par la thérapie que j'ai entamée il y a quatre ans. Ce n'était pas juste une reconversion mais une crise existentielle. Pour ●●●

la première fois de ma vie, je me suis posé ces questions : qu'est-ce que je veux faire ? Qui suis-je ? Qui ai-je envie d'être ? J'ai aussi questionné mon identité sexuelle, mon rapport au genre. J'ai fait mon coming-out bisexuel et j'ai beaucoup changé d'apparence tant physiquement qu'à travers mon style vestimentaire. De fil en aiguille, j'ai recommencé plein de choses dans mon existence. Mon recommencement a été très pluriel !

Claire : En vous écoutant tous les deux, je prends conscience que mon parcours résonne beaucoup avec le vôtre. J'ai bifurqué aussi. Après avoir passé l'agrégation et écrit une thèse, un parcours classique de maîtresse de conférences m'attendait. Mais cette période a été marquée par un pic de la maladie auto-immune dont je suis atteinte. C'est le moment où je me suis dit : je ne veux pas de cette vie-là. C'était une bifurcation importante, car je pense que si j'avais gardé cette casquette d'universitaire, je ne me serai jamais autorisée à écrire comme je le fais aujourd'hui. Les accidents dans tous les sens du terme peuvent en effet nous faire changer de voie, mais je crois qu'ils ne sont pas les seuls responsables de nos recommencements. Il y a aussi des rencontres, des gens qui tout d'un coup nous autorisent, par leurs mots ou leur exemple, à faire ce que l'on veut vraiment faire. Dans *Hors de moi,* le philosophe François Noudelmann souligne à quel point certaines personnes placées par hasard sur notre route – à l'école, dans la rue, en voyage – peuvent parfois nous donner l'élan pour rompre avec la continuité d'un parcours qui semble décidé d'avance. Ces gens nous aident à sortir de ce que le philosophe appelle « *l'injonction généalogique* », qui consiste à suivre la voie plus ou moins consciemment tracée pour nous par notre histoire familiale. Avez-vous souvenir d'une rencontre de ce genre ?

Solène : Pour moi, ce n'est pas venu que d'une seule rencontre. C'est plutôt comme si presque tout mon entourage m'autorisait et même m'encourageait à faire ce changement de vie. Quand je disais que je voulais être archiviste, ça n'étonnait personne. J'avais l'impression que les gens s'étaient rendu compte avant moi que j'étais faite pour ça ! La seule personne que je craignais vraiment de décevoir était mon père. Mais il m'a dit récemment qu'il n'en revenait pas de voir à quel point j'avais l'air plus sereine depuis ma reconversion. Ça m'a fait beaucoup de bien.



« Certaines personnes placées par hasard sur notre route peuvent nous donner l'élan pour rompre avec la continuité d'un parcours qui semble décidé d'avance »

CLAIRE MARIN

Ted : Moi, je n'ai pas eu l'impression de faire de rencontres qui aient été vraiment le déclencheur de ma conversion dans le cinéma. J'ai grandi en banlieue parisienne, mon père était électricien de formation, ma mère ne travaillait pas. Ma sœur et mon beau-frère ont été très importants dans mon éducation. Comme j'étais doué pour les mathématiques, ce sont eux qui m'ont poussé à postuler au lycée Louis-le-Grand, à Paris. Je leur dois énormément, et j'ai moi aussi eu très peur de les décevoir. C'est pour cela que, pendant longtemps, j'ai caché des choses, à eux et à tout mon entourage. Je n'ai pas osé avouer que j'avais refusé un poste prestigieux de directeur financier chez Universal Music et j'ai mis beaucoup de temps à dire que j'avais quitté mon emploi dans la banque. C'était pour moi une façon de me protéger, non pas par calcul mais par stratégie de survie. Quand j'ai commencé à en parler, j'avais le sentiment que tout le monde se disait : mais qu'est-ce que tu fous ? Pourquoi tu te gâches comme ça ? D'ailleurs, même de mon point de vue, j'avais l'impression de faire absolument n'importe quoi. C'est comme si je remettais en cause mon identité : celle d'un élève brillant, promis à une grande réussite.

Claire : Votre histoire m'évoque la notion de « *faux self* ». C'est un concept théorisé par le pédopsychiatre Donald Winnicott pour désigner la personnalité factice que l'on peut parfois se créer. Il précise que la création de ces « *faux self* » touche particulièrement les enfants sages, brillants à l'école. Ils font tout bien comme on leur demande de faire, s'inscrivent parfaitement dans l'horizon que l'on a défini pour eux… Et ils étouffent leurs envies. À un moment donné, le personnage craque. C'est souvent à la suite d'un effondrement, d'un passage dépressif, qui les forcent à se poser cette question : mais qui suis-je ? Cela permet de déconstruire ou de détricoter tout ce qui a fait qu'ils se sont laissés enfermer. Le plus difficile, d'ailleurs, c'est quand cette image est belle, quand c'est valorisant, lorsqu'on en tire une certaine fierté !

Ted : Oui, la fierté de nos proches peut être un piège ! Elle peut emprisonner, nous mettre dans des cases. Et comme ces cases sont flatteuses, on n'ose pas en changer.

Solène : Je suis d'accord : être dans une place jugée avantageuse pour les autres ne m'a pas servi. Avant, j'effectuais correctement mon travail, j'en tirais une certaine gratification, mais je ne me sentais pas au bon endroit. Aujourd'hui, j'ai l'impression

d'être à ma place. Bon, tout cela reste vacillant, puisque je suis aussi avec des étudiants beaucoup plus jeunes que moi. Parfois, je regarde autour de moi et je me dis: mais qu'est-ce que je fais là?

Claire: On appartient à trois générations différentes. Donc le « *beaucoup plus jeune* », il est relatif! Mais ça veut dire que l'on a en tête qu'à tel âge, on doit être à tel endroit de notre vie. Et c'est aussi ce qui fait que l'on n'ose pas forcément recommencer. On se dit que l'on va prendre du retard, comme s'il y avait des étapes prescrites. J'ai l'impression que c'est quelque chose qui pèse particulièrement sur les femmes.

Solène: Ça c'est sûr! J'arrive à la trentaine et je vois le décalage avec mes amies qui, elles, ont eu une vie beaucoup plus tracée. Certaines vont se marier, elles commencent à parler d'enfants… Parfois, j'ai l'impression d'être dans une parenthèse. Comme si j'avais mis ma vie en pause pour faire cette reconversion, ce recommencement, et que j'attendais encore sur la ligne de départ pendant que le monde avance.

Ted: Je ressens aussi cette crainte de ne pas avancer assez vite, surtout que, moi, cela fait dix ans de plus que j'ai entamé ce recommencement! Cette inquiétude fait peser beaucoup de pression sur mon long métrage à venir. Quand je faisais des maths, je me posais moins de questions sur ma légitimité. Mais je crois que j'aime beaucoup cette idée d'être en chemin, de ne pas avoir de place prédéfinie. La voie ne me semble pas complètement écrite, je ne vois pas très bien ce qu'il y a derrière. Quand je pense au futur, je vois quelque chose de flou, d'indéfini, encore à créer. Et pour moi, c'est finalement plus chouette que si je voyais une route bien nette, bien tracée!

Solène: Je dis que je suis parfois inquiète, mais moi aussi je trouve que mon existence est bien mieux ainsi. Il y a plein de choses hyperintéressantes qui arrivent dans ma vie en ce moment! Sur le plan amoureux, je suis dans une relation avec une femme depuis quelques mois. C'est la première fois que je suis en couple en ayant le sentiment que je peux être pleinement moi-même, fidèle à qui je suis profondément. Professionnellement, je fais mes premiers stages dans des services d'archives. Et dans ce domaine aussi, je suis étonnée de voir à quel point je peux être naturelle. Je suis sortie du « *faux self* » dont vous parliez tout à l'heure, Claire. Avant, je rentrais chez moi avec l'envie d'oublier tout ce qui s'était passé dans la journée. J'avais l'impression qu'il y avait un mur noir en face de moi. Que le futur était sombre, bouché. Aujourd'hui, j'ai envie de continuer la vie, je ressens souvent beaucoup de joie. Ça change, quoi, c'est cool!



« J'avais l'impression que le futur était sombre, bouché. Aujourd'hui, j'ai envie de continuer la vie, je ressens beaucoup de joie »

SOLÈNE MOTTAZ

Claire: La joie nous indique quelque chose de très profond, c'est un signe important. Selon le philosophe Henri Bergson, elle nous annonce que l'on a créé quelque chose. Dans une conférence intitulée « La conscience et la vie » [*1911*], parue dans *L'Énergie spirituelle*, il explique qu'un homme est joyeux de créer son entreprise, qu'un artiste est joyeux de faire son œuvre et qu'une femme est joyeuse d'avoir un enfant. Bon, on passera sur ces exemples datés… Mais par ces différents cas de figure, Bergson cherche à montrer que la création n'est pas l'apanage d'une poignée d'artistes. Pour lui, nous sommes tous capables de nous créer nous-mêmes, de façonner notre vie. C'est ce qu'il appelle « *la création de soi par soi* ». La joie qui découle de cette autocréation n'est pas éphémère mais durable, fondamentale. Elle contribue à agrandir notre personnalité. Elle annonce aussi que « *la vie a gagné du terrain, qu'elle a remporté une victoire* ». Les moments joyeux sont des petits triomphes de l'existence, qui nous indiquent que l'on est sur la bonne voie. C'est aussi ce que j'entends chez vous, Solène, quand vous dites que depuis quelque temps, vous rentrez de vos journées joyeuse d'être là où vous êtes. On peut faire confiance à ces sentiments-là. Et, au fond, c'est quelque chose que l'on nous dit rarement. On rationalise nos parcours. On calcule le temps qu'il nous faut ou celui qu'il nous reste pour faire telle ou telle chose, mais on n'écoute pas nos émotions et nos sensations physiques, que ce soit la joie mais aussi l'angoisse, la fatigue…

Solène: Ah! la fatigue ça me parle aussi! De manière générale, j'ai l'impression que quand on recommence, rien n'est simple. C'est comme si le monde entier voulait nous montrer qu'on ne suivait pas le chemin habituel. Mon université est loin de chez moi, je bataille avec l'administration pour mes droits au chômage… Je crois qu'il me tarde aussi d'être prise dans une forme de routine, de me lever le matin pour aller travailler tous les jours de 9 heures à 17 heures.

Ted: Moi, j'ai toujours beaucoup de mal avec la routine. Je vais être père pour la seconde fois, et les enfants impliquent évidemment une certaine organisation. ●●●

Mais avec ma femme, on fait tout pour se ménager de nombreux temps libres et moins structurés, afin d'éviter ce sentiment d'être trop cadrés. Je ne supporte pas les cadres.

Claire: C'est un comble pour un réalisateur de ne pas supporter le cadre ! Ce que vous dites me rappelle qu'il existe deux sens du mot « recommencer ». Il peut signifier repartir de zéro ou, au contraire, répéter en boucle le même schéma, la même routine. Le premier sens du recommencement est parfois une manière d'en finir avec le second. Autrement dit, on recommence pour ne pas répéter quelque chose qui ne nous convient plus. C'est une idée que l'on retrouve dans le très bel essai *Recommencer* de Mathieu Potte-Bonneville [*Verdier, 2018*], qui évoque ce moment où l'on se dit « ça ne peut pas continuer », « il faut tirer un trait ». Il montre bien que recommencer, c'est parfois sauver sa vie au sens très littéral du terme. Le philosophe Frédéric Worms souligne qu'il y a la même ambiguïté avec le mot « revivre ». Revivre peut signifier repasser en boucle un traumatisme qui s'impose sans cesse à nous de manière douloureuse. Mais revivre, cela peut aussi vouloir dire se libérer, respirer enfin ! La façon dont on entend le mot dit quelque chose de l'état dans lequel on se trouve. Sommes-nous en train de recommencer, de revivre le même cauchemar ? Ou bien sommes-nous en train de repartir de zéro et de nous libérer des vieux modèles ?

Solène: Moi j'ai vraiment ce sentiment de m'être libérée ! Je n'essaye plus de répondre à des attentes de la société, du patriarcat… Je me lance dans l'inconnu, mais c'est un sacré vertige qui demande beaucoup d'efforts émotionnels. Dans le travail aussi, j'ai l'impression que, comme j'ai recommencé, il y a davantage d'attentes qui pèsent sur moi, que, cette fois-ci, j'ai intérêt à bien aller jusqu'au bout.

Ted: On a l'impression qu'une fois que l'on a recommencé une fois, c'est bon, c'est parti une bonne fois pour toutes. Or on a le droit de re-recommencer !

Solène: Oui, on se dit : « Maintenant, c'est ton destin ! » Alors que je n'exclus pas de devenir boulangère un jour.



« Une fois que l'on a recommencé une fois, c'est bon, c'est parti une bonne fois pour toutes. Or on a le droit de re-recommencer ! »

TED HARDY

Claire: Si jamais, ils embauchent à la boulangerie en bas !

Solène: Je vais y songer pour mes futurs re-recommencements !

Au moment où nous éteignons l'enregistreur, la conversation reprend pour quelques minutes. C'est un grand classique pour tous les journalistes : le geste de mettre fin à une discussion crée chez les interviewés une sorte d'urgence. C'est en général à ce moment-là qu'ils osent dire ce qu'ils ont vraiment sur le cœur. Alors on prévient qu'on va rallumer le magnétophone… et on recommence !

Claire: Ted, il y a un sujet dont on a peu parlé. À 20 ans, en général, on se croit immortel. Prendre conscience de sa mortalité à la suite d'un grave accident à cet âge précis de la vie, c'est un peu *game changer*, comme disent mes élèves, non ?

Ted: J'ai surtout eu très peur de perdre ma jambe, d'être handicapé à vie. La prise de conscience d'avoir frôlé la mort est venue plus tard. Ce qui m'a marqué, c'est la douleur. Quand j'étais hospitalisé, je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à la douleur. La douleur, c'est quand même un truc de dingue…

Claire: On ne pense qu'à ça.

Ted: Oui ! C'est horrible à dire, mais je crois que, dans ce moment-là, on n'est plus vraiment humain. Enfin, plus un être humain pensant. On se dit : j'ai mal, j'ai mal, j'ai mal, j'ai mal… Mon accident m'a fait prendre conscience qu'on est très fragile. J'ai aussi réalisé à quel point on est libre quand on ne ressent pas de douleur. Quand on n'a plus mal, on peut faire tellement de choses. La vie recommence.

En partant de chez Claire Marin, nous faisons un bout de chemin en compagnie de Solène. Elle nous explique qu'elle n'a pas osé intervenir sur ces derniers sujets, car la discussion lui semblait close. Elle aussi recommence une dernière fois !

Solène: La douleur, ça me parle aussi beaucoup. Avec mon endométriose, pendant des années, j'ai souffert de crises très violentes pendant mes règles, j'en faisais des malaises, c'était horrible. Depuis que j'ai changé de vie, je n'ai presque plus de douleurs. C'est inexplicable, mais c'est comme ça. Ces transformations ont eu un effet sur mon corps, au sens très fort. En partant, Ted m'a félicitée pour tous ces changements. Je lui ai répondu que je n'avais pas l'impression d'avoir eu le choix. Je ne pense pas que j'aurais pu continuer sinon. Je crois, comme le disait Claire, que certains recommencements sont des nécessités vitales.

4 IDÉES À RETENIR

p. 46

Refonder (par la table rase avec René Descartes), répéter (en introduisant de la différence avec Gilles Deleuze) et reprendre (en embrassant le retour du même avec Søren Kierkegaard) sont trois modalités philosophiques du recommencement sans la redite. Existe-t-il des cas – en amour, en art, au travail… – où la récidive ne confine pas à la névrose ?

p. 54

Le recommencement n'est pas la répétition mécanique : il existe pour le philosophe (et pianiste) Byung-Chul Han des manières rituelles de reprendre les mêmes gestes ou les mêmes mots comme si c'était chaque fois la première. Il faut alors, pour éviter la simple mécanique, faire alors preuve d'une attention soutenue. En sommes-nous encore capables ?

p. 60

Il est certains recommencements qui ne sont pas des renouveaux, dans le couple par exemple. Aurore Vincenti met en garde contre ces *« injonctions »* à la répétition qui, comme le *« devoir conjugal »*, relèvent de schémas imposés. Alors, faut-il commencer par changer nos représentations pour que nos pratiques changent, ou l'inverse ?

p. 62

Éprouver de la joie est le signal qu'une nouveauté survient. Elle annonce, pour Henri Bergson et Claire Marin, que *« la vie a gagné du terrain, qu'elle a remporté une victoire »* dans la création continue de nos existences. Mais comment qualifier ce plaisir sans intensité que procure, parfois aussi, le confortable train-train du quotidien ?

LA CITATION



Søren Kierkegaard, *La Reprise* (1843)

« Quand on fait le tour de l'existence, on doit s'apercevoir, si on a le courage de le comprendre, que la vie est une reprise dont on a plaisir à se réjouir. Celui qui n'a pas fait le tour de la vie, avant de commencer à vivre, n'arrivera jamais à vivre. Celui qui en fit le tour, mais en fut saoulé, c'est qu'il était mal bâti. Mais celui qui choisit la reprise, celui-là vit. »

POUR ALLER PLUS LOIN



The Complete Piano Etudes
Philip Glass (InFiné, 2025)

Vanessa Wagner interprète l'intégralité des vingt *Études pour piano* du compositeur Philip Glass, composées entre 1991 et 2012. Sous ses doigts virtuoses, ces variations de motifs repris presque à l'identique déploient leur qualité sensible et suscitent une émotion qui défait tous les *a priori* attachés à la musique répétitive. La musicienne jouera ces partitions en concert en France en 2026.



Los Años Nuevos
Rodrigo Sorogoyen (2025)

Les dix épisodes de ces scènes de la vie conjugales se déroulent chacun entre le 31 décembre et le 1er janvier. Chaque nouvel an, la série redémarre. Elle retrace l'histoire d'amour d'Oscar et d'Ana entre leur trentième et quarantième année. Imperceptiblement, par la grâce de l'ellipse, le réalisateur saisit avec justesse la beauté des premières fois comme l'usure du temps. À voir gratuitement sur la plateforme Arte.tv.



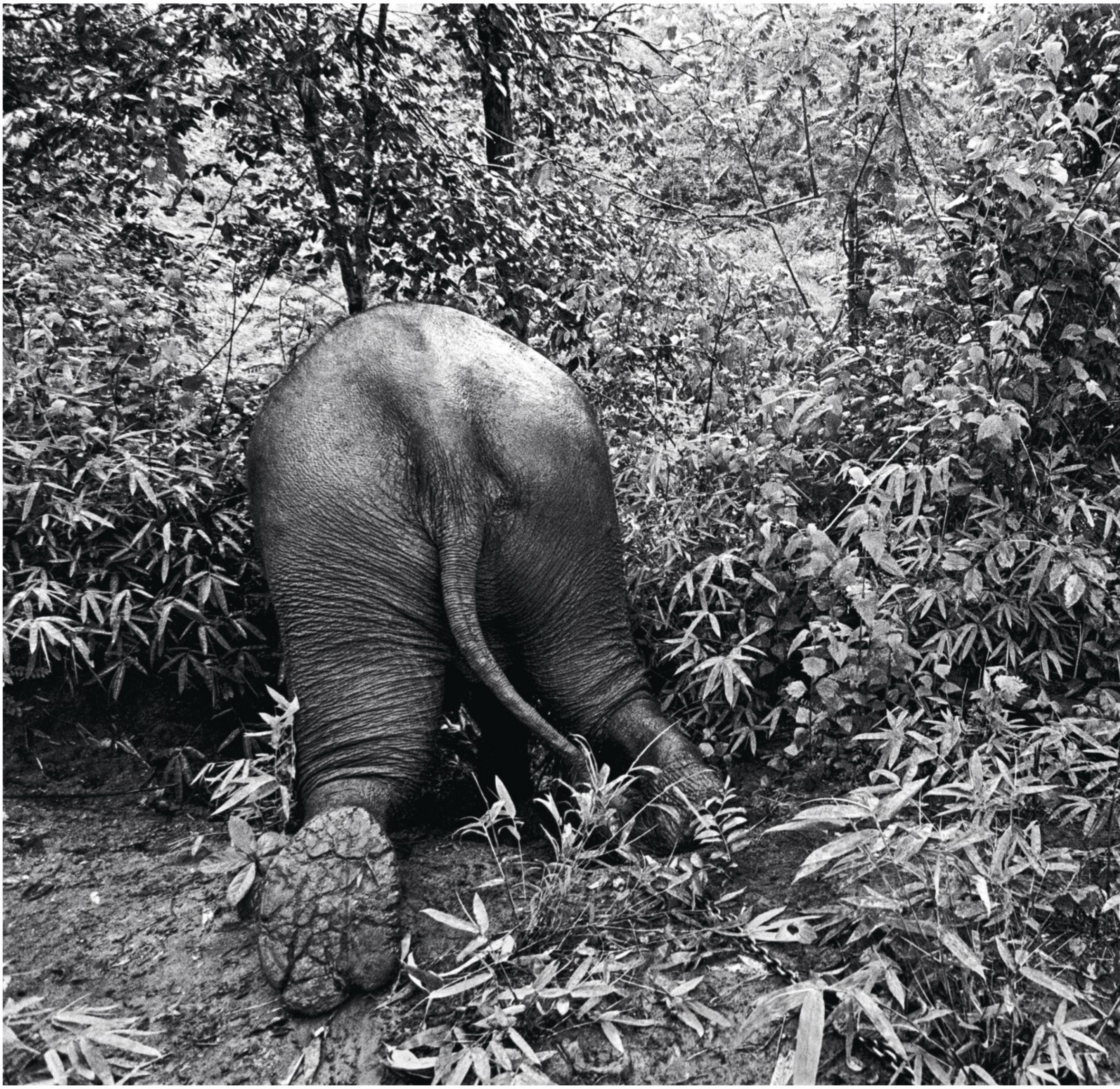
Rosas danst Rosas
Anne Teresa De Keersmaeker (1983)

Cette création pour quatre danseuses a marqué l'histoire de la danse contemporaine. Sur les boucles rythmiques de la musique minimaliste de Thierry De Mey et Peter Vermeersch, la chorégraphe impose la reprise de gestes simples mais expressifs qui définissent son vocabulaire. Le spectacle n'a cessé d'être repris, et il le sera à nouveau lors d'une tournée hexagonale en 2026.



Fido face à son destin
Sébastien Lumineau (L'Association, 2023)

De planche en planche, dans ce recueil de strips, Fido récidive. À chaque fois, l'intrigue ne tient qu'à un fil : ce brave chien pas très malin se balade, puis se prend un réverbère dans la truffe. Et *« Bing ! »*. *« Bonf ! »* Bizarrement, l'ennui ne guette jamais. Le comique – qui tient à de la mécanique plaquée sur du vivant selon Henri Bergson – opère au contraire par la magie de la répétition !



« La nature ne fait rien en vain »

p. 79



© Chien-Chi Chang/
Magnum Photos

S'orienter dans les idées

L'art doit-il forcément être politique ?





Mazarine M. Pingeot

Philosophe et romancière, elle a récemment fait paraître *De l'indifférence à la différence* (PUF), un traité ambitieux pour prendre à revers le risque d'indifférenciation généralisée entre le vrai et le faux, mais aussi *Vivre sans* (Climats, 2024), un essai sur le marketing du manque, qui interroge notre engouement pour le « sans sucre » ou le « sans gluten ». Dans une veine autobiographique, elle a également signé *11, quai Branly* (Flammarion, 2024), récit d'une adolescence confisquée.

Tandis que certaines œuvres se voient mises à l'index du fait des opinions politiques de leurs auteurs et que d'autres se veulent ouvertement militantes, **Mazarine M. Pingeot** se demande s'il est possible de libérer l'art des formes contemporaines de l'idéologie.

La Mort de l'auteur
Titre d'un essai court mais très influent de Roland Barthes publié en 1967, soutenant qu'il ne faut pas aborder les œuvres en fonction de leur auteur mais pour elles-mêmes, en tant que supports d'interprétation.

Charles-Augustin Sainte-Beuve
Critique et écrivain français (1804-1869), il est connu pour ses *Portraits littéraires* (disponibles en ligne), vivants, incarnés, mais attaqués par Proust, car décrivant les écrivains plus que ne traitant des œuvres elles-mêmes.

Antonomase
Figure de rhétorique par laquelle un personnage est désigné par un nom commun ou une périphrase qui le caractérise (par exemple, « le Maître du Kremlin » pour Vladimir Poutine).

À l'heure où la lecture est en faillite, et avec elle la littérature – et plus spécifiquement la fiction –, où la culture se consomme sur des plateformes et où l'art n'est plus que l'objet de spéculations sur un marché qui, lui, se porte bien, il semble anachronique de s'intéresser à la création, et plus encore aux relations que l'art entretient avec la politique. Pourtant, plusieurs événements ont remis au cœur de l'espace public cette délicate question: des événements sans lien les uns avec les autres mais qui tous ont suscité des débats virulents, manifestant un retour en force de la position dominante de la politique sur l'art.

Outre-Atlantique, la censure sévit, et l'on ne compte plus l'interdiction de livres dans les bibliothèques et les écoles. Tout ce qui est supposé « *woke* » est frappé d'opprobre et d'interdit. Le phénomène s'étend aux productions populaires et grand public comme dernièrement la série animée *Transformers: Earthspark,* diffusée sur Netflix, qui contient un personnage utilisant les pronoms neutres « *they/them* », symbole de reconnaissance d'identités non binaires. Elon Musk, suivi par plus de 180 millions d'abonnés, tweete alors: « *Cancel Netflix* ». Dans cette politique du « *cancel* », il n'est fait aucune distinction entre ce qui relève du divertissement et ce qui relève de l'art; tout doit être soumis à la morale du moment, celle des puissants – en l'occurrence puritains et réactionnaires. Le *New York Times* recensait en mars dernier plus de deux cents mots et acronymes devant être évités ou supprimés des documents gouvernementaux américains – ce qui devrait s'étendre à la production littéraire. Comme l'a rappelé Donald Trump, « *les mots sont importants et peuvent avoir des conséquences inattendues* ».

Dans un autre registre, le lien entre l'homme et l'œuvre est redevenu le support d'une critique de l'œuvre. Lien que Proust avait en son temps fustigé dans son *Contre Sainte-Beuve* en distinguant le moi de l'auteur de l'être social, ouvrant la voie à la « ***mort*** » progressive « ***de l'auteur*** »*, déclarée par Roland Barthes, Michel Foucault ou encore Maurice Blanchot. Chez **Sainte-Beuve***, ce sont les gages de moralité de l'auteur qui conféreraient à l'œuvre sa valeur. Critique bourgeoise s'il en est, mais qui revêt aujourd'hui de nouveaux atours: en effet, la figure de « l'auteur » a survécu aux attaques en règles du structuralisme pour revenir glorieuse, à travers un double processus inversé: celui qui consiste à boycotter les œuvres d'un auteur dont on considère par ailleurs et parfois de façon légitime qu'il n'est pas une « bonne personne »; et l'autre qui consiste à promouvoir les œuvres en mettant en avant leur auteur invité sur les plateaux télé, interviewé dans les journaux, **antonomase*** de son œuvre. Le marketing culturel fonctionne sur le même principe qu'une certaine forme de militantisme: l'identification d'un lien de propriété entre l'homme et l'auteur, l'illusion d'une transparence entre celui qui signe son livre ou dont le nom figure en tête du générique, et l'œuvre telle qu'elle se déploie, qui serait le réceptacle des intentions conscientes et claires d'un sujet « maître et possesseur » de ses productions. L'économie capitaliste se marie harmonieusement avec l'idéologie du sujet-individu possessif et récupère à son profit toute production culturelle.

L'ŒUVRE AU-DELÀ DES SLOGANS

Il faudrait pourtant poser la question de la terminologie: être l'« auteur » d'une œuvre, est-ce du même ordre qu'être l'« auteur » d'une loi raciste ou qu'être l'« auteur » d'un crime, même si l'auteur d'une œuvre peut *également* être l'auteur d'un crime: dans ces trois propositions, ●●●

© Riposte Alimentaire via Sipa; wikimedia commons.

le mot « auteur » signifie-t-il la même chose? L'homonymie est utilisée à des fins politiques, quel que soit leur bien-fondé. « ***Qu'importe qui parle*** »*, aurait écrit Samuel Beckett, cet écrivain par ailleurs si engagé, parce que le *qui* n'est pas forcément *celui* qui parle ni *celui* qui crée. L'être social est aujourd'hui privilégié à tout autre, c'est là également une façon de « politiser » l'art.

Quant à l'œuvre, doit-elle être jugée à l'aune de la morale, de la justice? Cela dépend, pourrait-on répondre, si elle fait l'apologie du crime, du viol, du racisme… Mais comment une œuvre authentique pourrait-elle se résumer à un mot d'ordre? Si tel était le cas, elle n'en serait plus une mais un simple pamphlet, un slogan ou de la propagande, autant de types de discours ou de production visuelle qui ne relèvent précisément pas de l'art. L'art ébranle les certitudes et les regards, déjoue le réel pour le mettre en perspective, inquiète les normes sociales, résiste à toute ressaisie conceptuelle ou politique. Et c'est bien là, dans la question qu'il ouvre, plus que dans les réponses qu'il offre, dans la reconfiguration du sensible, dans la brèche qui perce le bavardage et le flux d'images, dans l'échappée qu'il propose, qu'il joue son rôle à nul autre pareil: il fabrique un espace où rien n'est sûr et où ça se rejoue, un écart et un déplacement, que le langage de la communication, qu'il soit discursif ou imagé, n'est pas à même de circonscrire. Un espace où les normes sociales restent au seuil. Un espace où le moi social n'a pas voie de cité, mais où les autres « moi » s'ébrouent enfin libres, explorant les derniers recoins de sauvagerie.

À cet égard, l'œuvre est pleinement « politique » si l'on entend par politique la condition de la pluralité: elle autorise les interprétations, la subjectivation, le doute; elle est « démocratique » dans la mesure où elle ouvre à une conflictualité fertile, celle-là même qui permet le débat sans basculer dans l'antagonisme. *A contrario,* une finalité politique revendiquée asservit l'œuvre: qu'elle soit dénoncée ou au contraire utilisée dans un but idéologique, voire « moral », l'œuvre occupe alors une position **ancillaire***. On peut pourtant avancer que créer, raconter, peindre ont ceci de spécifique qu'ils ne « servent » à rien – crime dans un monde utilitariste qui a colonisé la militance: l'art doit servir. Ce qui ne sert à rien relève du luxe.

MANGER *LA JOCONDE* ?

Une autre série d'événements confirme ce constat. Depuis quelque temps, les militants écologistes s'en prennent aux œuvres d'art: effet de communication, génie du marketing, moyen désespéré de se faire entendre? L'information est de fait relayée dans tous les médias, sur les réseaux sociaux: on en parle, on s'en moque, on applaudit. Il ne s'agit pas d'interroger le bien-fondé des revendications écologiques – il va de soi – mais la manière: que sous-tend cette violence systématique à l'égard d'œuvres d'art au nom de la lutte contre le réchauffement climatique? Comment en est-on venu à considérer qu'une œuvre d'art – les plus grandes d'entre elles ont souvent été transgressives parce que novatrices, troublantes, inquiétantes, perturbantes – pouvait constituer le symbole même de la réaction, de l'immobilisme, du conservatisme? Comment le signifiant a-t-il pu s'inverser de façon aussi radicale? L'école a-t-elle oublié de sensibiliser les enfants à la subversion inhérente à l'art? N'a-t-il pas su résister à sa patrimonialisation?

« L'armature morale qui soumet l'art est parfaitement soluble dans le capitalisme, seule la création artistique ne l'est pas »

« *Qu'est-ce qui est important? Qu'est-ce qu'il y a de plus important? L'art ou le droit à une alimentation saine et durable?* » demandaient par exemple les deux militantes écologistes le 28 janvier 2024 après avoir aspergé *La Joconde* d'une soupe au potiron (« *au butternut* », a précisé deux jours plus tard dans la matinale de France Inter Marine Tondelier, soucieuse, justement, de précision alimentaire). Si l'on devait répondre sérieusement à la question, on resterait perplexe: faut-il vraiment choisir entre les deux? Quel rapport l'art peut-il bien avoir avec l'alimentation? En quoi *La Joconde* empêche-t-elle de bien se nourrir et fait-elle du tort aux paysans engagés dans une agriculture sans sulfate ni pétrochimie? Depuis quand les artistes sont-ils passés du côté du grand capital et de la « domination » pour exploiter les pauvres gens, assécher les dernières réserves de la Terre, artificialiser les sols, affamer les populations du Sud et participer activement au réchauffement climatique?

D'autres questions découlent de ces prémisses: les « pauvres » sont-ils par essence insensibles à l'art? Ceux qui n'ont pas de quoi acheter bio n'auraient pas non plus de sensibilité artistique? L'art est-il réservé aux « riches », aux

« Qu'importe qui parle »
Cette phrase est attribuée à Samuel Beckett et citée par Michel Foucault dans sa conférence « Qu'est-ce qu'un auteur ? » prononcée le 22 février 1969.

Ancillaire
Ayant trait à la servitude (du latin *ancilla,* « servante »).

« bourgeois », et à ce titre suspect, outil de domination et instrument de préservation de rapports de force en place ? La question est légitime mais va à l'encontre de la promesse d'un art authentique – raison pour laquelle il a été interdit dans les régimes autoritaires. Platon entendait expulser les poètes de sa *République* (*lire* Philosophie magazine *n° 191*), quand les autodafés sont les symboles évidents d'un despotisme qui n'entend nullement disputer sa ***Weltanschauung**** avec des artistes susceptibles d'influencer – presque autant que la propagande – des âmes en quête de sens. Pourtant, c'est bien en démocratie que l'art est aujourd'hui condamné.

Weltanschauung
En allemand, « vision du monde ».

« CANCELLER » LA CULTURE… OU LA DÉMOCRATISER ?

Pourquoi est-il à ce point sur la sellette ? La multiplication des jets de soupe sur des tableaux oblige en effet à poser la question : au-delà d'une façon médiatique d'interpeller, n'y aurait-il pas un vrai mépris de l'art, une ignorance, voire une hostilité à ce qui est très rapidement assimilé au capital culturel, et, par conséquent, à des élites détestables ? Le musée devient symbole d'oppression et l'amour de l'art une anomalie. Certes, on peut considérer, dans une approche sociologique, que la connaissance de l'art est le symbole même d'une appartenance, l'expression d'un patrimoine culturel et symbolique propre aux héritiers qui ne sont pas loin d'être également « les dominants ».

Cette lecture rapide ferait ainsi jeter le bébé avec l'eau du bain : si la connaissance des arts, si la lecture, si l'amour de la musique sont des signes extérieurs de richesse culturelle, il faudrait donc les abolir ? Dans les années 1980, on a cherché à démocratiser la culture (non sans une opposition féroce et élitaire) ; désormais, il faut annuler la culture pour démocratiser la société (et ceux qui s'y opposent sont vite assimilés à l'ancienne opposition féroce et élitaire, alors qu'ils sont précisément les anciens partisans d'une démocratisation de la culture). Là encore, on assiste à une inversion des signifiants. Et peu importe que les vrais « dominants » soient aujourd'hui des incultes promouvant la destruction systématique de la culture et des arts au profit du marché (Trump est l'« héritier » d'une fortune colossale amassée sur le dos de la Prohibition, il en a l'usufruit mais il n'en est aucunement l'instigateur). Le capital symbolique et culturel est donc attaqué de toute part, tandis que le capital économique peut dormir sur ses deux oreilles : c'est lui qu'on élit à la tête de la « plus grande démocratie ».

PLAIDOYER POUR UN SANCTUAIRE

L'art doit-il servir une cause politique, et ce, dans son expression la plus extrême : la destruction de l'art doit-elle servir une cause politique ? Au fond, n'est-ce pas la même proposition ? Si l'art est renvoyé à son auteur comme son propriétaire dont la probité morale doit garantir la valeur artistique, il est également réduit à son « message » – il suffit de voir combien le « thème » d'un livre ou d'un film retient la critique au détriment de ses aspects formels. Cette primauté du « message » lui permet d'apparaître et de circuler dans un monde de réseaux : facile à énoncer, univoque, facilement synthétisable, susceptible d'être débattu mais aussi de s'inscrire dans des positions qui le précèdent, éclairant le « réel ». Autant de conditions qui éloignent la fiction et qui minorent la question de la forme. L'art, comme tout ce qui circule sur la Toile et les médias sociaux, doit les alimenter en « contenu ». Il lui est demandé de ne pas excéder ses moyens de diffusion : le format dicte la forme. Le mot d'ordre politique s'est coulé dans la structure du marché : la seule valeur d'une œuvre est son utilité et son potentiel viral. Il doit être « communicable ». Affirmer qu'un roman demeure un lieu de pluralité, d'interrogations, d'ambivalence, et donne à voir, à penser, à imaginer, sans prendre en otage le lecteur pour lui asséner des vérités transcendantes déclenche aujourd'hui des réactions hostiles.

Le résultat est là : la langue doit être communicationnelle pour mieux imiter le code et prévenir toute confusion, voire toute interprétation, le thème doit être emprunté au « réel », l'objectif est de servir, d'alimenter le flux du commentaire et de l'image. Or rien de tel qu'un sceau « moral », qu'il soit réactionnaire ou progressiste, pour valider la légitimité d'une œuvre et son existence médiatique.

L'armature morale qui soumet l'art est parfaitement soluble dans le capitalisme, seule la création artistique ne l'est pas, ce qui en fait sa valeur est précisément cette résistance, cette ouverture à un autre ordre que l'infinie commensurabilité des valeurs qui autorise des subordinations en fonction du marché. L'art relève d'un autre régime que la politique et que l'économie, garder l'indépendance d'esprit qui rend possible l'engagement politique et la critique économique exigerait que cet espace soit sanctuarisé. Et qu'il le soit contre les attaques qui, de tous les côtés, affaiblissent le lieu même de l'imaginaire qui produit du possible. En ce sens, et en ce sens seulement, l'œuvre d'art est pleinement « politique », à défaut d'être idéologique. ■

Par **IRIS ARDEOIS**

LE MATCH





THEODOR ADORNO *vs.* PAUL CELAN

Ni la culture ni le langage n'ont pu empêcher le génocide des Juifs. Dès lors, le décrire avec des mots est vain, voire insoutenable, estime le philosophe Theodor Adorno. Un verdict contredit par le poète Paul Celan.

Peut-on encore écrire de la poésie après Auschwitz ?



© SZ Photo/Max Scheler/Bridgeman Images ; ullstein bild/akg-images ; William L. pour PM.

PREMIER ROUND
Adorno constate l'échec de la culture face au génocide

Dans ***Prismes*** (1955), Theodor Adorno affirme qu'*« écrire un poème après Auschwitz est barbare »*. Il fait le constat de l'échec de la culture face au génocide : ni la philosophie ni la littérature n'ont su empêcher l'horreur. Pire, elles l'ont parfois accompagnée et justifiée. Toute tentative d'écrire de la poésie après le désastre lui apparaît vaine, voire indécente ou même barbare : cela reviendrait à nier son étendue, alors qu'un point de non-retour a été franchi. Adorno soulève également le problème de l'indicible, affirmant que *« même la conscience la plus radicale du désastre risque de dégénérer en bavardage »*. C'est l'inutilité de la culture mais aussi l'inadéquation de la langue au monde qu'il met en cause.

DEUXIÈME ROUND
Celan réplique en se réappropriant la langue du bourreau et crée une poésie nouvelle

Pourtant, l'œuvre du poète juif germanophone Paul Celan, dont les parents sont morts en déportation, semble contredire ce verdict. En 1945, trois mois après la libération des camps, il écrit *Todesfuge* (« Fugue de mort »), poème épitaphe dédié à sa mère, rythmé par la phrase : *« La mort est un maître venu d'Allemagne. »* En écrivant dans la langue du bourreau, Celan fait de la poésie une discipline de l'effroi et du silence. Ni l'esthétisme ni la représentation ne sont recherchées. Dans une lettre de 1946, le poète confiera d'ailleurs : *« Il est difficile pour un Juif d'écrire des poèmes en langue allemande.* [...] *La main qui ouvrira mon livre aura peut-être serré celle de l'assassin de ma mère.* [...] *Pourtant mon destin est celui-ci : d'avoir à écrire des poèmes en allemand. »* C'est à partir de cette langue à la fois mère et hostile qu'il forge une poésie nouvelle.

TROISIÈME ROUND
Adorno admet s'être trompé : la poésie de Celan transcende les limites du langage

En 1966, Adorno reviendra sur ses propos dans sa *Dialectique négative* : *« Il pourrait bien avoir été faux d'affirmer qu'après Auschwitz, il n'est plus possible d'écrire des poèmes. »* Le philosophe insiste sur la situation paradoxale de la culture après 1945 : maintenir une culture coupable risquerait de perpétuer la barbarie, mais s'y refuser entièrement y conduirait tout autant. *« Les artistes authentiques du présent sont ceux dont les œuvres font écho à l'horreur extrême »*, écrit-il dans ses *Modèles critiques* (1962). Commentant la poésie de Celan, il y reconnaîtra cette caractéristique, la décrivant *« imprégnée de la honte de l'art devant la souffrance qui échappe à la sublimation autant qu'à l'expérience »*. La poésie n'est plus ce qu'elle fut : elle devient l'espace d'une parole devenue impensable, qui témoigne en se sachant elle-même inadéquate.

L'OBJET

La bobine de fil de Freud



Et si observer les jouets des enfants nous ramenait à l'étonnement philosophique premier ? Dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920), Sigmund Freud s'arrête sur le jouet étrange de son petit-fils Ernst : une simple bobine de bois entourée d'une ficelle. L'enfant la lance par-dessus le bord de son lit jusqu'à la faire disparaître, en criant « *fort !* » (« parti ! »), puis la ramène en tirant sur le fil, saluant son apparition « *par un joyeux* "da"*!* » (« là ! »). Que répète-t-il dans ce « *jeu du* Fort-Da » ? Habitué aux absences quotidiennes de sa mère, Ernst ne se rebelle jamais lors de ses départs, pourtant douloureux. Jouer avec la bobine lui permet de remettre en scène la séparation qu'il subit sans pouvoir s'y opposer et de compenser le déplaisir éprouvé. En jetant l'objet, il se venge symboliquement de la mère, qu'il retrouve ensuite en ramenant la bobine à lui. « *En vivant* [la scène], *il était passif, touché par ce qu'il vivait, et voilà que maintenant il s'installe dans un rôle actif, en* [la] *répétant* [...] *sous la forme d'un jeu.* » L'impression désagréable se substitue dans le jeu à un plaisir nouveau : celui d'être maître de la situation. Freud vient de nous montrer, à l'aide d'une simple bobine, que les objets dont nous faisons nos jouets révèlent davantage sur nos angoisses que nous le pensons… De quoi se laisser embobiner ?

LA PRÉDICTION



1958
Le philosophe **GILBERT SIMONDON** annonce la création de l'intelligence artificielle.

« L'homme qui veut dominer ses semblables suscite la machine androïde. Il abdique alors devant elle et lui délègue son humanité. Il cherche à construire la machine à penser, rêvant de pouvoir construire la machine à vouloir, la machine à vivre, pour rester derrière elle [...] exempt de tout sentiment de faiblesse, et triomphant médiatement par ce qu'il a inventé. »

Du mode d'existence des objets techniques, « Introduction ».



LE JARGON DÉCRYPTÉ

C'est quoi la « *phronesis* » ?

Dérivé du verbe grec *phronein*, qui signifie à la fois « penser » et « sentir », ce mot est aujourd'hui traduit par « prudence » ou « sagesse pratique ». Il désigne une forme d'intelligence capable d'orienter l'action humaine.

Pour **Platon** (428-348 av. J.-C.), la *phronesis* désigne un élan de l'âme vers le monde des idées et est synonyme de sagesse. Dans son dialogue les *Lois*, elle est présentée comme ce qui accompagne chaque vertu et qui la purifie.

Mais la notion de *phronesis* est avant tout attachée à **Aristote** (384-322 av. J.-C.), qui en fait, dans son *Éthique à Nicomaque*, une véritable intelligence du bien-agir : orientée vers l'action, la *phronesis* est cette disposition de l'âme portée sur les affaires humaines, qui permet à celui qui la détient d'agir de façon éclairée, mesurée et vertueuse face à ce qui est incertain. Sa définition est donc moins théorique que pratique : on ne la comprend qu'en observant l'homme prudent, qui, par l'expérience et la délibération, parvient à formuler la règle de son action au moment même où il agit.

Photos : © wikimedia commons ; capture d'écran Entretien sur la mécanologie, 1968. Pictogramme : © William L poru PM.

AVERROÈS, COMMENTER ET CONCILIER

Averroès est né en 1126, il y a exactement 900 ans, à Cordoue. Ce commentateur passionné d'Aristote a su faire dialoguer philosophie et religion, raison et foi, une démarche dont se revendiquent aujourd'hui nombre d'intellectuels arabes contemporains.

Par **VICTORINE DE OLIVEIRA**



© Illustration : William L pour PM

LES CLÉS D'UN CLASSIQUE

Quand on évoque la pensée arabe, c'est le premier nom qui vient à l'esprit, même neuf cents ans après sa naissance – sacrée prouesse. Pourtant, bien malin celui qui entrera sans difficulté dans l'œuvre de celui que l'on surnomme « *le Commentateur* », tant les problèmes qui l'ont occupé peuvent nous paraître aujourd'hui obscurs. L'intellect est-il divisé entre chaque individu, ou forme-t-il un tout unifié, un « *monopsychisme* »? Dieu peut-il se voir attribuer des qualités humaines, ou n'est-il que pur intellect? À quel point faut-il rendre son discours accessible à tous? Cette dernière question n'a pour le coup rien perdu de son actualité. Accompagné de sa lecture d'Aristote, Averroès (1126-1198) trace un chemin philosophique qui tente de tenir ensemble foi et raison, sans jamais hiérarchiser l'une par rapport à l'autre. Si les rivalités politiques de son temps ont pu affecter sa position et son confort matériel, elles n'ont eu que peu d'influence sur ses convictions philosophiques et religieuses, lui qui resta toutefois proche du pouvoir tout au long de son existence.

LE PHILOSOPHE ET LE CALIFE

Impossible de parler d'Averroès sans évoquer Aristote, l'affaire de sa vie. C'est à lui qu'il doit son surnom: le plus clair de ses écrits consiste en un commentaire serré de l'œuvre du philosophe grec. Rien à voir avec une absence d'originalité ou une forme de paresse intellectuelle: au XII^e^ siècle, la philosophie se pratique en s'écharpant sur l'interprétation des Anciens et en pratiquant des acrobaties de pensée tentant de concilier cosmogonie grecque et monothéismes. Dans l'Espagne (alors dénommée al-Andalus) sous domination arabe, Aristote est à la mode. Averroès s'y intéresse d'ailleurs après un voyage au Maroc au cours duquel le futur calife Abu Yaqub Yusuf lui demande des éclaircissements sur des points de la doctrine aristotélicienne. Peut-être est-ce d'abord pour flatter la curiosité d'un puissant qu'Averroès se lance dans l'étude approfondie des *Politiques* et de la *Métaphysique*. Mais ce premier élan opportuniste se transforme vite en passion et joute intellectuelle, qui donnera lieu à de nombreux ouvrages, dont le *Discours décisif*, *Incohérence de l'incohérence* et *L'Intelligence et la Pensée*.

Dans le premier, qui se présente comme une *fatwa* – une consultation juridique examinant plusieurs options –, Averroès se demande « *si l'étude de la philosophie et des sciences de la logique est permise par la Loi révélée, ou bien condamnée par elle, ou bien encore prescrite, soit en tant que recommandation, soit en tant qu'obligation* » – si les lois islamiques recommandent, permettent ou interdisent la pratique de la philosophie. Il remarque que de nombreux versets du Coran prescrivent l'usage de la raison afin de mieux comprendre « *les étants* ». En revanche, cette compréhension n'est accessible qu'à une certaine classe d'esprits, notamment ceux capables de comprendre les syllogismes, c'est-à-dire la forme de raisonnement la plus virtuose – les questions d'égalité entre les individus ne sont pas vraiment à l'ordre du jour. C'est en vertu de cela qu'il recommande la lecture des Anciens, de ceux « *qui ont étudié ces questions avant l'apparition de l'islam* ». Reste que le lecteur doit garder un œil critique: « *Si tout s'y avère juste, nous le recevrons de leur part; et s'il s'y trouve quelque chose qui ne le soit, nous le signalerons.* »

De son vivant, cette rigueur critique vaut éloges et protection à Averroès, du moins le temps du règne de Yusuf. Jusqu'à sa mort en 1184, ce dernier, surnommé le « *Calife intellectuel* », fait en sorte que les thèses d'Averroès bénéficient d'une large tolérance, ce qui n'est pas du goût de tous les théologiens. Sous son règne, on ne condamne plus à mort sans procès. Averroès ne cherche pourtant pas à combattre la religion, bien au contraire. Il adopte plutôt une ligne de crête exigeante qui éclaire la « *Révélation* » du travail de la raison, quitte à assumer les contradictions qui se font parfois jour. Il est ainsi une boussole pour ceux qui défendent un islam dit « *éclairé* » face à des forces obscurantistes.

LE « *DEPRAVATOR* »

Cinquante ans après sa mort, le juriste et philosophe fait à son tour l'objet de nombreux commentaires, notamment de la part de Thomas d'Aquin. De « *Commentator* » il devient « *Depravator* », selon un bon mot du saint chrétien. Selon lui, Averroès n'aurait rien compris à la pensée d'Aristote et l'aurait même complètement corrompue! C'est entre autres sur la question du monopsychisme, de l'idée d'un intellect séparé des individus et qui leur survit, que Thomas d'Aquin s'étrangle: *quid* de la morale et de la Création (avec majuscule) alors? Du fond de sa tombe, le philosophe andalou serait bien en peine de répondre à cette attaque en règle qui mobilise une bonne partie des théologiens latins de l'époque, de Bonaventure à Albert le Grand. Certains peintres le représentent même dans une posture légèrement humiliante, au pied d'un Thomas d'Aquin quatre fois plus grand.

Face à un islam qui suscite toujours plus de malentendus et d'incompréhensions, Averroès fait aujourd'hui figure de conciliateur. Sa pensée demeure en quelque sorte un refuge, la preuve que le dialogue entre différentes religions et cultures a pu être mis en œuvre – quand bien même on en fantasme parfois la plénitude. Nombre d'intellectuels du monde arabe affichent une certaine nostalgie de cet islam conciliateur, qui se pensait non pas comme une forteresse mais un carrefour. C'est le cas du poète et philosophe Abdelwahab Meddeb (1946-2014) et du professeur en sciences politiques Hamadi Redissi. Comme le relève ce dernier, si l'Andalousie du XII^e^ siècle paraît un tel paysage intellectuel idyllique, c'est aussi parce que les masses en étaient exclues. Dès lors que le débat devient public, le conservatisme est bien plus difficile à combattre – surtout dans des pays où les richesses ont été parasitées par la colonisation, puis par la corruption des élites politiques et économiques qui ont pris la suite. Si l'invitation d'Averroès semble de plus en plus ressembler à un vœu pieux, il est encore temps de le lire en appliquant sa propre méthode: si quelque chose ne s'y avère pas juste, « *nous le signalerons* ».

« Si l'Andalousie d'Averroès paraît un tel paysage intellectuel idyllique, c'est aussi parce que les masses en étaient exclues »

Discours **décisifs**



Spécialiste de philosophie médiévale arabe et latine, professeur à l'université Paris-1, **Jean-Baptiste Brenet** est l'auteur de nombreux ouvrages sur Averroès, dont *Averroès l'inquiétant* (Les Belles Lettres, 2015), et, récemment, de *Qu'est-ce que la philosophie ?* (Rivages). Il propose ici un lexique éclairant les concepts du Commentateur. Il animera le 3 mars prochain à l'Institut du monde arabe une conférence sur l'intelligence artificielle au crible de la pensée d'Averroès.

Propos recueillis par **ARIANE NICOLAS**

L'*ingenium*

« **Une bonne partie de la pensée arabe repose sur l'idée d'un partage anthropologique:** s'ils relèvent tous d'une même espèce, tous les humains ne se valent pas; il y a les gens de l'élite, il y a les gens de la foule, de la masse, qui se divise elle-même en plusieurs catégories. C'est une affaire de providence et de physico-chimie. Car c'est le "mélange" caractérisant les corps qui distingue les individus. Averroès pense que tous les hommes n'ont pas la même complexion, ce que l'on appellera plus tard l'*ingenium*. Nos corps dépendent d'un certain dosage, d'un équilibre entre les qualités élémentaires (le chaud, le sec, le froid, l'humide) qui conditionne ce qu'ils peuvent. Tout cela joue sur notre chair, sur notre mémoire, sur notre capacité de raisonner. L'usage que nous faisons de cette puissance immatérielle qu'est l'intellect dépend en effet d'un ancrage très corporel. Cela veut dire, en tout cas, qu'au sein de l'humanité, il existe des classes étanches, des groupes humains de constitution similaire, qui seront portés vers certaines activités et seront plus ou moins sensibles à certains types de discours. Cela étant, tous les humains le sont en tant qu'ils ont l'intellect pour essence, pour forme. C'est la rationalité qui fait le lien. Et la juste variété des régimes de discours doit permettre à chacun, en dépit des coupures, d'accéder au vrai dans la mesure qui lui convient. »

La cité

« **La nature ne fait rien en vain.** Il ne peut pas y avoir d'espèce qui soit vaine, c'est-à-dire de puissance qui ne soit pas destinée à s'actualiser – une idée empruntée à Aristote. Or l'humain est une espèce rationnelle, faite pour penser, et toujours menacée par son désœuvrement, son impuissance. Puisque l'homme ne peut vivre qu'en société, il faut donc impérativement bâtir la cité *"vertueuse"* qui permettra à la philosophie d'advenir et de se déployer. Quelle est cette cité ? Celle d'un pouvoir fort, au-dehors, au-dedans, qui permet à tout le monde, sans la perturbation des théologiens, d'embrasser l'islam et qui, sans publicité, donne à la philosophie les moyens de s'exercer. C'est cela qu'Averroès aura trouvé auprès de ses protecteurs pendant plusieurs décennies. »

© Jean-Marc Zaorski/Rapho

Aristote

« **Averroès a découvert les textes d'Aristote** par le biais des traductions réalisées dans l'Islam oriental à partir du Xe siècle, l'époque de la grandeur de Bagdad (Irak). Les corpus scientifique et philosophique grecs sont alors traduits en arabe, parfois directement, parfois à partir du syriaque. Au gré de l'expansion de l'islam et de la circulation du corpus scientifique, Aristote parvient en Andalousie (al-Andalus), sous domination musulmane. Averroès est l'héritier de cette *translatio studiorum*. Il reçoit la quasi-totalité du corpus d'Aristote (à l'exception des *Politiques*). Le néoplatonisme (Plotin, Proclus) est également présent, influent, mais il tâchera de s'en écarter pour épurer son "aristotélisme". Averroès ne lit que l'arabe, pas le grec. Les traductions d'Aristote qu'il a sous les yeux sont de qualité inégale, il y est sensible, et cela stimule son effort d'exégète. Averroès exerce à la fois comme juge, juriste et médecin – il sera le médecin personnel du calife. Mais il est surtout philosophe et, s'il rédige quelques traités personnels, c'est à commenter Aristote qu'il aura en effet consacré sa vie. On distingue trois formes de commentaires. Les *"Compendia"*, d'abord, ou *"Épitomés"*, qui sont des synthèses des livres d'Aristote. Il s'agit d'œuvres de jeunesse, influencées entre autres par ses lectures d'Alexandre d'Aphrodise ou d'Ibn Bajja (ou Avempace). Les *"Commentaires moyens"*, ensuite, qui sont des paraphrases d'Aristote. Averroès résume le texte, le reformule, le plus souvent sans s'en écarter. On y voit à l'œuvre, toutefois, une synthèse intelligente, précise, qu'on peut qualifier de "néo-aristotélicienne". Enfin, les *"Grands commentaires"*, qui constituent des explications linéaires dans lesquelles Averroès découpe et cite le texte original, qu'il analyse presque mot à mot. C'est là que se manifestent sa subtilité et son génie d'interprète. Ce sont justement ces œuvres qui auront le plus d'influence dans le monde occidental latin: non seulement formellement (Averroès aura d'une certaine manière appris à l'Occident à lire le texte d'Aristote) mais conceptuellement, nombre de ses analyses devenant un bien commun de la scolastique. »

Le Coran

« **Quand Averroès commente Aristote, en philosophe et pour des philosophes, il n'y a pas le Coran. La philosophie est autonome et indépendante,** elle est pour lui l'expression parfaite de la vérité. On connaît la formule célèbre de la scolastique latine: *"La philosophie est la servante de la théologie."* Cette idée, Averroès y est totalement étranger. Pour lui, la religion n'est jamais que la traduction inférieure de ce que la philosophie dit parfaitement, c'est-à-dire sous forme démonstrative et conceptuellement pure. Autrement dit, il n'a rien d'un exégète coranique, même s'il est convaincu de la véracité de sa religion. À l'entendre, la philosophie et la religion s'adressent à des types différents de personnes (même si aucun homme ne peut faire l'économie de l'enfance et de la société, et donc grandit dans une religion). Le Coran s'adresse à l'ensemble de l'humanité, de manière assez simple et imagée, tandis que la philosophie s'adresse à un nombre plus restreint de gens, qui ne raisonnent que par concepts et démonstrations. Ces derniers n'ont pas besoin de la Révélation pour accéder à des vérités supérieures; l'Univers, pour eux, est sans opacité, il s'explique intégralement. Cela étant, les vérités aristotéliciennes et religieuses ne s'opposent pas; ce sont deux versants d'une même réalité. L'humanité a faim de vérité. La religion est là pour donner à l'ensemble des êtres humains le vrai sous une forme digeste, compréhensible, efficace, ce que la philosophie, dans sa complexité, ne saurait offrir. »

Dieu

« **Du vivant d'Averroès, la dynastie au pouvoir en Andalousie change:** les Almoravides sont renversés par les Almohades. Il existe notamment une controverse entre eux au sujet du dieu anthropomorphe. Les Almohades reprochent aux Almoravides, qui se voulaient eux-mêmes fermes, d'avoir dévoyé le dogme. Ils entendent notamment réaffirmer le principe d'immatérialité de Dieu. Certains passages du Coran ou de la tradition, lus littéralement, peuvent laisser penser que Dieu est une sorte de superhomme, qu'il serait doté d'un corps et d'attributs physiques. Par exemple, le hadith de Muhammad disant: *"La pierre noire est la main droite de Dieu sur terre."* Dieu aurait donc une main? Le théologien al-Ghazali martèle qu'on ne saurait le dire, que ce serait aller contre son absolue transcendance et qu'une telle parole ne vaut qu'analogiquement. La position d'Averroès aura évolué sur cette question. Non pas philosophiquement, puisque le "dieu" d'Aristote n'est rien qu'un Intellect, moteur de l'Univers, et qu'il n'a rien de corporel, mais – sous la pression du pouvoir – s'agissant du discours qu'on peut adresser à la foule. Si celle-ci ne peut rien se figurer qu'en l'imaginant, une certaine anthropomorphisation de Dieu n'est-elle pas acceptable, voire nécessaire, qui permet à l'individu religieux de se représenter en partie le Créateur? Averroès explique que ce n'est pas l'image comme telle, par conséquent, qui pose problème, mais le type d'image qu'on choisira. En l'occurrence, il faut donner au vulgaire l'image que Dieu donne de lui-même dans le Coran. Qu'est-ce que Dieu? Il est "lumière". Voilà une bonne figuration, dira Averroès; non seulement parce qu'elle vient de Dieu même, mais parce que la lumière est, dans l'ordre sensible que la foule comprend, la plus subtile des réalités. Et le philosophe lui aussi, d'interprétation en interprétation, saura s'y retrouver. »

L'exégèse

« **Les cas de figure sont simples.** Soit la philosophie parle de ce dont ne parle pas le Coran – et il n'y a pas de conflit, mais coexistence, voire complémentarité. Soit les deux s'accordent explicitement, et c'est sans difficulté. Soit les paroles divergent. Dans ce cas, Averroès considère que la contradiction n'est jamais que superficielle, littérale. Le conflit de sens est évident mais se règle. Pourquoi? Parce que philosophie et Révélation sont deux expressions d'une seule et même vérité. La vérité ne se contredisant pas elle-même, il faut simplement trouver le moyen, en faisant jouer les significations, d'accorder les deux discours. Cela s'appelle l'interprétation. C'est l'opération qui dégage le sens "caché" du sens le plus évident. Le théologien al-Ghazali – qu'Averroès récuse par ailleurs – soutenait déjà que tout musulman devait admettre qu'une lecture intégralement littérale du Coran et de la tradition ne tenait pas. Les paroles du Prophète sont toujours signifiantes mais peuvent s'entendre à différents niveaux. Averroès y souscrit, à sa façon. En cas d'opposition avec les conclusions philosophiques, il faut interpréter le texte religieux. Seul le philosophe le peut et le doit, lui qui repère exactement le point de divergence et maîtrise le point d'arrivée. Par sa connaissance de la langue arabe, de la Révélation et de la tradition, il s'agit pour lui de faire jouer les significations pour faire en sorte que les formules du Coran rejoignent les démonstrations d'Aristote. »

L'âme et la vie après la mort

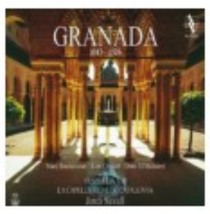
« **En islam, non seulement l'âme est immortelle mais elle retrouve son corps:** c'est l'individu, corps et âme, qui jouit éternellement du paradis ou souffre éternellement de l'enfer. Le problème est double pour Averroès: d'une part, parce que comme ses prédécesseurs (en premier lieu, Ibn Sina, c'est-à-dire Avicenne), il récuse philosophiquement l'idée d'une résurrection des corps; d'autre part, parce qu'en tant qu'aristotélicien, il soutient que l'âme individuelle se corrompt en même temps que le corps dont elle est la forme. Ce qui reste à la mort de l'individu, ce n'est que l'intellect, c'est-à-dire la puissance "spécifique" de penser, que cet individu aura mis en œuvre singulièrement au cours de sa vie mais qui, à sa disparition, trouvera à s'employer par le biais d'autres corps. Ce qui reste de nous, autrement dit, n'est pas "à" nous proprement; c'est l'intelligence humaine, sans mémoire individuelle, sans affects, une pure capacité de penser. Tout son effort – mais Averroès reste vague car il rechigne à l'exercice – consiste à affirmer que la philosophie ne nie aucunement la vie future (ce qui serait bien hérétique) mais discute de sa modalité (ce qui ne l'est pas et, de fait, n'a rien d'évident). Il suggère aussi que, quand le Coran parle de la mort, comparée au sommeil, il faut en vérité comprendre avec Aristote que l'intellect commun perd seulement l'un de ses instruments, soit un corps individuel parmi d'autres. Sans être lui-même détruit, il se trouve associé à d'autres corps humains doués d'imagination qui, par le biais des images, viendront l'activer. C'est cela, la vie future: l'activité incessante de l'intellect de l'espèce, appuyé sur des corps quelconques, toujours disponibles. Il n'y a aucune immortalité personnelle. On comprend qu'Averroès n'ait pas souhaité l'exposer dans des textes non philosophiques. »

Pour aller plus loin

À voir

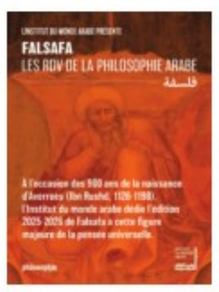


Le Destin,
de Youssef Chahine
(1997)
Alors que son pays, l'Égypte, traverse une vague d'extrémisme religieux, le réalisateur se penche sur l'Andalousie du XII[e] siècle. Autour du personnage d'Averroès, il met en scène un régime où le dialogue et la tolérance sont de mise. D'abord interdit à sa sortie en Égypte, le film sera finalement le plus grand succès commercial de Chahine.



Granada,
par Jordi Savall avec l'orchestre Hespèrion XXI et le chœur La Capella Reial de Catalunya
(AliaVox, 2016)
Spécialiste de musique ancienne et médiévale, le chef d'orchestre d'origine catalane Jordi Savall a dédié tout un album à la musique arabo-andalouse. Dans ces compositions, dont certaines ont dû parvenir aux oreilles d'Averroès, se mêlent influences européennes et tons divisés à l'extrême, tels que les pratiquaient les musiciens arabes d'alors.

« **Averroès avait raison** »
(Podcast en 4 épisodes, France Culture, 2021)
Avec Ali Benmakhlouf, Souleymane Bachir Diagne, Jean-Baptiste Brenet et Makram Abbès, Adèle Van Reeth explore Averroès sous toutes les coutures, de sa lecture du Coran à sa pensée politique. Un podcast pédagogique pour une œuvre parfois ardue.



Retrouvez Averroès à l'Institut du monde arabe lors d'un cycle de conférences dans le cadre de « Falsafa, les RDV de la philosophie arabe »
En partenariat avec *Philosophie magazine*

Le 3 février / David Lemler / Averroès et l'averroïsme juif
Le 3 mars / Jean-Baptiste Brenet / Averroès et l'IA
Le 7 avril / Cristina Cerami / Averroès et la question du genre
Le 5 mai / Ziad Bou Akl / Averroès et la théologie
Le 2 juin / Joël Chandelier / Averroès médecin

Livres

Pour tous | Lecteur curieux | Lecteur motivé | Lecteur averti



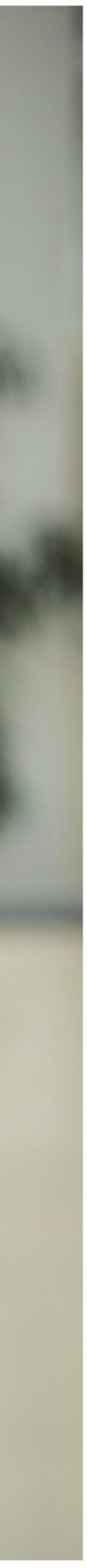
LE BILLET DE MARTIN LEGROS

Les yeux grands ouverts

« ***J'ai besoin des mots des autres pour voir ce que je vois.*** » Tel est le credo que réaffirme **Alain Finkielkraut** en ouverture de ce nouvel opus, ***Le Cœur lourd*** (Gallimard). Et tel est en effet l'art inimitable qui est le sien de parvenir à faire vibrer les mots des autres pour nous faire voir ce qu'il voit et ce qu'il pense, dans une vision du monde médiatisée par les œuvres qui est sa définition de la culture. Comme le souligne le journaliste Vincent Trémolet de Villers, dans la préface de cette « *conversation* » très écrite, certaines des « *perles* » que Finkielkraut ne se lasse pas de réciter, presque religieusement, comme « *un homme, ça s'empêche* » de Camus, sont d'ailleurs entrées dans la conversation commune, grâce à lui. Loin de tout pédantisme, ce dévoilement « *livresque* » de l'expérience passe par une série de courts-circuits entre les épisodes de la vie du philosophe et les auteurs qui ont compté pour lui, de Levinas à Kundera. On est ainsi frappé par le chapitre sur les animaux: les récits de la romancière Sigrid Nunez l'aident à nommer le troublant oubli de soi dont il a fait l'expérience au contact de son chien; les mots de Vassili Grossman lui permettent de faire partager la culpabilité éprouvée devant le regard vitreux mais si humain du mouton. À chaque fois que l'étincelle se produit, on se demande si le plaisir éprouvé tient au fait d'avoir trouvé un correspondant vécu à la profondeur d'un texte, ou l'inverse. Mais on sait encore plus gré à « Finkie » d'admettre qu'il est des situations où nous sommes privés des mots et des concepts qui nous aident à comprendre ce qui nous arrive. Où le « déjà nommé » ne saisit plus l'inédit. Dans un ultime chapitre, d'une grande justesse, consacré aux conséquences du 7-Octobre et de la guerre à Gaza, le philosophe alerte ainsi sur le nouvel antisémitisme antisioniste (« *cette idéologie n'a aucun précédent ni équivalent dans la pensée politique mondiale* »), tout en faisant part de sa « *honte* » face aux crimes commis par le gouvernement de Benyamin Netanyahou et de ses fanatiques soutiens (« *le juif que je suis… se sent compromis et sali comme ne l'ont jamais été aucun de ses ancêtres par ceux qui agissent en toute impunité au nom d'Israël* »). « *Pour la première fois,* conclut-il au nom d'une partie de la communauté juive, *nous devons faire face à la haine sans avoir la consolation de l'innocence.* » Privé de l'appui des autres, il trouve là les mots justes, les siens, pour nous faire voir et penser ce qui se passe.



© Serge Picard pour PM; François Bouchon.



L'ESSAI DU MOIS



Qu'est-ce qu'être humaniste ?
SARAH BAKEWELL
Trad. de l'anglais N. Cavaillès / Albin Michel / 528 p. / 25,90 €

Pour un humanisme *excentrique*

Brandi comme un mantra, l'humanisme semble pourtant sonner creux à notre époque. Avec *Qu'est-ce qu'être humaniste ? Une brève histoire de la libre pensée*, une grande fresque historique sur plus de sept siècles, l'essayiste **Sarah Bakewell** redonne sens à cette aventure à travers la vie, haute en couleur, de ses acteurs.

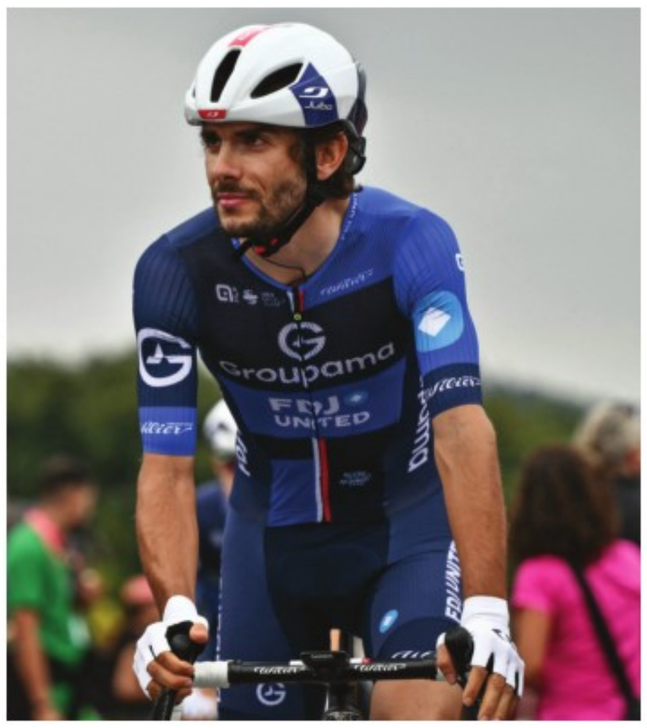
Par **MARTIN LEGROS**

Jamais peut-être l'invocation n'a été brandie avec autant d'urgence. À l'heure où l'intelligence artificielle (IA) menace de remplacer l'homme, adopter une position humaniste semble relever de la survie. Même en philosophie, la vogue de l'antihumanisme a fait long feu, tous les grands penseurs sont des « humanistes ». Sauf que le concept s'est évidé de l'intérieur à mesure qu'il rassemble les esprits. Être humaniste, n'est-ce pas ce que prétendent ceux qui s'opposent au fanatisme et au consumérisme, les partisans du droit de mourir dans la dignité et les adversaires de l'euthanasie, ceux qui défendent les humanités menacées par les écrans… et ceux qui croient en un *humanisme digital* ? L'humanisme veut-il alors encore dire quelque chose ?

C'est l'un des mérites du nouvel essai de Sarah Bakewell, une somme de près de 500 pages, de proposer un remède à cet affadissement, sous la forme d'une grande fresque historique. Après avoir consacré une monographie à Montaigne (*Comment vivre ? Une vie de Montaigne en une question et vingt tentatives de réponses*, 2013) et une autre aux existentialistes (*Au café existentialiste. La liberté, l'être et le cocktail à l'abricot*, 2018), l'essayiste britannique, conservatrice à la Wellcome Library de Londres après des études de philosophie, a profité des confinements à répétition du Covid pour se replonger dans les traces de cette aventure. Son récit, vivant, informé et personnel, parcourt plus de sept siècles d'histoire européenne, de 1300 à nos jours. Scandé par périodes – l'Italie de la Renaissance, les Lumières françaises, anglaises et allemandes, les crises du XX^{e} siècle… –, il nous est raconté au travers de la vie des hommes, et des quelques femmes aussi – en trop petit nombre, se désole Bakewell –, qui ont donné sens à cette quête de l'*humanitas*, de Pétrarque à John Stuart et Harriet Taylor Mill, en passant par Bertrand Russell, Érasme ou André Vésale.

Si « *aucun d'entre eux n'a parlé d'"humanisme" comme d'un concept ou d'une pratique générale avant le XIX^{e} siècle* », Bakewell croit en « *l'existence d'une tradition humaniste commune et cohérente* » qui relie toutes ces figures. Qu'ont-elles en commun ? Une passion pour les textes antiques, dont la redécouverte, par-delà l'oubli du Moyen Âge, est indissociable de leur valeur critique et civique : les *studia humanitatis* forment le citoyen en lui apprenant à parler, à débattre et à agir au service de ses semblables et de la Cité. Une affirmation réitérée de la liberté de conscience, ensuite, contre toute forme de dogmatisme – religieux, en particulier. Enfin, et c'est ce qui rend les humanistes si attachants pour Bakewell : alors que nombre d'entre eux ont connu le découragement ou même la dépression, la plupart manifestent la conviction que l'humanité est vouée à s'épanouir, ici même, en déployant une curiosité tous azimuts. « *Pour devenir des êtres humains pleinement développés, il nous faut non seulement la liberté,* écrit Bakewell à propos du couple Mill, *mais aussi de nombreux contacts avec la diversité des façons de vivre une existence humaine – y compris les plus excentriques.* » Si l'humanisme menace toujours de verser dans un discours édifiant et étriqué sur les vertus du savoir et de la culture, là est sans doute son meilleur remède interne, dans cette confiance en ce qui excède toute définition de l'Homme. Selon le mot du poète Térence, que tous revendiquent, « *rien de ce qui est humain ne m'est étranger* ». Mais on aimerait qu'à l'heure de l'IA, de l'Anthropocène et de la remise en question du « mâle blanc dominant », la reconfiguration postcoloniale, féministe et digitale de l'idée d'« humanité » soit interrogée. C'est le charme et la limite de cet essai de laisser ouverte cette interrogation.

GUILLAUME MARTIN-GUYONNET A LU **JEAN-LUC MARION**





Qu'est-ce qui nous fait courir ?



La Raison du sport
JEAN-LUC MARION
Grasset / 244 p. / 20 €

Cycliste professionnel et philosophe, **Guillaume Martin-Guyonnet** partait en stage d'entraînement au moment où nous lui avons adressé le nouvel essai de **Jean-Luc Marion**, *La Raison du sport. Cours toujours.* Il l'a emmené dans ses valises… et a pris plaisir à faire résonner les thèses du penseur avec son vécu.

Par **GUILLAUME MARTIN-GUYONNET**

Depuis quelques années, on voit apparaître dans le monde du cyclisme une discipline nouvelle, le gravel, mélange de cyclisme sur route, de cyclo-cross et de VTT. Dans la course à pied, on assiste à l'essor du trail et autres épreuves aux confluents de différentes pratiques. L'essai de Jean-Luc Marion, *La Raison du sport,* s'inscrit dans cet esprit : essai de philosophe, bien sûr, mais aussi récit autobiographique et témoignage de passionné, il s'affranchit des frontières de genres comme on balaie un obstacle en athlétisme.

C'est d'abord une interrogation sur les limites : celles que l'on s'impose et celles que l'on dépasse, avec la joie que cela nous procure. Ah, le record ! Quel athlète n'a pas frémi sitôt la ligne franchie, une fois le dernier souffle d'effort ravalé, le muscle tétanisé, au moment de l'annonce du résultat : « *Meilleur temps battu, votre performance est à proprement parler inédite.* » Explosion, triomphe, la frontière, de quelques centimètres ou de quelques centièmes, a été repoussée ! Qu'on se rassure : le record n'a pas besoin d'être mondial ni national pour faire vibrer, il est peut-être même plus beau s'il est simplement personnel. Car ce qui compte, c'est d'avoir fait s'effondrer « *la distinction entre le possible et l'impossible* », de s'être affranchi d'une borne que l'on s'était un temps fixée. Cet art du dépassement est chose bel et bien incroyable, extraordinaire : elle est de l'ordre du « *miracle* » ou de la « *révélation* », soutient Jean-Luc Marion.

On sent ici œuvre de pratiquant. Avant de devenir académicien, Marion a été coureur de demi-fond, ce que nous apprend le récit inaugural, assez truculent, d'un mille mètres couru par l'auteur il y a plus d'un demi-siècle dans un stade de la périphérie parisienne, théâtre d'un exploit certes tout personnel mais dans lequel se reconnaîtront tous ceux qui ont un jour éprouvé ce sentiment délicieux de l'inattendu athlétique.

Le sport se raconte, et, par un subtil changement de braquet, Jean-Luc Marion nous fait revivre encore les achèvements glorieux et parfois malheureux de Michel Jazy (pour ce qui est des pieds) ou d'Henri Anglade (pour ce qui est des roues). On ressent l'amour intime porté à ces champions – en particulier dans l'hommage rendu au coureur de fond Henri Laëthier, ami de l'auteur. Le sport est aussi affaire de morale. Chez l'athlète, elle s'exprime, comme chez l'écrivain, à travers son style. Et, à cet égard, Marion est un champion qui sait allier narration, érudition et interrogation avec un sens de la formule et une pointe d'humour qui vont droit au but.

Pourquoi court-on ? Qu'est-ce qui nous pousse dans nos derniers retranchements ? Quelle est la « raison » de cet acte absurde

© Marco Bertorello/AFP ; JF Paga.

consistant à se mettre en mouvement, à se faire mal, pour rien? Telle est la grande question soulevée qui résonne forcément chez le cycliste « *professionnel* » que je suis, qui a transformé ce qui était initialement une passion, voire une pulsion, en un métier. Or je me rends compte qu'avec les années je perds parfois cette « *raison du sport* », embarqué dans le tourbillon des data, des responsabilités, des contraintes. Je remercie donc Jean-Luc Marion de me rappeler cette chose essentielle: si je cours, si je concours, si nous courons tous, ce n'est pas pour la gloire, pour l'argent ou pour une quelconque volonté de puissance, c'est parce qu'il en va de notre âme (« *Celui qui court veut toujours au fond s'assurer de son âme* »), c'est-à-dire de notre « *chair* » définie comme un corps vécu, par opposition au corps-outil, au corps-objet, celui que l'on exploite.

L'effort sportif nous arrache à nous-mêmes. Le Moi s'oublie au-delà de la barre du trentième kilomètre ou vers le sommet d'un grand col alpin. À ces hauteurs, il n'est plus question d'esprit ou de corps, de volonté ou de mécanique, simplement d'un « *vivant* » en mouvement. On me pardonnera donc cette audace de penser que le sport réussit là où la philosophie a depuis toujours échoué dans son ambition, à savoir comprendre et résoudre cette fameuse question du lien entre chose étendue et chose pensante. Dans la chair, toutes deux sont d'emblée réunies, sans que cela pose question. Et la pratique athlétique est ce qui nous donne accès à cette chair.

De là vient que l'on puisse faire, comme Jean-Luc Marion, une phénoménologie du sport et même une théologie du sport, considérant la prière et l'acte athlétique comme deux chemins d'extase, c'est-à-dire de « *déport* », de sortie de soi-même.

« *Courez pour l'emporter!* » intime saint Paul dans son Épître aux Corinthiens. De quelle victoire est-il question? De quelle couronne doit-on se vouloir ceint? On touche ici aux fondements de notre sport moderne, pris dans une contradiction interne entre deux devises. L'une – « *citius, altius, fortius* » (« Plus vite, plus haut, plus fort ») – tend à glorifier le vainqueur, celui qui des autres se distingue. L'autre – « *l'important, c'est de participer* » – met l'accent sur la communion que rend possible le sport. Ce paradoxe, cette apparente hypocrisie entre deux discours qui paraissent mal accordés, m'a longtemps interrogé, en tant que philosophe et en tant que sportif. L'exhortation de saint Paul semble faire pencher la balance vers la première branche de l'alternative: il semble appeler à l'isolement, à une infinie course en avant – en avant de soi, en avant des autres. Jean-Luc Marion en a une lecture plus fine. S'il y a bien une victoire au bout à aller chercher, un mouvement à enclencher, cela n'exclut pas l'autre et la communauté, qui sont au contraire les conditions de tout succès. Si j'attaque, si je m'échappe du peloton, si même à la fin fièrement je lève les bras, ce n'est pas pour jauger les autres, les juger, les abaisser – c'est pour me jauger, me juger, et finalement, simplement à nu et à moi-même, me découvrir. À travers ce bel essai, n'est-ce pas un peu la même chose que réalise Jean-Luc Marion: il s'échappe de son peloton habituel… pour mieux se trouver lui-même?

Guillaume Martin-Guyonnet

Régulièrement classé parmi les vingt premiers du Tour de France, il est également titulaire d'un master de philosophie. Il a notamment signé chez Grasset *Socrate à vélo* (2019), *La Société du peloton. Philosophie de l'individu dans le groupe* (2021) et *Les Gens qui rêvent* (2024).

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

WILLY PROTAGORAS ENFERMÉ DANS LES TOILETTES
Wajdi Mouawad
21 janvier – 8 mars
création

À NOTRE PLACE
Arne Lygre
Stéphane Braunschweig
18 mars – 17 avril

ENTRE PARENTHÈSES
Adélaïde Bon
Pauline Bureau
27 mars – 19 avril
création

www.colline.fr
15, rue Malte-Brun, Paris 20e
métro Gambetta

Le Monde Télérama TRANSFUGE TC TROISCOULEURS arte France culture France inter

Voir avec les peintres



Le Vrai du beau
PAUL AUDI
Flammarion /
251 p. / 23 €

Par **FRÉDÉRIC MANZINI**

Y a-t-il un sens à parler, comme Cézanne et Paul Valéry l'ont prétendu, d'une « *vérité* » en peinture ? Oui, répond Paul Audi, mais à condition de bien s'entendre sur ce qu'on entend par là. Commençons donc par nous défaire d'une conception de la peinture comme illusion de réalité, soumise à une exigence de *mimésis* qui lui imposerait ressemblance et vraisemblance. S'appuyant sur une distinction établie par l'historien de l'art Daniel Arasse, le philosophe différencie en effet une exactitude qu'il appelle *iconique* (relative au contenu représenté dans une image) de la vérité proprement *picturale,* située dans la matérialité même du tableau, lequel « *est toujours et déjà en soi bien plus qu'une image, puisqu'il est, pour le dire en un mot, une peinture* [...]. *C'est précisément cela qui change à l'ère moderne. Peu à peu, les peintres ont pris conscience de ce que c'est qu'un tableau, et peu à peu le tableau s'est enivré de peinture* ». Libérée du devoir de raconter des sujets politiques, religieux ou culturels, la peinture moderne s'est ainsi attachée à produire de manière sensible le rythme, la vivacité ou encore la tension du visible.

Delacroix ? Dans ses *Scènes des massacres de Scio,* la peinture d'histoire passe au second plan derrière la violence des couleurs contrastées et la composition frontale qui interpellent le regard « *comme si le tableau disait : maintenant que la désolation est totale, il n'y a plus rien à dire* ». Monet ? « [S]*es* Nymphéas *ne cherchent pas tant à représenter un paysage qu'à transformer la sensibilité du spectateur* » grâce à ses contours indéfinis et à sa manière d'effacer les frontières entre extérieur et intérieur. Soutine ? La matière empâtée et charnue de ses tableaux semble presque animée d'une force interne vivante. Bacon ? Il ne figure pas, il défigure : ses toiles n'expliquent rien, elles montrent une tension nerveuse qui exprime toute l'intensité de l'affect. En nous donnant à voir l'être-visible des choses, conclut Audi, la peinture nous apprend aussi ce que signifie regarder.



LE ROMAN DU MOIS, PAR ARTHUR DREYFUS



Protocoles
CONSTANCE DEBRÉ
Flammarion /
176 p. / 19 €

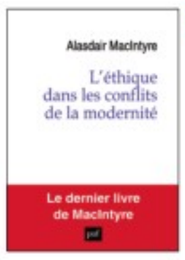
L'article de la mort

Du temps qu'elle était avocate, Constance Debré se rendait fréquemment en prison. Elle y retourne aujourd'hui en tant qu'écrivaine. « *Peu importe les prétextes* », convient-elle. C'est comme la mort : que l'on soit *serial killer,* flic, coupable ou innocent, nous y parviendrons tous. Mais pas de la même façon. Ainsi le sujet de cet objet hybride, entre l'essai, l'aveu, et le roman, est-il lancé dès la première phrase, telle une adresse au lecteur : « *Vous avez été condamné à mort.* » Voilà ce qui foudroie Debré, dans le couperet : que la loi qui fut sa vie, et celle de sa famille célèbre, puisse prévoir ça. « *Les privilèges de visite se termineront à vingt et une heures le jour précédant votre exécution* », épèle-t-elle. « *La loi rend toute la littérature obsolète. J'ai traduit j'ai recopié le document. Il n'y avait rien à retrancher. Il n'y avait rien à ajouter. Ni Dante ni Dostoïevski ni Camus ni Kafka etc.* » Ces fantômes planent en effet sur son livre. Mais sa prose radicale, sans italique, ni guillemets, ni virgules presque, convoque aussi celui d'une Duras qui aurait bu le sang de Bret Easton Ellis.

Comme Pasolini avec son *Salò,* Debré s'inscrit dans la lignée des grandes œuvres obliques sur la Shoah, qui épluchent la pulsion de mort jusqu'à la folie. D'où le spectre aussi de Ionesco, quand la règle interdit de mourir avant d'être assassiné. Et de Cioran, quand « *le montant du dernier repas ne devra pas dépasser vingt-cinq dollars* », ou que le condamné est « *amené au fauteuil d'exécution en chaise roulante* ». L'inventivité est sans limites, lorsqu'il s'agit de tuer. Mais à une condition : un protocole permettant de se concentrer sur le détail de l'histoire. Le meilleur plaidoyer contre la peine capitale reste un mode d'emploi de chaise électrique. Sinon de chambre à gaz – l'une des méthodes d'exécution autorisée en Arizona. Face à une notice, on ne se pose pas la question du bien et du mal. « *C'est un enchevêtrement de règles de causes de faits* », note l'écrivaine, qui réussit à renouveler la plus antique matière philosophique pour en tirer un texte fulgurant, éreintant, mais essentiel. Et pas que sombre. Car disséquer la mort, c'est être forcé, par contraste, d'examiner la vie. Il y a, au cœur de cette obscurité, des flashes d'amour. Et un portrait bukowskien du Grand Ouest américain – ce miroir déglingué du monde contemporain. Debré a du génie. Elle ne pige pas tout, mais c'est pour ça qu'on la lit, et surtout qu'on l'aime : « *Le ciel est bleu. La circulation est fluide. Les supermarchés sont agréables. Tout va bien. J'essaye de comprendre ce qui ne colle pas.* » Entend-elle son poème ?

© Serge Picard pour PM

Tentons de bien vivre !



L'Éthique dans les conflits de la modernité
ALASDAIR MACINTYRE
Trad. de l'anglais G. Desjonquères / PUF / 492 p. / 28 €

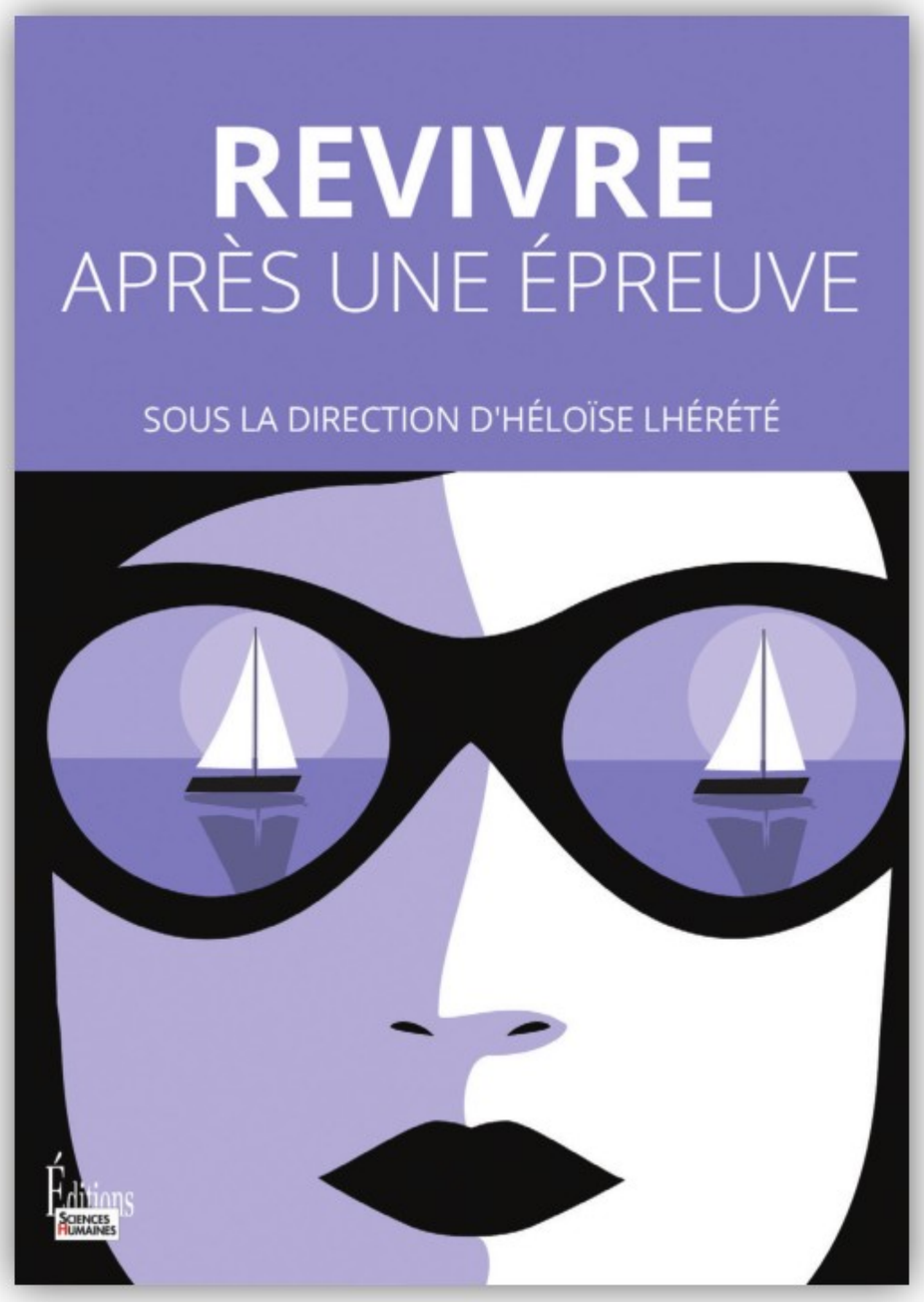
Par **OCTAVE LARMAGNAC-MATHERON**

Figure majeure de la philosophie contemporaine dans le monde anglo-saxon, Alasdair MacIntyre, récemment décédé, reste peu connu en France. La sinuosité de sa trajectoire intellectuelle – marxiste chrétien, puis athée, puis aristotélicien, thomiste enfin – n'a pas aidé. Le cheminement tortueux du penseur écossais dissimule, en réalité, l'unité profonde d'une quête dont la traduction de son ultime ouvrage permet de prendre la mesure. Pour MacIntyre, la philosophie libérale héritière des Lumières a provoqué une crise en déliant la morale de toute réalité factuelle, objective, et de tout contexte sociohistorique pour en faire l'affaire d'une raison universelle. Sur quoi fonder les injonctions éthiques ? La morale a besoin d'un critère extérieur : une idée de la nature humaine qui définit les conditions auxquels nous pouvons nous épanouir. Problème : toutes les traditions ont leur conception du bien. En est-on réduit alors à un choix arbitraire ? MacIntyre reconnaît cette aporie, cette indétermination, mais entend dépasser le relativisme. La tradition n'est pas une réalité morte : elle progresse au gré des crises morales que doivent affronter collectivement ceux qui en sont les dépositaires.

La morale n'est pas une affaire abstraite, théorique, elle prend la forme d'un récit situé. Nous ne pouvons déterminer *a priori* le bien, mais nous sommes animés par le désir de découvrir ce qu'il y a de commun à l'humanité. Et cette quête sans fin, toujours engagée dans un certain contexte comme point de départ, est déjà en elle-même une composante fondamentale d'une vie accomplie. « *Se demander "qu'est-ce que le bien pour moi?"*, écrit le philosophe, *revient à se demander comment ma vie, comprise comme possédant une unité qui se dégage de son récit, pourrait être accomplie de la meilleure des manières.* » Au mirage moderne d'un individu sans histoire et sans communauté, dont la vie s'éclate en une multitude de directions, MacIntyre oppose ce fil rouge de la tentative de bien vivre qui donne son unité et sa cohérence narratives à l'existence.

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Réapprendre à vivre quand le pire vous est arrivé.



Éditions Sciences Humaines
COLLECTION BARBARA
ISBN : 978-2-36106-695-6
232 PAGES - 20,00 €
EN LIBRAIRIE
OU EN SCANNANT CE QRCODE

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS

Dans le ciel d'Auguste Blanqui



Étoiles communes
LÉA BISMUTH
Actes Sud /
192 p. / 22 €

Par **FRÉDÉRIC MANZINI**

« Imaginer est un verbe d'action », et la critique d'art Léa Bismuth en est convaincue! Avec Auguste Blanqui, elle a appris à considérer le ciel et les étoiles comme un motif de réflexion écologique et politique. Tout débute chez elle par la découverte d'un opuscule méconnu – *L'Éternité par les astres* – devenu culte pour des générations de penseurs. L'insurgé socialiste rédige ce texte inspiré en 1871, au plus fort de la Commune de Paris, alors qu'il purge une peine au château du Taureau, dans la rade de Morlaix. Interdit de regarder la mer à l'horizon, par crainte qu'il fomente une évasion, *« l'Enfermé »* est condamné à lever les yeux. Il transmue sa peine en méditation et en tire un texte poétique et spéculatif. *« Nous pouvons faire communauté autour de ce livre, nous en servir de matrice pour faire une nouvelle expérience de vie commune et politique »,* affirme l'autrice.

En fait, Blanqui *« conçoit l'univers comme une gigantesque matrice énergétique dans le sillage de la pluie d'atome de Lucrèce »,* où les astres valent comme images des révolutionnaires sur les barricades. Suivant cette inspiration matérialiste, Léa Bismuth déploie son *« art de monter des barricades cosmiques »*. Elle invite à relire Blanqui comme une matrice de résistance pour la préservation des biens communs, contre les tentatives de prédation *« astro-capitaliste »*. Car le ciel n'est plus seulement une métaphore; il est devenu l'objet d'une appropriation, dont l'entreprise SpaceX est le fer de lance. Comment lutter? En réapprenant à s'émerveiller et à aimer ce qui nous revient en partage, en entretenant ce qu'elle appelle, dans les pas de Félix Guattari, une *« écologie de l'imaginaire »,* voyant dans la conversion du regard le moteur de tout soulèvement.

Célibataires, l'union sacrée



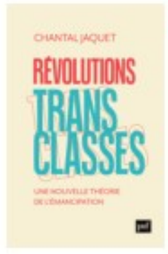
Les Oubliés de la Saint-Valentin
ROMAIN HURET
La Découverte /
324 p. / 22,50 €

Par **VICTORINE DE OLIVEIRA**

C'est une enquête à laquelle son auteur a consacré une quinzaine d'années, entre archives d'anonymes et destins plus marquants. Pourquoi s'intéresser aux célibataires américains du XXe siècle, un sujet qui semble correspondre à une niche bien étroite? C'est que ces vies révèlent un rapport au temps et aux autres bien loin des clichés de l'égoïsme, de l'aigreur ou de l'hédonisme frénétique dont ont longtemps été parées les figures de la *« vieille fille à chat »* ou du *« dandy bachelor »*. Penser que ces clichés ont fait leur temps serait une erreur: dans les années 1960 comme aujourd'hui, les *« oubliés de la Saint-Valentin »* sont considérés comme des *« citoyens de seconde zone »* au choix de vie étrange, voire suspect, alors qu'ils occupent une fonction sociale et économique majeure.

Au sein des familles, ils jouent souvent le rôle d'aidants pour des parents malades, à une époque où les structures d'accueil médicalisées n'existent quasiment pas. Les femmes issues des milieux protestants, où l'éducation est valorisée, s'engagent pour de nombreuses causes, de la lutte contre l'alcoolisme à la préservation d'un environnement déjà lourdement mis à mal par une industrialisation galopante. Parmi les travailleurs pauvres des grands chantiers, les célibataires masculins sont sur-représentés, du fait d'un mode de vie précaire et difficile. Ce sont d'ailleurs les célibataires, tous genres confondus, qui sont le plus durement frappés par les crises économiques. Comme tout travail lié au domaine du *care,* du soin, le leur est invisibilisé. Pourtant, ce sont eux qui tournent, parfois littéralement, leur objectif vers les autres: l'une des premières photojournalistes est d'ailleurs une femme célibataire, Frances Benjamin Johnston. Avec cette collection de personnages touchants, Romain Huret montre que solitude matrimoniale ne rime pas forcément avec solipsisme, loin de là.

Libérez les mutants!



Révolutions transclasses
CHANTAL JAQUET
PUF / 256 p. / 19 €

Par **CLARA DEGIOVANNI**

« L'ascension sociale nous soûle, au sens propre comme au sens figuré », écrit Chantal Jaquet. Phrase étonnante venant de la philosophe qui a écrit il y a dix ans, un essai sur ce sujet: *Les Transclasses ou la non-reproduction.* Mais depuis, et à force d'avoir été instrumentalisés par les forces idéologiques de tous bords, les transfuges de classe ont pris un sacré coup dans l'aile. À droite, ils sont héroïsés et pensés comme la preuve ultime d'un *« quand on veut, on peut »* délétère, nourrissant le mythe de la méritocratie. Et à gauche, ils sont perçus *« comme des anomalies, somme toute négligeables, eu égard à la reproduction sociale massive »*. Entre ceux qui les portent aux nues et ceux les vouent aux gémonies pour avoir trahi les leurs, Jaquet propose une troisième voie, qui leur redonne une chance en tant qu'acteurs politiques et agents révolutionnaires.

Après un passage par Marx et Engels, penseurs de la lutte et de l'abolition des classes sociales, c'est avec Spinoza, dont elle est spécialiste, qu'elle parvient à théoriser les *« révolutions transclasses »*. Alliant la précision universitaire à un ton volontiers enthousiaste, Jaquet actualise notamment le concept spinoziste de *« mutatio »* qui se différencie de la simple *« transition »,* dans la mesure où il implique la destruction d'un état ancien. *« Le transclassisme »,* qui transforme et déstabilise les classes sociales, est, selon elle, en mesure d'opérer cette mutation politique, qui ne consisterait pas simplement à réformer la reproduction sociale mais bien à en accélérer la destruction, libérant ainsi l'humanité de son goût pour la domination. La tâche est rude mais galvanisante. Alors, comme le dit la philosophe: *« En avant les mutants! »*

© Pedro Miguel Aires/Unsplash

Présence du passé et du futur



Sur les traces du temps
CHRISTOPHE BOUTON
Les Éditions de Minuit / 608 p. / 30 €

Par **MARTIN DURU**

Il nous file entre les doigts mais donne aussi de sérieux nœuds au cerveau. Qu'il est embarrassant, le temps: dès qu'il s'agit de le cerner, les dilemmes et les apories surgissent, les théories prolifèrent. Dans cette somme ambitieuse, Christophe Bouton, professeur à l'université de Bordeaux, en défend une conception « *réaliste* »: le temps existe indépendamment de nous. Dilemme classique: le temps est-il objectif ou subjectif, saisi par la conscience, comme toute une tradition l'a supposé, de saint Augustin à la phénoménologie ? L'auteur tranche: on partira du temps du monde pour aller vers la temporalité vécue; en un geste de « *décentrement* », l'homme perd son statut spécial – d'ailleurs, le temps ne l'a pas attendu pour s'écouler. Débute une enquête sur les structures élémentaires du temps, à commencer par l'irréversibilité qui le caractérise, et sur la manière dont il façonne les choses et les événements. Ici intervient une décision forte: l'ouvrage entend « *déconstruire le privilège ontologique du présent* » et placer ce dernier sur un pied d'égalité avec le passé et l'avenir.

Un « *triptyque* » se déploie: la « *trace* » renvoie au passé de toute chose, aux marques qui documentent ce qu'elle a été; la « *présence* » correspond à son présent, à ses propriétés actuelles; la « *puissance* », enfin, ouvre sur son futur, à ses possibilités, à tout ce qu'elle pourrait devenir. Le schéma est étendu à l'homme: dans son « *aura temporelle* », lui aussi est la somme ou l'intégrale de ses traces (ce dont il garde la mémoire), de ses présences et de ses puissances (la version potentielle de lui-même). Le temps comme « *matrice* » qui donne forme et consistance à tout ce qui est, nous compris, tel est le fil rouge de ce livre dense où Bouton, spécialiste de pensée allemande, dialogue tant avec la philosophie anglo-saxonne dite analytique qu'avec la physique contemporaine, Einstein en tête. D'accès ardu, le propos témoigne cependant d'un réel souci de ne pas perdre le lecteur – comme quoi l'on peut être technique et pédagogique… en même temps.

LES MEILLEURES VENTES EN PHILOSOPHIE

1. CLÉMENT VIKTOROVITCH
La Logocratie
SEUIL

2. CHRISTOPHE GALFARD
La Vie à portée de main
ALBIN MICHEL

3. ASMA MHALLA
Cyberpunk
SEUIL

4. CHARLES PÉPIN
Où trouver la force ?
ALLARY ÉDITIONS

5. VINCIANE DESPRET, PIERRE KROLL
Dieu, Darwin, tout et n'importe quoi
LES ARÈNES

6. LAUREN BASTIDE
Enfin seule
ALLARY ÉDITIONS

7. BELL HOOKS
À propos d'amour
DIVERGENCES

8. JEAN-MARIE SCHAEFFER
Mythologies Web
TRACTS-GALLIMARD

9. COLLECTIF
Gaza face à l'anéantissement
TRACTS-GALLIMARD

10. FRÉDÉRIC LENOIR
Les 5 piliers de la sagesse
ALBIN MICHEL

11. GILLES FINCHELSTEIN
La Démocratie à l'état gazeux
FLAMMARION
Dans les pas du philosophe Zygmunt Bauman et de son concept de « *société liquide* », l'essayiste propose une suggestive histoire « *chimique* » de la démocratie française, passée depuis 1945 de l'état solide à l'état liquide, puis gazeux avec Emmanuel Macron, c'est-à-dire « *informe, instable et inflammable* ». Si la bascule à l'extrême droite se réalisait, on entrerait dans l'ère du « *plasma* », proprement « *incommensurable* ».
M. L.

12. OLIVIER REY
Dé-fécondité
TRACTS-GALLIMARD

13. GÉRALD BRONNER
À l'assaut du réel
PUF

14. MARC LAZAR
Pour l'amour du peuple
GALLIMARD

15. PIERRE JUDET DE LA COMBE
Quand les dieux rôdaient sur la Terre, vol. 2
ALBIN MICHEL

Source : Datalib/Adelc (datalib.net), d'après un panel de 137 librairies indépendantes. Classement des meilleures ventes de livres de ou sur la philosophie (hors œuvres au programme du baccalauréat et des grands concours scolaires).

VOUS TRAVAILLEZ TROP
POUR NE PAS Y RÉFLÉCHIR



Philonomist.
Le monde du travail décrypté par la philo



Arts

Par **CÉDRIC ENJALBERT**

Cinéma

TSAR SYSTÈME

Le Mage du Kremlin

D'Olivier Assayas / **D'après Giuliano da Empoli** /
Avec Paul Dano, Jude Law, Alicia Vikander, Tom Sturridge, Jeffrey Wright, Andris Keišs, Will Keen… / Durée : 2h26 / En salles le 21/01

Le « *mage du Kremlin* » a un adage : il faut « *cesser d'inventer des histoires* » et se mettre à « *inventer la réalité* ». De ce conseiller inspiré par un personnage réel, le romancier Giuliano da Empoli a fait le sujet d'un livre à succès. Le réalisateur Olivier Assayas adapte l'ouvrage avec fidélité dans un (très) long métrage à la distribution prestigieuse (mais au jeu raide comme Poutine) : Paul Dano (*photo*) y incarne Vadim Baranov, le conseiller du « tsar », interprété par Jude Law. Alors qu'il vit retiré après être tombé en disgrâce, ce personnage de l'ombre, théoricien de la « *verticale du pouvoir* », décide de se confier, de raconter son incroyable ascension au sommet de l'État. Fils d'un apparatchik, Baranov a étudié la mise en scène durant les années 1990, en pleine libéralisation. Comme son interlocuteur, il s'est pris de passion pour l'écrivain Evgueni Zamiatine, auteur de *Nous* (1920), un roman dystopique critique du totalitarisme (et précurseur de *1984*). Il a aussi lu Baltasar Gracián et Machiavel, dont il retient l'anthropologie – les hommes sont aussi des bêtes, animées par une rage qu'il faut canaliser. Il use de ces leçons à l'usage du prince : être craint plutôt qu'aimé, user de la force le premier lorsque c'est nécessaire, paraître avoir toutes les qualités à défaut de les avoir toutes. Mais Baranov va plus loin. En « *ingénieur du chaos* », il conceptualise l'État comme détenteur non seulement du monopole de la violence légitime mais aussi du « *monopole de la subversion* ». Une question demeure alors, quand vient la fin du film : pourquoi l'artiste d'avant-garde s'est-il corrompu avec le pouvoir jusqu'à s'y perdre ? Par cynisme ou par excitation ? Non, répond l'intéressé, auquel Paul Dano prête son flegme : par « *orgueil* », par « *habitude* »… et surtout parce qu'il en était « *capable* ».

Exposition

PEINTRE DE RIEN

Gerhard Richter

Fondation Louis-Vuitton
(8, avenue du Mahatma-Gandhi, Paris XVIe) / Jusqu'au 2/03

« *Je préfère les photos naïves,* *composées simplement, sans complications : la raison pour laquelle* La Joconde *me plaît est qu'elle n'a rien de particulier.* » Gerhard Richter l'affirme dans ses notes, dès 1964, au début de sa carrière. L'un des premiers tableaux exposé dans cette rétrospective à la Fondation Louis-Vuitton représente ainsi une table, peinte d'après une image tirée d'un magazine italien. Inédite par son ampleur, cette exposition retrace sur plusieurs étages le parcours complet de l'artiste allemand, jusqu'en 2017, alors qu'il décide de cesser de peindre. Difficile d'en tirer une ligne claire tant il varie les manières et les genres, de la figuration à l'abstraction, usant du pinceau, du couteau ou du racloir. Qu'il brouille ses tableaux d'après photo comme à ses débuts, qu'il floute les portraits de ses proches, dont sa fille – *Betty* – ou qu'il dissolve les contours d'une *Annonciation* d'après Titien, Richter maintient une ambition artistique, quasi métaphysique : réaliser des images « *de rien* », comme dans sa série des *Peintures grises*. L'unité de son œuvre ne tient donc pas à une technique mais à une idée et à une disposition : « *J'aime ce qui n'a aucun style : les dictionnaires, les photos, la nature, moi et mes tableaux. (Car le style est violence et je ne suis pas violent)* », précise-t-il encore dans ses notes, réunies dans un riche recueil : *Textes. 1962-1993* (Les Presses du Réel, 2012). Le peintre parle même de « *dépeintures* ». Il ne reproduit rien, ni ne signifie rien. L'art, pour lui, « *a toujours œuvré contre la nature et pour la raison.* » À la manière d'un phénoménologue, l'artiste s'engage donc dans un processus de connaissance : il identifie la manière dont les objets du monde nous apparaissent, sans y superposer un sens ou une intention. « *Existe-t-il des objets construits par des artistes qui atteignent la grandeur, le niveau d'un jardin aménagé par un amateur ?* » se demande-t-il. En professionnel.



© Carole Bethuel ; Gerhard Richter, *Apfelbäume* (« Pommiers »), 1987 (CR 650-1). Huile sur toile, 67 x 92 cm, collection particulière © Gerhard Richter, 2025.



Théâtre

DIESEL DU DÉSIR

Pétrole

D'après Pier Paolo Pasolini / Adaptation et mise en scène de Sylvain Creuzevault /
Avec Sébastien Lefebvre, Arthur Igual, Gabriel Dahmani, Pauline Bélier, Anne-Lise Heimburger, Sharif Andoura, Boutaïna El Fekkak, Pierre-Félix Gravière /
Durée : 3h30 / Du 24 au 27/02 à Saint-Étienne, les 20 et 21/05 à Reims, du 3 au 5/06 à Lausanne

L'histoire sera composée de notes, sans logique narrative ni formelle. Il n'y aura pas de personnages qui se déploient dans le temps, ni de psychologie. Le sujet sera idéologique. Annoncé dans un décor réduit à un plateau nu, un écran pour des projections et un caisson préfabriqué, ce préambule ne doit pas tromper. Car ce spectacle n'a rien d'austère, au contraire ! En adaptant *Pétrole*, le dernier roman (inachevé) de Pasolini, le metteur en scène Sylvain Creuzevault crée une pièce en mouvement, intense et haletante. Le « héros » de cette histoire s'appelle Carlo Valletti. Dans son « *poème* », Pasolini le décrit comme un homme scindé : d'un côté, « *Carlo I* », un ingénieur gravissant (en reniant ses idéaux) les échelons de l'organisme public italien des hydrocarbures (ENI) ; de l'autre, « *Carlo II* », animé d'insatiables pulsions sexuelles, qu'il assouvit sur les terrains vagues de Rome. Exploiteur, cherchant l'amour des prolétaires ; possédant le jour, cherchant à être possédé par eux la nuit. La chronique vertigineuse de cette ascension sur fond de corruption se greffe sur la trame d'une enquête, après l'assassinat (présumé) du patron de l'ENI au début des années 1960, dans un accident d'avion. Durant ces « *années de plomb* », le parti au pouvoir en Italie est soupçonné d'avoir entretenu une « *stratégie de la tension* », favorisant un climat de violence politique pour discréditer toute opposition et consolider un pouvoir autoritaire. En trois heures trente, avec la complicité d'une troupe remarquable, Sylvain Creuzevault expose le cauchemar de ce monde sans contradictions, où toutes les forces désirantes, à la fois politiques et sexuelles, auraient été administrées sous le sceau de la production capitaliste. Où toute « *puissance du négatif* » aurait été réprimée, jusqu'à produire ce que le philosophe Herbert Marcuse a appelé l'« *homme unidimensionnel* », un homme sans ombre dans une « *société sans opposition* ». Pour le philosophe, « *l'indépendance de pensée, l'autonomie, le droit à une opposition politique sont privés de leur fonction essentiellement critique dans une société qui, par son organisation, semble chaque jour plus apte à satisfaire les besoins individuels* ». Contre cette tentation, il reste, selon Marcuse, le champ esthétique, où « *la liberté d'expression* [...] *permet à l'écrivain et à l'artiste d'appeler les hommes et les choses par leur nom – de nommer ce qui, sous une autre forme, serait innommable* ». La voix de Pasolini, portée par Sylvain Creuzevault et ses comédiens, le confirme encore avec lyrisme !

© Jean-Louis Fernandez

À VOIR AUSSI
Du 22 au 31 janvier, le metteur en scène **Sylvain Creuzevault** fera entendre les textes de l'auteur italien à l'occasion d'un *Pavillon auteur Pasolini* au théâtre La Commune-Centre dramatique national d'Aubervilliers (2, rue Édouard-Poisson).

la lettre de philosophie magazine



© Catherine Meurisse pour *Philosophie magazine*

Recevez le billet de la rédaction de *Philosophie magazine*

INSCRIVEZ-VOUS

LES ARCHIVES DE LA LETTRE DE LA RÉDACTION

www.philomag.com

Janvier Février

Evénements en partenariat avec *Philosophie magazine*.

VIE ET DESTIN LIBERTÉ ET SOUMISSION

Jusqu'au 27/01, Paris (XVIIIe)

Brigitte Jaques-Wajeman adapte au théâtre le roman de Vassili Grossman, qui dévoile la terreur du totalitarisme soviétique pendant la Seconde Guerre mondiale.

Théâtre de la Ville-Les Abbesses: 31, rue des Abbesses.
theatredelaville-paris.com

KANDINSKY. LA MUSIQUE DES COULEURS

Jusqu'au 1/02, Paris (XIXe)

Cette exposition donne à voir 200 œuvres et objets de l'atelier de Kandinsky, dévoilant la place de la musique dans sa vocation d'artiste et dans l'évolution de sa pratique.

Cité de la musique: 221, avenue Jean-Jaurès.
philharmoniedeparis.fr

GABRIELLE HÉBERT. AMOUR FOU À LA VILLA MÉDICIS

Jusqu'au 15/02, Paris (VIIe)

Cette exposition présente le travail de photographe de la peintre Gabrielle Hébert.

Musée d'Orsay: esplanade Valéry-Giscard-d'Estaing.
musee-orsay.fr

DON QUICHOTTE. HISTOIRE DE FOU, HISTOIRE D'EN RIRE

Jusqu'au 30/03, Marseille (IIe)

Dans cette exposition consacrée au personnage de Cervantès, 200 pièces seront présentées, avec des réinterprétations de Picasso, Goya ou Garouste.

Mucem (J4): 1, esplanade J4.
mucem.org

QUARTIERS DE DEMAIN

Jusqu'au 30/03, Paris (XVIe)

Cette exposition présente les propositions architecturales d'une consultation visant à transformer dix quartiers prioritaires.

Cité de l'architecture et du patrimoine: 1, place du Trocadéro.
citedelarchitecture.fr

LES MARDIS DE LA PHILO

Jusqu'au 7/04, Paris (Ve)

Le 20/01, suite des cycles de cours bimensuels: « Un effrayant génie: Blaise Pascal », par Paul Clavier (9h30), « Les labyrinthes de l'identité », par Pierre-Henri Tavoillot (à 11h15), « Marx, philosophe de l'histoire », par Marcel Gauchet (à 14h), et « Le réel en péril? » par Gérald Bronner (**jusqu'au 3/02**, à 15h30); et **le 27/01**, des cycles « Penser la guerre », par Michel Eltchaninoff (à 9h30), « Les anti-confessions: la littérature et l'aveu », par Michel Descotes (à 11h15), « Introduction à la philosophie », par Dan Arbib (14 h) et « Montesquieu, du despotisme à la liberté politique », par Céline Spector (à 15h30). **À partir du 19/02**, début des cours de Mathias Girel sur « Pragmatisme et philosophie américaine » (à 15h30). Ces enseignements sont aussi à voir et à écouter sur le site des Mardis de la philo.

Centre Sèvres: 35*bis*, rue de Sèvres.
lesmardisdelaphilo.com

VOIR LA MER

Jusqu'au 25/07, Paris (IIIe)

L'exposition du Maif Social Club propose à quinze artistes de concevoir un parcours pour mettre en valeur cet écosystème.

Maif Social Club: 37, rue de Turenne.
maifsocialclub.fr

LES GRANDS TÉMOINS DE LA PHILHARMONIE DE PARIS

Le 24/01, Paris (XIXe)

L'actrice Marthe Keller viendra évoquer sa « Passion sonore », elle qui a mis en scène plusieurs opéras – dont le *Don Giovanni* de Mozart au Metropolitan Opera de New York – et qui voyage depuis plusieurs années au gré de lectures musicales.

À 18h30, Philharmonie de Paris (salle de conférence): 221, avenue Jean-Jaurès.
philharmoniedeparis.fr

LE BAL DES PHILOSOPHES

Le 27/01, Paris (XVe)

Martin Legros consacrera sa séance à « Nietzsche *vs.* Platon. Vérité, invention ou découverte? ».

À 19h, *Bal Blomet*: 33, rue Blomet.
balblomet.fr

LE CERCLE DE CRAIE CAUCASIEN

Du 28/01 au 20/02, Paris (IVe)

Un enfant abandonné dans le fracas de la guerre, déchiré entre deux mères. Emmanuel Demarcy-Mota ravive la pièce de Bertolt Brecht, mettant en scène la tendresse comme force de résistance, la bonté comme acte politique.

Théâtre de la Ville-Sarah-Bernhardt (Grande Salle): 2, place du Châtelet.
theatredelaville-paris.com

APPRIVOISER LE VIDE QUI EST EN NOUS

Le 03/02, Quimper (29)

Conférence d'Hélène L'Heuillet.

À 19h, Théâtre de Cornouaille-L'Atelier: 1, esplanade François-Mitterrand.
theatre-cornouaille.fr

AVERROÈS AVEC MAÏMONIDE : L'AVERROÏSME JUIF

Le 03/02, Paris (Ve)

Conférence de David Lemler, à l'occasion des 900 ans de la naissance d'Averroès (*lire aussi p. 76-81*).

À 19h, Institut du monde arabe: 1, rue des Fossés-Saint-Bernard.
imarabe.org

VINCENT DELECROIX dans « LA FABRIQUE DES IDÉES », la masterclass de *Philosophie magazine* !

Qu'est-ce que le courage aujourd'hui ? Comment accepter la perte, traverser le deuil ? Telles sont les grandes questions au cœur de l'œuvre du philosophe et romancier Vincent Delecroix. Dans cette rencontre animée par Martin Legros, il reviendra sur son parcours avant de détailler avec le public un extrait de son travail. Et, enfin, vous aurez la possibilité de lui poser vos questions.

Le 16/02, de 18h30 à 20h30, au Club de l'Étoile : 14, rue Troyon, Paris (XVIIe)

Entrée payante : 18 € sur place, 14 € à distance. Entrée libre pour les abonnés à *Philosophie magazine* dans la limite des places disponibles. Informations et inscriptions : **philomag.com/masterclass**

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

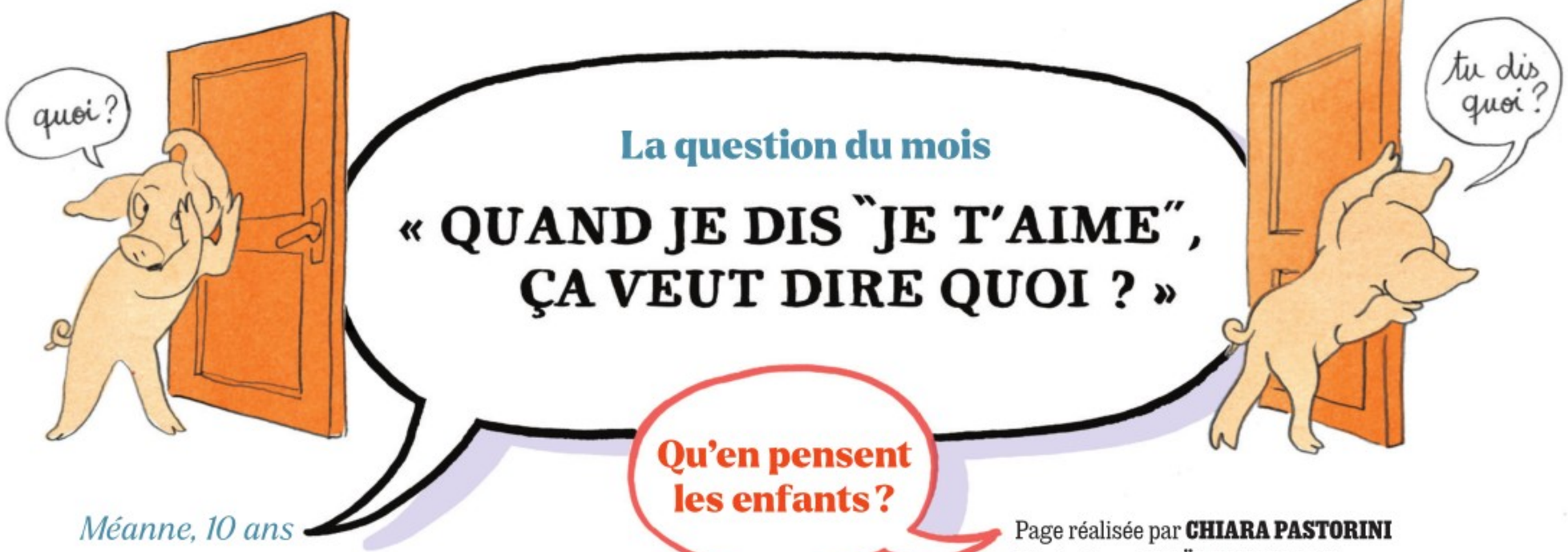
Et demain, à quoi ressemblera notre corps ?



CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

LES GRANDS DOSSIERS N°81
JANVIER - FÉVRIER - MARS 2026

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
OU SUR COMMANDE EN SCANNANT CE QRcode



La question du mois

« QUAND JE DIS "JE T'AIME", ÇA VEUT DIRE QUOI ? »

Méanne, 10 ans

Qu'en pensent les enfants ?

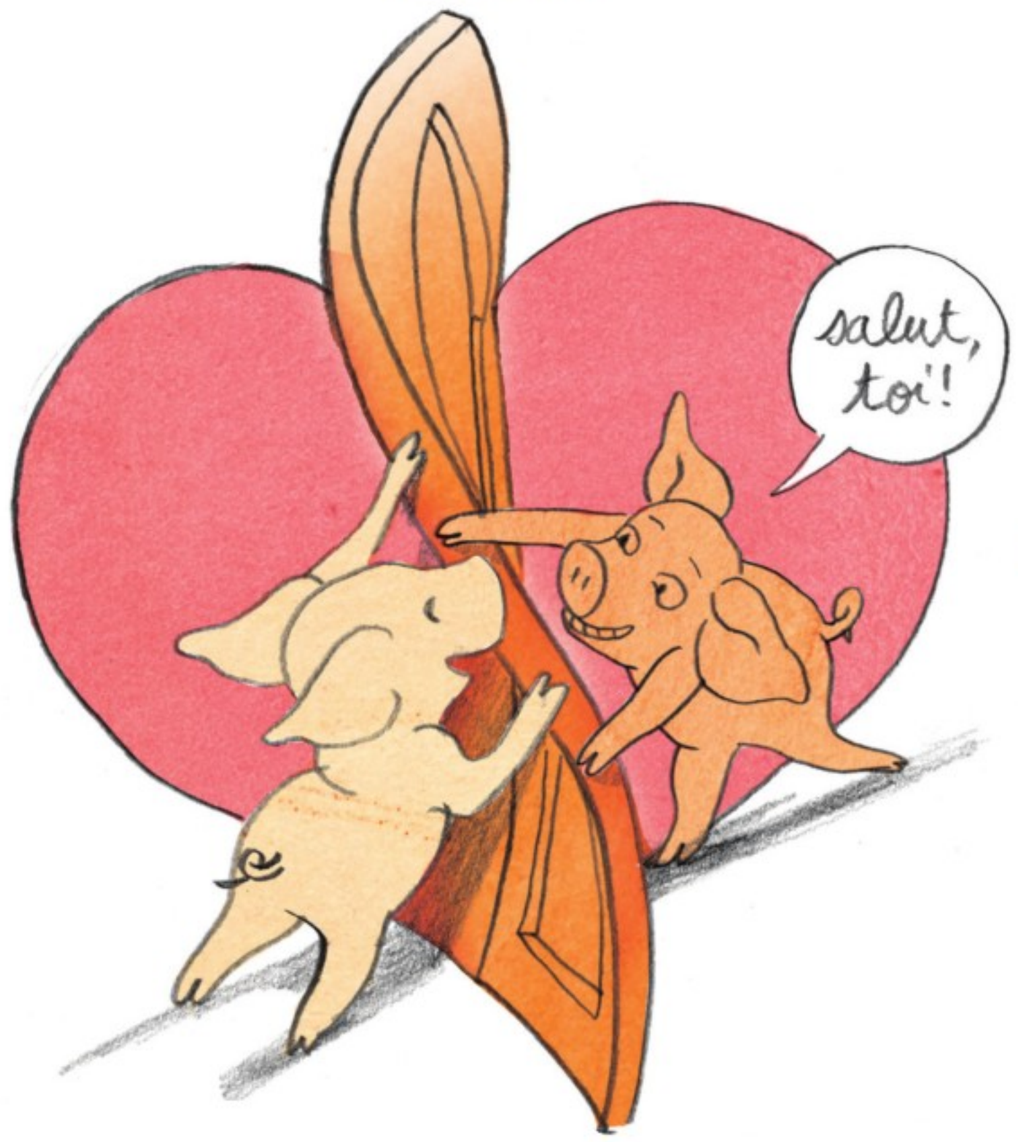
Page réalisée par **CHIARA PASTORINI**
Illustrations **ANAÏS VAUGELADE**

« C'est trop difficile à expliquer. Je n'ai jamais dit "Je t'aime" à personne »
Liam, 5 ans

« Ça veut dire qu'on a envie de sortir avec et de l'embrasser »
Théodore, 10 ans

« Dire "Je t'aime", c'est une décision, mais aimer quelqu'un non »
Astrid, 11 ans

« Quand on est timide, c'est encore plus difficile de le dire. C'est très embarrassant ! »
Amaury, 10 ans



« Ça ne veut pas dire que ça dure toute la vie »
Thaïs, 7 ans

« Ça ne veut rien dire car les mots ne sont pas des sentiments. Ce sont des images de sentiments »
Soren, 10 ans

« Aimer, c'est vouloir du bien à quelqu'un »
Aristote, à 50 ans environ

Comment en parler avec eux ?

Quand tu dis « Je t'aime » à quelqu'un, tu ne décris pas un objet qu'on pourrait poser sur une étagère. Et pourtant, tes mots « fabriquent » quelque chose. Dans son livre *Quand dire, c'est faire* (1962), **John L. Austin** explique que certaines phrases, dites au présent, changent le monde au moment même où on les prononce. Comme quand un arbitre déclare : « Le match commence ! » et que, soudain, le jeu démarre pour de vrai. Dire « Je t'aime », ce n'est pas informer l'autre : c'est créer un lien nouveau entre deux personnes, un fil invisible qui n'existait pas avant.

Mais ce fil n'est pas une chaîne. La philosophe **Simone Weil** montre que l'amour authentique respecte toujours la liberté de l'autre. Aimer quelqu'un, ce n'est pas le garder pour soi, c'est vouloir son bonheur, même quand il s'éloigne. C'est comme caresser un chat, tu l'aimes toujours quand il saute du canapé pour partir ailleurs. Ou comme offrir un dessin à un ami sans rien attendre en retour, tu donnes un morceau de toi qui réchauffe mais ne retient pas l'autre. Parfois, aussi, on dit « Je t'aime » sans le dire vraiment. Prenons les petits gestes du quotidien : partager sa dernière frite avec sa sœur, attendre un camarade plus lent au foot, consoler un copain triste. Ces attentions silencieuses disent parfois « Je t'aime » sans aucun mot. Elles transforment l'instant, elles éclairent un visage, rendent le monde plus doux.

Alors, quand nous prononçons ces trois mots, nous faisons plus que parler : nous agissons, nous ouvrons une porte, nous rendons la vie plus vaste. Et toi, aujourd'hui, à qui aimerais-tu ouvrir cette porte ?

« ON PASSE TROP DE TEMPS AU TRAVAIL POUR NE PAS Y RÉFLÉCHIR. »



© Ibai Acevedo © Domaine public

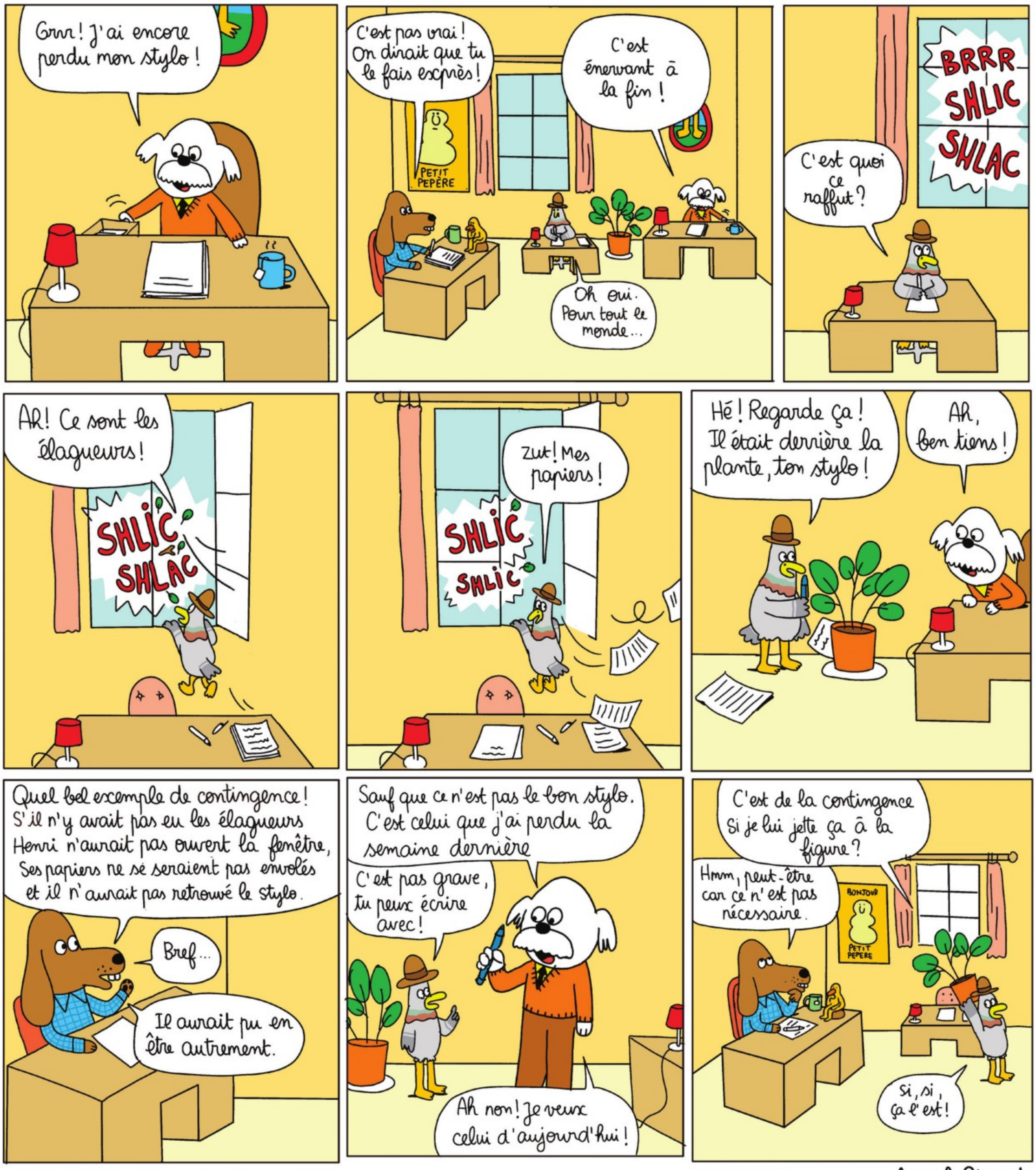
• Dossier : la reconnaissance au travail • Viser la robustesse avec Olivier Hamant •
• Enquête sur les tests de personnalité • Sauvons l'humour au bureau ! •

NOUVEAU NUMÉRO SPÉCIAL DE PHILOSOPHIE MAGAZINE & PHILONOMIST
EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Abonnements et commandes sur philomag.com

Par ANOUK RICARD

LE BUREAU DES PHILOSOPHES : La contingence



Anouk Ricard

Anouk Ricard vient de faire paraître son nouvel album, *Fabienne*, aux éditions Exemplaire.

Pour penser les nouveaux départs

Tous les hors-séries de *Philosophie magazine* sont disponibles à la livraison depuis notre boutique. Pour vous, ou pour vos proches.

Les grands thèmes









Découvrez les autres hors-séries thématiques sur boutique.philomag.com

Les grands auteurs









Découvrez les autres hors-séries "auteurs" sur boutique.philomag.com

Mohamed El Khatib

VENU D'AÏEUX



« L'esthétique n'est pas dépourvue de sens politique. » Formé à la sociologie et à la géographie après avoir manqué devenir footballeur professionnel, le metteur en scène, réalisateur et plasticien défend ce postulat au sein de Zirlib, la compagnie qu'il a fondée. Il confirme cette conviction dans deux spectacles à voir actuellement en tournée : *La Vie secrète des vieux*, beauté d'humour et de sensibilité au sujet de l'amour et de la sexualité chez nos aïeux, et *Israel et Mohamed*, où, avec le danseur Israel Galván, il évoque cette fois l'autorité paternelle, après avoir rendu hommage à la figure maternelle dans de précédentes pièces.

Propos recueillis par **CÉDRIC ENJALBERT**

Que retenez-vous de votre éducation ?
Une éthique de l'action : ce que l'on fait est plus important que ce que l'on dit. Enfant, par exemple, j'ai toujours vu ma mère à la boulangerie acheter du pain en plus pour le donner en sortant. Cela vaut tous les discours.

Quels penseurs vous accompagnent ?
Sans hésitation, Pierre Bourdieu et Michel Foucault. J'ajoute le philosophe Daniel Bensaïd, qui a écrit des pages magnifiques sur le militantisme, non comme endoctrinement benêt mais comme capacité à s'engager pour les autres.

Y a-t-il eu une rencontre déterminante dans votre parcours artistique ?
Le cinéaste Alain Cavalier. Après avoir gagné le Prix du jury au Festival de Cannes, il a pris la tangente et s'est mis à réinventer un cinéma artisanal échappant à la logique marchande.

Qu'est-ce qu'une rencontre réussie ?
Celle qui vous autorise à ouvrir des portes qui ne vous étaient pas destinées. À la maison, il y avait très peu de livres, plutôt quelques Coran, des livres de cuisine ou de voyage… Au milieu de ces bouquins d'occasion, l'*Apologie de Socrate* que j'ai lu collégien. J'ai adoré cette réflexion accessible sur la justice, et la philosophie ensuite !

Avez-vous peur de la mort ?
À la mort de ma mère, ma propre mort est devenue tout à fait acceptable. C'est le sens du « *mektoub* » : ce qui arrive, je l'accueille sereinement. Seulement, j'ai eu un enfant entre-temps. Je m'en voudrais d'en faire une orpheline trop tôt.

Comment bien vieillir ?
L'un de mes « vieux » disait que vieillir avec talent, c'est considérer que tout peut s'arrêter d'un instant à l'autre et faire l'amour comme si c'était la dernière fois.

Que mettez-vous au-dessus du bonheur ?
La conscience politique.

Quel est le processus indispensable à la création ?
Une forme de naïveté, qui permet de rendre imaginable ce qui ne l'est pas, articulée à une forme de lucidité politique.

Aimez-vous la solitude ?
Je la déteste. Ma vie est une stratégie pour me retrouver seul le moins possible. Tous mes projets ne sont que des prétextes pour être avec les autres.

Quelle maxime du bien aimeriez-vous transmettre à votre fille ?
« Il faudrait essayer d'être heureux, ne serait-ce que pour donner l'exemple », dit Prévert. Mais je ne peux pas ne pas accompagner cette maxime d'un autre précepte : le *« muscle ton jeu, Robert ! »* d'Aimé Jacquet.

© Yohanne Lamoulère/Tendance floue



france inter

GRAND BIEN VOUS FASSE !

10h-11h

ALI REBEIHI

MARDI 27 JANVIER

« Comment recommencer ?
Au travail, en amour, dans la vie... »

avec Anne-Sophie Moreau,
Rédactrice en chef à

philosophie magazine

CRÉATION : SILENZIO PHOTO : CHRISTOPHE ABRAMOWITZ / RADIO FRANCE

Théâtre de la Ville
PARIS
Direction Emmanuel Demarcy-Mota
SARAH BERNHARDT

CRÉATION

LE CERCLE DE CRAIE CAUCASIEN



Bertolt Brecht

Emmanuel Demarcy-Mota

28 JANV. – 20 FÉV. 2026

Avec la Troupe du Théâtre de la Ville

Élodie Bouchez, Marie-France Alvarez, Ilona Astoul, Céline Carrère, Jauris Casanova, Valérie Dashwood, Philippe Demarle, Edouard Eftimakis, Sandra Faure, Gaëlle Guillou, Sarah Karbasnikoff, Stéphane Krähenbühl, Gérald Maillet, Ludovic Parfait Goma, Jackee Toto

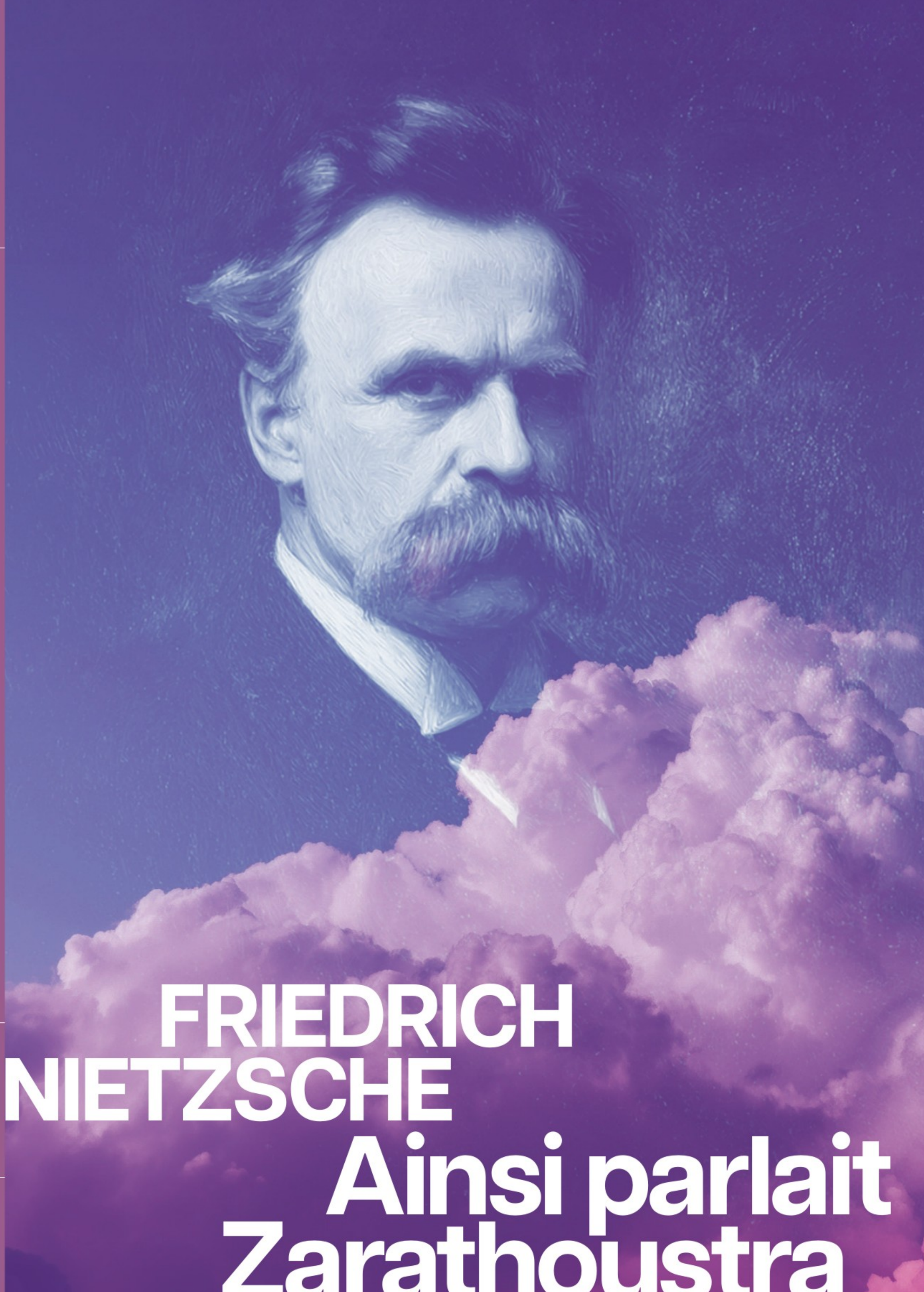
PARIS

arte PARIS PREMIÈRE philosophie magazine

france inter

GRAPHISME MICHAEL PEIGENT - PHOTO © MAT JACOB / TENDANCE FLOUE - LICENCES 1-R-23-2954 / 1-R-20-5452 / 1-R-20-5453 / 1-R-20-5486

Préface par
Anne Merker



FRIEDRICH NIETZSCHE

Ainsi parlait Zarathoustra

Philosophie magazine
CAHIER CENTRAL

Ne peut être vendu séparément. Illustration : © William L.

Afin de prolonger notre dossier, nous vous proposons des extraits d'*Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1885) de Friedrich Nietzsche. C'est dans ce poème philosophique qu'il « incarne » l'éternel retour, une pensée qui amène à reconsidérer sa vie sous la perspective de l'infini. Pour celui qui se compare à de la dynamite, il n'y a rien de pire que l'idée de vivre éternellement avec le sentiment de ne pas avoir vécu comme on le souhaite.



PRÉFACE PAR

ANNE MERKER

Anne Merker est spécialisée en histoire de la philosophie antique et enseigne à l'université de Strasbourg. Autrice de plusieurs ouvrages consacrés à Platon et à Aristote, elle codirige actuellement la publication des écrits philologiques de Nietzsche aux éditions Les Belles Lettres

Propos recueillis par **Victorine de Oliveira**

© Université de Strasbpurg

« A

***insi parlait Zarathoustra* a un statut singulier dans l'œuvre de Nietzsche,** puisqu'il met en scène un personnage de fiction qui cherche à délivrer un enseignement, sans toutefois recourir à des procédés académiques. Avec des aphorismes parfois très cryptiques dans ses œuvres précédentes, Nietzsche rompait déjà avec l'écriture savante classique. Mais il franchit un palier supplémentaire avec Zarathoustra, en adoptant une prose qui frôle la poésie : il ne s'agit pas uniquement de délivrer un message doctrinal mais de mettre en place les conditions d'une expérience presque sensorielle, en tout cas au-delà d'une rationalité classique. Ce qui mène à une certaine ambivalence de l'écriture nietzschéenne : il veut convaincre, tout en cryptant son propos afin de choisir son auditoire – j'évoque à dessein un auditoire, et non des lecteurs, du fait de la dimension d'oralité de l'œuvre, qui est sans doute une influence de l'Antiquité et de sa formation de philologue. *Zarathoustra* peut même déconcerter davantage encore que les aphorismes du fait de l'ironie dont son auteur fait preuve, avec la volonté de pasticher les Évangiles. De cette parodie naît toutefois un nouveau *logos,* qui devient le support d'une doctrine qui cherche à clore une page de l'histoire occidentale, centrée sur des valeurs morales héritées du christianisme.

Le terme de doctrine peut paraître péjoratif, si on l'entend comme un ensemble d'idées fermées sur elles-mêmes auxquelles il faudrait adhérer sans esprit critique. Selon Nietzsche, l'éternel retour est une doctrine en ce qu'il s'agit d'une idée incarnée par un personnage, objet d'un enseignement par définition vivant, centré sur la parole. Si le sens ne s'offre pas immédiatement, mais invite plutôt à de multiples interprétations, à

« Selon Nietzsche, nous ne sommes que des fragments de poussière ballottés dans le grand sablier du temps qui se retourne éternellement »

une rumination qui vise une incorporation, ce n'est pas une façon de professer un savoir élitiste, au sens où il exclurait des personnes *a priori*. Il exige plutôt de bien lire, de bien écouter – Zarathoustra se plaint d'ailleurs parfois de se trouver devant des oreilles sourdes.

Il ne faut pas entendre l'éternel retour nietzschéen en un sens littéral, comme une thèse cosmologique qui dirait quelque chose du fonctionnement réel du temps. Certes, les stoïciens admettaient un retour cyclique avec une conflagration universelle dans le feu inspirée des écrits d'Héraclite. La notion d'un devenir cyclique est aussi présente chez Aristote et Platon. En un sens, Nietzsche propose une variation sur ce thème antique, mais en le transformant, en le subvertissant. Quand Platon évoque dans le *Timée* le retour des astres à la même position dans le ciel au terme d'une grande révolution, il fait du temps une image mobile de l'éternité qui invite à s'élever au-dessus du sensible. Lorsque Nietzsche évoque à son tour dans un fragment posthume "*une grande, une longue, une immense année du devenir qui, une fois achevée, écoulée, se retourne aussitôt comme un sablier, inlassablement*", c'est dans un tout autre sens. Quand la philosophie de Platon constitue selon lui une négation de la vie à travers la valorisation du suprasensible, la doctrine de l'éternel retour veut créer un acquiescement, un grand oui à tout ce qui advient.

Dans la partie intitulée "Rédemption" – un autre exemple de la subversion du vocabulaire religieux par Nietzsche –, la notion de volonté de puissance apparaît. Il ne s'agit pas d'une volonté exercée sur autrui mais plutôt d'un déploiement de forces vitales, d'une explosion de la vie qui doit s'incarner à la fois dans le corps et dans la psyché. Nietzsche décrit d'abord une volonté enchaînée par le passé. Qu'est-ce que cela signifie ? Que nous n'avons plus de prise sur ce qui a déjà eu lieu – c'est en

ce sens que la volonté est spectatrice de ce qui prend l'allure d'une pierre impossible à soulever. C'est un constat que formulait déjà le poète Agathon, cité par Aristote: même les dieux ne peuvent pas modifier le passé. La volonté, tout comme les dieux, éprouve donc d'abord de l'impuissance à son égard, ce qui engendre du ressentiment, de la rage, un sentiment de perte, voire d'abolition dans le néant. Pour que la volonté redevienne elle-même et échappe à cette spirale du ressentiment, il lui faut vouloir en arrière en quelque sorte, et c'est ce que permet la doctrine de l'éternel retour: je me mets à vouloir quelque chose qui échappe normalement au champ de ma volonté, et j'acquiesce à l'éternel retour, c'est-à-dire à chaque instant passé autant que présent et à venir. Nietzsche décrit cette pensée comme *"la plus lourde et pesante"*, mais en réalité, je ne suis pas sûre qu'elle soit si difficile à supporter, puisque la mort va selon lui avec la disparition de l'âme, et donc de la mémoire. Au funambule qui est sur le point de mourir, il dit qu'il ne doit rien trouver de méprisable dans sa vie passée. Nous ne sommes d'ailleurs selon lui que des fragments de poussière ballottés dans le grand sablier du temps qui se retourne éternellement.

Nietzsche, qui était aussi un excellent musicien et compositeur, compare également l'éternel retour à un *da capo*, c'est-à-dire au fait de reprendre un morceau par la tête, depuis le début. Dans un fragment posthume, il écrit ainsi: *"Il faut en vérité être de la meilleure humeur du monde pour supporter un monde de l'éternel retour tel que je l'ai enseigné par l'intermédiaire de mon fils Zarathoustra – donc pour nous supporter nous-mêmes comme compris dans l'éternel* da capo." Cela signifie qu'un seul instant peut justifier toute la durée, de la même façon qu'une note qui nous fait particulièrement vibrer ne tient pas toute seule mais est portée par tout ce qui précède et tout ce qui suit, mélodie et harmonie comprises. L'intensité d'un seul instant justifie donc qu'on dise "oui" non seulement à cette acmé, mais à la totalité. Ce qui ouvre sur la conception d'une vie comme création, comme art.

Parce qu'elle est une manifestation de la volonté de puissance et qu'elle s'oppose à toute forme de négation de la vie, cette doctrine est étroitement liée à la démarche nietzschéenne de transvaluation des valeurs et de dépassement du nihilisme. Elle va de pair avec la définition du surhumain, avec l'apparition d'un nouveau type humain que Zarathoustra appelle de ses vœux. Si ce nouveau type culmine dans des individualités d'exception, il présuppose toutefois une démarche collective, certes de l'ordre d'un élevage, mais qui n'a rien à voir avec les traductions totalitaires qui ont pu en être faites. Selon Nietzsche, ceux qui ont voulu moraliser l'humanité l'ont au contraire abrutie, enfermée, comme un lion en cage. Et Zarathoustra se voit parler parfois à une foule d'infirmes et de bossus – à entendre en un sens symbolique. Les grandes individualités qu'il espère voir venir ne peuvent donc pas émerger sans une mutation à un niveau collectif et politique. »

FRIEDRICH NIETZSCHE

Ainsi parlait Zarathoustra

EXTRAITS

Nous reproduisons des extraits d'*Ainsi parlait Zarathoustra* de Friedrich Nietzsche, traduits par Henri Albert.

PREMIÈRE PARTIE
Prologue de Zarathoustra

[...]

3.

[...]

Voici, je vous enseigne le Surhumain: il est cet éclair, il est cette folie!

Quand Zarathoustra eut parlé ainsi, quelqu'un de la foule s'écria: « Nous avons assez entendu parler du danseur de corde; faites-nous-le voir maintenant! » Et tout le peuple rit de Zarathoustra. Mais le danseur de corde qui croyait que l'on avait parlé de lui se mit à l'ouvrage.

4.

Zarathoustra, cependant, regardait le peuple et s'étonnait. Puis il dit:

L'homme est une corde tendue entre la bête et le Surhumain, – une corde sur l'abîme.

Il est dangereux de passer de l'autre côté, dangereux de rester en route, dangereux de regarder en arrière – frisson et arrêt dangereux.

Ce qu'il y a de grand dans l'homme, c'est qu'il est un pont et non un but: ce que l'on peut aimer en l'homme, c'est qu'il est un passage et un déclin.

J'aime ceux qui ne savent vivre autrement que pour disparaître, car ils passent au-delà.

J'aime les grands contempteurs, parce qu'ils sont les grands adorateurs, les flèches du désir vers l'autre rive.

J'aime ceux qui ne cherchent pas, derrière les étoiles, une raison pour périr ou pour s'offrir en sacrifice; mais ceux qui se sacrifient à la terre, pour qu'un jour la terre appartienne au Surhumain.

J'aime celui qui vit pour connaître et qui veut connaître afin qu'un jour vive le Surhumain. Car c'est ainsi qu'il veut son propre déclin.

J'aime celui qui travaille et invente, pour bâtir une demeure au Surhumain, pour préparer à sa venue la terre, les bêtes et les plantes: car c'est ainsi qu'il veut son propre déclin.

J'aime celui qui aime sa vertu: car la vertu est une volonté de déclin, et une flèche de désir.

J'aime celui qui ne réserve pour lui-même aucune parcelle de son esprit, mais qui veut être tout entier l'esprit de sa vertu : car c'est ainsi qu'en esprit il traverse le pont.

J'aime celui qui fait de sa vertu son penchant et sa destinée: car c'est ainsi qu'à cause de sa vertu il voudra vivre encore et ne plus vivre.

J'aime celui qui ne veut pas avoir trop de vertus. Il y a plus de vertus en une vertu qu'en deux vertus, c'est un nœud où s'accroche la destinée.

J'aime celui dont l'âme se dépense, celui qui ne veut pas qu'on lui dise merci et qui ne restitue point: car il donne toujours et ne veut point se conserver.

J'aime celui qui a honte de voir le dé tomber en sa faveur et qui demande alors:

suis-je donc un faux joueur ? – car il veut périr.

J'aime celui qui jette des paroles d'or au-devant de ses œuvres et qui tient toujours plus qu'il ne promet : car il veut son déclin.

J'aime celui qui justifie ceux de l'avenir et qui délivre ceux du passé, car il veut que ceux d'aujourd'hui le fassent périr.

J'aime celui qui châtie son Dieu, parce qu'il aime son Dieu : car il faut que la colère de son Dieu le fasse périr.

J'aime celui dont l'âme est profonde, même dans la blessure, celui qu'une petite aventure peut faire périr : car ainsi, sans hésitation, il passera le pont.

J'aime celui dont l'âme déborde au point qu'il s'oublie lui-même, et que toutes choses soient en lui : ainsi toutes choses deviendront son déclin.

J'aime celui qui est libre de cœur et d'esprit : ainsi sa tête ne sert que d'entrailles à son cœur, mais son cœur l'entraîne au déclin.

J'aime tous ceux qui sont comme de lourdes gouttes qui tombent une à une du sombre nuage suspendu sur les hommes : elles annoncent l'éclair qui vient, et disparaissent en visionnaires.

Voici, je suis un visionnaire de la foudre, une lourde goutte qui tombe de la nue : mais cette foudre s'appelle le Surhumain.

5.

Quand Zarathoustra eut dit ces mots, il considéra de nouveau le peuple et se tut, puis il dit à son cœur : « Les voilà qui se mettent à rire ; ils ne me comprennent point, je ne suis pas la bouche qu'il faut à ces oreilles.

Faut-il d'abord leur briser les oreilles, afin qu'ils apprennent à entendre avec les yeux ? Faut-il faire du tapage comme les cymbales et les prédicateurs de carême ? Ou n'ont-ils foi que dans les bègues ?

Ils ont quelque chose dont ils sont fiers. Comment nomment-ils donc ce dont ils sont fiers ? Ils le nomment civilisation, c'est ce qui les distingue des chevriers.

C'est pourquoi ils n'aiment pas, quand on parle d'eux, entendre le mot de "mépris". Je parlerai donc à leur fierté.

Je vais donc leur parler de ce qu'il y a de plus méprisable : je veux dire le dernier homme. »

Et ainsi Zarathoustra se mit à parler au peuple :

Il est temps que l'homme se fixe à lui-même son but. Il est temps que l'homme plante le germe de sa plus haute espérance.

Maintenant son sol est encore assez riche. Mais ce sol un jour sera pauvre et stérile et aucun grand arbre ne pourra plus y croître.

Malheur ! Les temps sont proches où l'homme ne jettera plus par-dessus les

hommes la flèche de son désir, où les cordes de son arc ne sauront plus vibrer!

Je vous le dis: il faut porter encore en soi un chaos, pour pouvoir mettre au monde une étoile dansante. Je vous le dis: vous portez en vous un chaos.

Malheur! Les temps sont proches où l'homme ne mettra plus d'étoile au monde. Malheur! Les temps sont proches du plus méprisable des hommes, qui ne sait plus se mépriser lui-même.

Voici! Je vous montre le dernier homme.

« Amour? Création? Désir? Étoile? Qu'est cela? » – Ainsi demande le dernier homme et il cligne de l'œil.

[...]

6.

Mais alors il advint quelque chose qui fit taire toutes les bouches et qui fixa tous les regards. Car pendant ce temps le danseur de corde s'était mis à l'ouvrage: il était sorti par une petite poterne et marchait sur la corde tendue entre deux tours, au-dessus de la place publique et de la foule. Comme il se trouvait juste à mi-chemin, la petite porte s'ouvrit encore une fois et un gars bariolé qui avait l'air d'un bouffon sauta dehors et suivit d'un pas rapide le premier. « En avant, boiteux, cria son horrible voix, en avant paresseux, sournois, visage blême! Que je ne te chatouille pas de mon talon! Que fais-tu là entre ces tours? C'est dans la tour que tu devrais être enfermé; tu barres la route à un meilleur que toi! » – Et à chaque mot il s'approchait davantage; mais quand il ne fut plus qu'à un pas du danseur de corde, il advint cette chose terrible qui fit taire toutes les bouches et qui fixa tous les regards: – il poussa un cri diabolique et sauta par-dessus celui qui lui barrait la route. Mais celui-ci, en voyant la victoire de son rival, perdit la tête et la corde; il jeta son balancier et, plus vite encore, s'élança dans l'abîme, comme un tourbillon de bras et de jambes. La place publique et la foule ressemblaient à la mer, quand la tempête s'élève. Tous s'enfuyaient en désordre et surtout à l'endroit où le corps allait s'abattre.

Zarathoustra cependant ne bougea pas et ce fut juste à côté de lui que tomba le corps, déchiré et brisé, mais vivant encore. Au bout d'un certain temps la conscience revint au blessé, et il vit Zarathoustra, agenouillé auprès de lui: « Que fais-tu là, dit-il enfin, je savais depuis longtemps que le diable me mettrait le pied en travers. Maintenant il me traîne en enfer: veux-tu l'en empêcher? »

« Sur mon honneur, ami, répondit Zarathoustra, tout ce dont tu parles n'existe pas: il n'y a ni diable, ni enfer. Ton âme sera morte, plus vite encore que ton corps : ne crains donc plus rien! »

L'homme leva les yeux avec défiance. « Si tu dis vrai, répondit-il ensuite, je ne perds rien en perdant la vie.

Je ne suis guère plus qu'une bête qu'on a fait danser avec des coups et de maigres nourritures. »

« Non pas, dit Zarathoustra, tu as fait du danger ton métier, il n'y a là rien de méprisable. Maintenant ton métier te fait périr: c'est pourquoi je vais t'enterrer de mes mains. »

Quand Zarathoustra eut dit cela, le moribond ne répondit plus; mais il remua la main, comme s'il cherchait la main de Zarathoustra pour le remercier.

[...]

9.

Zarathoustra dormit longtemps et non seulement l'aurore passa sur son visage, mais encore le matin. Enfin ses yeux s'ouvrirent et avec étonnement Zarathoustra jeta un regard sur la forêt et dans le silence, avec étonnement il regarda en lui-même. Puis il se leva à la hâte, comme un matelot qui tout à coup voit la terre, et il poussa un cri d'allégresse: car il avait découvert une vérité nouvelle. Et il parla à son cœur et il lui dit:

Mes yeux se sont ouverts: J'ai besoin de compagnons, de compagnons vivants, – non point de compagnons morts et de cadavres que je porte avec moi où je veux.

Mais j'ai besoin de compagnons vivants qui me suivent, parce qu'ils veulent se suivre eux-mêmes – partout où je vais.

Mes yeux se sont ouverts: Ce n'est pas à la foule que doit parler Zarathoustra, mais à des compagnons! Zarathoustra ne doit pas être le berger et le chien d'un troupeau!

C'est pour enlever beaucoup de brebis du troupeau que je suis venu. Le peuple et le troupeau s'irriteront contre moi: Zarathoustra veut être traité de brigand par les bergers.

Je dis bergers, mais ils s'appellent les bons et les justes. Je dis bergers, mais ils s'appellent les fidèles de la vraie croyance.

Voyez les bons et les justes! Qui haïssent-ils le plus? Celui qui brise leurs tables des valeurs, le destructeur, le criminel: — mais c'est celui-là le créateur.

Voyez les fidèles de toutes les croyances! Qui haïssent-ils le plus? Celui qui brise leurs tables des valeurs, le destructeur, le criminel: – mais c'est celui-là le créateur.

Des compagnons, voilà ce que cherche le créateur et non des cadavres, des troupeaux ou des croyants. Des créateurs comme lui, voilà ce que cherche le créateur, de ceux qui inscrivent des valeurs nouvelles sur des tables nouvelles.

Des compagnons, voilà ce que cherche le créateur, des moissonneurs qui moissonnent avec lui: car chez lui tout est mûr pour la moisson. Mais il lui manque les cent faucilles: aussi, plein de colère, arrache-t-il les épis.

Des compagnons, voilà ce que cherche le créateur, de ceux qui savent aiguiser leurs faucilles. On les appellera destructeurs et contempteurs du bien et du mal.

Mais ce seront eux qui moissonneront et qui seront en fête.

Des créateurs comme lui, voilà ce que cherche Zarathoustra, de ceux qui moissonnent et chôment avec lui: qu'a-t-il à faire de troupeaux, de bergers et de cadavres!

Et toi, mon premier compagnon, repose en paix! Je t'ai bien enseveli dans ton arbre creux, je t'ai bien abrité contre les loups.

Mais je me sépare de toi, le temps est passé. Entre deux aurores une nouvelle vérité s'est levée en moi.

Je ne dois être ni berger, ni fossoyeur. Jamais plus je ne parlerai au peuple; pour la dernière fois j'ai parlé à un mort.

Je veux me joindre aux créateurs, à ceux qui moissonnent et chôment: je leur montrerai l'arc-en-ciel et tous les échelons qui mènent au Surhumain.

Je chanterai mon chant aux solitaires et à ceux qui sont deux dans la solitude; et quiconque a des oreilles pour les choses inouïes, je lui alourdirai le cœur de ma félicité.

Je marche vers mon but, je suis ma route; je sauterai par-dessus les hésitants et les retardataires. Ainsi ma marche sera le déclin!

10.

Zarathoustra avait dit cela à son cœur, alors que le soleil était à son midi: puis il interrogea le ciel du regard –car il entendait au-dessus de lui le cri perçant d'un oiseau. Et voici! Un aigle planait dans les airs en larges cercles, et un serpent était suspendu à lui, non pareil à une proie, mais comme un ami: car il se tenait enroulé autour de son cou.

« Ce sont mes animaux! dit Zarathoustra, et il se réjouit de tout cœur.

L'animal le plus fier qu'il y ait sous le soleil et l'animal le plus rusé qu'il y ait sous le soleil – ils sont allés en reconnaissance.

Ils ont voulu savoir si Zarathoustra vivait encore. En vérité, suis-je encore en vie?

J'ai rencontré plus de dangers parmi les hommes que parmi les animaux. Zarathoustra suit des voies dangereuses. Que mes animaux me conduisent! »

Lorsque Zarathoustra eut ainsi parlé, il se souvint des paroles du saint dans la forêt, il soupira et dit à son cœur:

Il faut que je sois plus sage! Que je sois rusé du fond du cœur, comme mon serpent.

Mais je demande l'impossible: je prie donc ma fierté d'accompagner toujours ma sagesse.

Et si ma sagesse m'abandonne un jour: – hélas, elle aime à s'envoler! – puisse du moins ma fierté voler avec ma folie!

Ainsi commença le déclin de Zarathoustra.

[...]

DEUXIÈME PARTIE

[...]

De la rédemption

Un jour que Zarathoustra passait sur le grand pont, les infirmes et les mendiants l'entourèrent et un bossu lui parla et lui dit: « Vois, Zarathoustra! Le peuple lui aussi profite de tes enseignements et commence à croire en ta doctrine: mais afin qu'il puisse te croire entièrement, il manque encore quelque chose – il te faut nous convaincre aussi, nous autres infirmes! Il y en a là un beau choix et, en vérité, c'est une belle occasion de t'essayer sur des têtes nombreuses. Tu peux guérir des aveugles, faire courir des boiteux et tu peux alléger un peu celui qui a une trop lourde charge derrière lui: – Ce serait, je crois, la véritable façon de faire que les infirmes croient en Zarathoustra! »

Mais Zarathoustra répondit ainsi à celui qui avait parlé: Si l'on enlève au bossu sa bosse, on lui prend en même temps son esprit – c'est ainsi qu'enseigne le peuple. Et si l'on rend ses yeux à l'aveugle, il voit sur terre trop de choses mauvaises: en sorte qu'il maudit celui qui l'a guéri. Celui cependant qui fait courir le boiteux lui fait le plus grand tort: car à peine sait-il courir que ses vices l'emportent. – Voilà ce que le peuple enseigne sur les infirmes. Et pourquoi Zarathoustra n'apprendrait-il pas du peuple ce que le peuple a appris de Zarathoustra?

Mais, depuis que j'habite parmi les hommes, c'est pour moi la moindre des choses de m'apercevoir de ceci: « À l'un manque un œil, à l'autre une oreille, un troisième n'a plus de jambes, et il y en a d'autres qui ont perdu la langue, ou bien le nez, ou bien la tête. »

Je vois et j'ai vu de pires choses et il y en a de si épouvantables que je ne voudrais pas parler de chacune et pas même me taire sur plusieurs: j'ai vu des hommes qui manquent de tout, sauf qu'ils ont quelque chose de trop – des hommes qui ne sont rien d'autre qu'un grand œil ou une grande bouche ou un gros ventre, ou n'importe quoi de grand, – je les appelle des infirmes à rebours.

Et lorsqu'en venant de ma solitude je passais pour la première fois sur ce pont: je n'en crus pas mes yeux, je ne cessai de regarder et je finis par dire: « Ceci est une oreille. Une oreille aussi grande qu'un homme. » Je regardais de plus près et, en vérité, derrière l'oreille se mouvait encore quelque chose qui était petit à faire pitié, pauvre et débile. Et, en vérité, l'oreille énorme se trouvait sur une petite tige mince, – et cette tige était un homme! En regardant à travers une lunette on pouvait même reconnaître une petite figure envieuse; et aussi une petite âme boursouflée qui tremblait au bout de la tige. Le peuple cependant me dit que la grande oreille était non seulement un homme, mais un grand homme, un génie. Mais je n'ai jamais cru le peuple,

lorsqu'il parlait de grands hommes – et j'ai gardé mon idée que c'était un infirme à rebours qui avait de tout trop peu et trop d'une chose.

Lorsque Zarathoustra eut ainsi parlé au bossu et à ceux dont le bossu était l'interprète et le mandataire, il se tourna du côté de ses disciples, avec un profond mécontentement, et il leur dit:

En vérité, mes amis, je marche parmi les hommes comme parmi des fragments et des membres d'homme!

Ceci est pour mon œil la chose la plus épouvantable que de voir les hommes brisés et dispersés comme s'ils étaient couchés sur un champ de carnage.

Et lorsque mon œil fuit du présent au passé, il trouve toujours la même chose: des fragments, des membres et des hasards épouvantables – mais point d'hommes!

Le présent et le passé sur la terre – hélas! mes amis – voilà pour moi les choses les plus insupportables; et je ne saurais point vivre si je n'étais pas un visionnaire de ce qui doit fatalement venir.

Visionnaire, volontaire, créateur, avenir lui-même et pont vers l'avenir – hélas! en quelque sorte aussi un infirme, debout sur ce pont: Zarathoustra est tout cela.

Et vous aussi, vous vous demandiez souvent: « Qui est pour nous Zarathoustra? comment pouvons-nous le nommer? » Et comme chez moi, vos réponses ont été des questions.

Est-il celui qui promet ou celui qui accomplit? un conquérant ou bien un héritier? l'automne ou bien le soc d'une charrue? un médecin ou bien un convalescent?

Est-il poète ou bien dit-il la vérité? est-il libérateur ou dompteur? bon ou méchant?

Je marche parmi les hommes, fragments de l'avenir: de cet avenir que je contemple dans mes visions.

Et toutes mes pensées tendent à rassembler et à unir en une seule chose ce qui est fragment et énigme et épouvantable hasard.

Et comment supporterais-je d'être homme, si l'homme n'était pas aussi poète, devineur d'énigmes et rédempteur du hasard!

Sauver ceux qui sont passés, et transformer tout « ce qui était » en « ce que je voudrais que ce fût »! – c'est cela seulement que j'appellerai rédemption!

Volonté – c'est ainsi que s'appelle le libérateur et le messager de joie. C'est là ce que je vous enseigne, mes amis! Mais apprenez cela aussi: la volonté elle-même est encore prisonnière.

Vouloir délivre: mais comment s'appelle ce qui enchaîne même le libérateur?

« Ce fut »: c'est ainsi que s'appelle le grincement de dents et la plus solitaire affliction de la volonté. Impuissante

envers tout ce qui a été fait – la volonté est pour tout ce qui est passé un méchant spectateur.

La volonté ne peut pas vouloir agir en arrière; ne pas pouvoir briser le temps et le désir du temps, – c'est là la plus solitaire affliction de la volonté.

Vouloir délivre: qu'imagine la volonté elle-même pour se délivrer de son affliction et pour narguer son cachot?

Hélas! tout prisonnier devient un fou! La volonté prisonnière, elle aussi, se délivre avec folie.

Que le temps ne recule pas, c'est là sa colère; « ce qui fut » – ainsi s'appelle la pierre que la volonté ne peut soulever.

Et c'est pourquoi, par rage et par dépit, elle soulève des pierres et elle se venge de celui qui n'est pas, comme elle, rempli de rage et de dépit.

Ainsi la volonté libératrice est devenue malfaisante; et elle se venge sur tout ce qui est capable de souffrir de ce qu'elle ne peut revenir elle-même en arrière.

Ceci, oui ceci seul est la vengeance même: la répulsion de la volonté contre le temps et son « ce fut ».

En vérité, il y a une grande folie dans notre volonté; et c'est devenu la malédiction de tout ce qui est humain que cette folie ait appris à avoir de l'esprit!

L'esprit de la vengeance: mes amis, c'est là ce qui fut jusqu'à présent la meilleure réflexion des hommes; et, partout où il y a douleur, il devrait toujours y avoir châtiment.

« Châtiment », c'est ainsi que s'appelle elle-même la vengeance: avec un mot mensonger elle simule une bonne conscience.

Et comme chez celui qui veut il y a de la souffrance, puisqu'il ne peut vouloir en arrière, – la volonté elle-même et toute vie devraient être – punition!

Et ainsi un nuage après l'autre s'est accumulé sur l'esprit: jusqu'à ce que la folie ait proclamé: « Tout passe, c'est pourquoi tout mérite de passer! »

« Ceci est la justice même, qu'il faille que le temps dévore ses enfants »: ainsi a proclamé la folie.

« Les choses sont ordonnées moralement d'après le droit et le châtiment. Hélas! où trouver la délivrance du fleuve des choses et de « l'existence », ce châtiment? » Ainsi a proclamé la folie.

« Peut-il y avoir rédemption s'il y a un droit éternel? Hélas! on ne peut soulever la pierre du passé: il faut aussi que tous les châtiments soient éternels! » Ainsi a proclamé la folie.

« Nul acte ne peut être détruit: comment pourrait-il être supprimé par le châtiment! Ceci, oui ceci est ce qu'il y a d'éternel dans l'« existence », ce châtiment, que l'existence doive redevenir éternellement action et châtiment!

« À moins que la volonté ne finisse par se délivrer elle-même, et que le vouloir devienne non-vouloir – »:

cependant, mes frères, vous connaissez ces chansons de la folie!

Je vous ai conduits loin de ces chansons, lorsque je vous ai enseigné: « La volonté est créatrice. »

Tout ce « qui fut » est fragment et énigme et épouvantable hasard – jusqu'à ce que la volonté créatrice ajoute: « Mais c'est ainsi que je le voulais! »

– Jusqu'à ce que la volonté créatrice ajoute: « Mais c'est ainsi que je le veux! C'est ainsi que je le voudrai. »

A-t-elle cependant déjà parlé ainsi? Et quand cela arrivera-t-il? La volonté est-elle déjà délivrée de sa propre folie?

La volonté est-elle déjà devenue, pour elle-même, rédemptrice et messagère de joie? A-t-elle désappris l'esprit de vengeance et tous les grincements de dents?

Et qui donc lui a enseigné la réconciliation avec le temps et quelque chose de plus haut que ce qui est réconciliation?

Il faut que la volonté, qui est la volonté de puissance, veuille quelque chose de plus haut que la réconciliation, –: mais comment? Qui lui enseignera encore à vouloir en arrière?

– Mais en cet endroit de son discours, Zarathoustra s'arrêta soudain, semblable à quelqu'un qui s'effraie extrêmement. Avec des yeux épouvantables, il regarda ses disciples; son regard pénétrait comme une flèche leurs pensées et leurs arrière-pensées. Mais au bout d'un moment, il recommença déjà à rire et il dit avec calme:

« Il est difficile de vivre parmi les hommes, parce qu'il est si difficile de se taire. Surtout pour un bavard. »

Ainsi parlait Zarathoustra. Mais le bossu avait écouté la conversation en se cachant le visage; lorsqu'il entendit rire Zarathoustra, il éleva son regard avec curiosité et dit lentement:

« Pourquoi Zarathoustra nous parle-t-il autrement qu'à ses disciples? »

Zarathoustra répondit: « Qu'y a-t-il là d'étonnant? Avec des bossus on peut bien parler sur un ton biscornu! »

« Bien! dit le bossu; et avec des élèves on peut faire le pion.

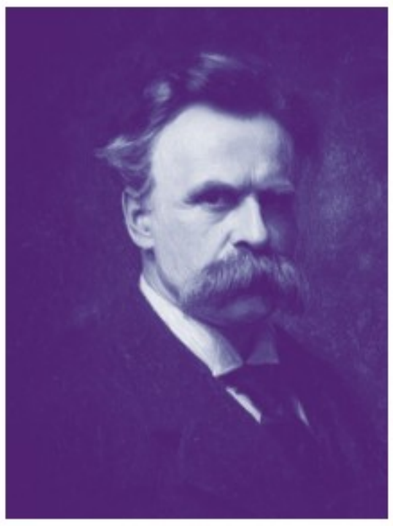
Mais pourquoi Zarathoustra parle-t-il autrement à ses disciples qu'à lui-même? »

FRIEDRICH NIETZSCHE

Ainsi parlait Zarathoustra

EXTRAITS

« Entre deux aurores une nouvelle vérité s'est levée en moi. *[…]* Je veux me joindre aux créateurs, à ceux qui moissonnent et chôment : je leur montrerai l'arc-en-ciel et tous les échelons qui mènent au Surhumain »



L'éternel retour est une idée centrale de la pensée nietzschéenne, une philosophie forgée « *au marteau* » par un auteur qui ne s'embarrassait pas de flatter ses lecteurs. Par cette doctrine, Nietzsche (1844-1900) invite à se débarrasser du poids du passé pour adresser un grand oui à l'avenir. Quand bien même le pire ne cesserait de recommencer, le surhumain serait ainsi capable d'exercer sa volonté en toute circonstance.

© William L. pour PM